This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

DK
434
.P68
cop. 2

MÉMOIRES

SUR LA RÉVOLUTION

DE LA POLOGNE,

TROUVÉS À BERLIN.

Pistor, G. K. de

MÉMOIRES

SUR LA RÉVOLUTION

DE LA POLOGNE,

TROUVÉS À BERLIN.

PARIS,

GALLAND, Libraire, rue S.t-Thomas-du-Louvre, N.° 32.

1806.

AVANT-PROPOS.

Les Mémoires que nous publions demandaient des éclaircissemens préliminaires : c'est le récit nu d'un soldat, témoin et acteur des événemens qu'il rapporte.

Tout le monde connaît le résultat de la révolution de 1794. Cette victoire passagère fut comme le dernier soupir de l'indépendance polonaise. Mais peu de personnes savent avec quelle persévérance le démembrement de la Pologne avait été préparé. Les victimes ont gémi dans le silence ; les

indifférens n'ont point réclamé ; les oppresseurs ont étouffé la vérité.

Dans les circonstances actuelles, nous avons cru qu'un précis rapide sur les causes de cette révolution, mériterait l'attention publique. Il servira du moins à faciliter l'intelligence de ces MÉMOIRES ; il en redoublera l'intérêt.

Ce n'est pas une histoire de la Pologne que nous voulons écrire, c'est une catastrophe dès long-temps méditée, dont nous esquissons les causes. Les faits, qui ne s'y rapportent point, nous sont étrangers.

PRÉCIS

DES CAUSES ET DES ÉVÉNEMENS

QUI ONT AMENÉ

LE DÉMEMBREMENT DE LA POLOGNE.

..... *ut opes et lamentabile regnum*
Eruerint.....................

VIRGILE.

ÉPOQUES.

Au milieu des émigrations et des refoulemens continuels des barbares de l'Europe et de l'Asie, il est difficile d'assigner l'origine certaine des peuples du nord; mais l'opinion la plus commune est que les Polonais descendent de ces anciens Sarmates, hordes de guerriers que les Romains ne purent jamais soumettre.

ÉPOQUES.

Dans la décadence de l'empire ; ces Sarmates occupaient tout le pays situé entre la Vistule et le Tanaïs, le Pont-Euxin et la Baltique. Leur territoire, connu ensuite sous le nom d'*Esclavonie*, et enfin sous celui de *Pologne*, fut un peu moins étendu. On ferait un empire immense de ce que la Pologne avait perdu même avant son démembrement de 1773. Alors elle avait été successivement dépouillée de l'Ukraine, de la Silésie, de la Courlande, de la Livonie, et de plusieurs provinces acquises par la Russie. Elle était depuis long-temps bornée au nord par la mer Baltique et la Prusse proprement dite, à l'orient par la Russie, au midi par la Moravie, la Hongrie, etc., à l'occident par la Silésie et le Brandebourg. Elle était alors plus grande que la France; mais sa population n'allait pas à quatorze millions d'habitans.

550 de l'ère chrétienne. La Pologne commence à sortir de la barbarie vers le milieu du sixième siècle,

Ses premiers souverains connus ont le nom de *ducs* : ils sont absolus comme tous les chefs militaires des Tartares ; mais le gouvernement prend ensuite la teinte de la féodalité. A l'extinction de la race de Leck, douze des principaux vayvodes ou palatins s'emparent de la puissance. Bientôt leur insupportable tyrannie fait revenir à l'autorité d'un seul, et Cracus est élu chef de la nation. Sous ses successeurs, on ne voit que confusion, troubles, révoltes, anarchie. La succession au trône est incertaine ; souvent la noblesse en dispose à son gré : une fois on en fait le prix d'une course de chevaux. Rarement le sceptre échoit au plus digne. La Pologne a peine à se défendre contre les incursions de ses voisins.

ÉPOQUES. 700.

L'élection de Piast met fin à cette anarchie. C'était un simple gentilhomme de Cujavie, que les palatins firent asseoir malgré lui sur le trône, où nul d'entre eux ne voulait voir son rival. Piast fut célèbre par 842.

ÉPOQUES. sa sagesse : il eut un règne tranquille et quelques descendans dont la Pologne a révéré la mémoire. Sous Miecislaw, l'un
964. d'eux, la religion chrétienne fut portée en Pologne, et les Russes y parurent pour la première fois, conduits par Wolodimir, duc de Kiovie et de Novogorod.

Cette incursion fait une époque principale dans ce précis historique; c'est de ce moment que les Russes ou Moscovites vont figurer dans l'histoire polonaise; c'est-là que commence leur querelle, et qu'il est intéressant d'étudier l'origine de leurs prétentions, et de suivre les progrès de leur usurpation successive : cet examen est le but essentiel de notre ouvrage. *Indè mali labes.*

1008. Bientôt un homme, digne du rang où il était appelé, *Boleslas Chrobri,* arrive au trône, et par droit de succession, et par le consentement de la noblesse : il reçoit le titre de roi de l'empereur Othon III, qui vint alors en Pologne. C'était recon-

naître une espèce de suzeraineté ; mais les rois n'en furent pas moins toujours indépendans de la couronne impériale. ÉPOQUES.

Sous ce règne glorieux, un des fils du grand duc de Moscovie, Wolodimir, vint implorer, contre son frère Jaroslaw, le secours et la protection de Boleslas. Boleslas vainquit les Moscovites, prit Kiovie, rendit tributaire la Moscovie, qu'il aurait pu garder : il n'est pas inutile d'observer que le même Boleslas fit la conquête de la Prusse, à laquelle il se contenta d'imposer aussi un tribut.

La Prusse, encore barbare, était habitée par les anciens *Borusses*, contre lesquels un duc de Mazovie invoqua, dans le XIII.e siècle, le secours des chevaliers teutoniques, qui la possédèrent sous la protection de la Pologne, ainsi que Dantzick et la Poméranie.

De Boleslas à Casimir III, l'hérédité du trône est souvent interrompue ; plusieurs rois sont déposés et réélus : Casimir 1355.

ÉPOQUES. est le dernier de la race de *Piast*, qui ont régné plus de cinq cents ans. Jusque-là ce n'avait été que despotisme ou qu'anarchie. La nation, ou plutôt la noblesse qui constituait véritablement la nation, n'avait opposé que des révoltes aux entreprises du pouvoir arbitraire : on ne voit aucune démarcation positive entre l'un et l'autre. Quelques souverains avaient essayé vainement de régler leurs droits ou de tirer le peuple de la servitude. Casimir III fut celui qui posa les premières bases d'un gouvernement régulier. Le desir qu'il eut d'assurer de son vivant la couronne à son neveu Louis, *roi de Hongrie*, le fit souscrire à toutes les conditions qu'on lui proposa. Il aurait voulu faire le bonheur du peuple, adoucir la servitude des paysans; il fonda véritablement l'aristocratie des nobles.

1374. Louis, son neveu, obligé de résider en Hongrie, et voulant garder la Pologne, en acheta la possession tranquille par d'autres sacrifices; et comme il ne laissa point

d'héritier mâle, la race des Piast finit en lui, et la noblesse offrit le trône à Jagellon, grand duc de Lithuanie. ÉPOQUES.

Cette époque est encore importante, parce qu'elle unit à la couronne de Pologne le duché de Lithuanie, dont le sénat devait donner son consentement à l'élection des rois; il n'en fut détaché que pour un moment Jagellon consacra solennellement les conditions que Louis avait acceptées à son avènement : la principale était de ne pas lever d'impôts sans le consentement des diètes. 1386.

Ce prince et ses successeurs eurent plusieurs guerres avec les Russes. D'après la réunion du grand duché de Lithuanie, la Russie touchait à la Pologne sur une ligne plus étendue, et les prétextes ne manquèrent plus. Les tzars, à peine échappés au joug du khan des Tartares (1), pensèrent 1500.

(1) Les grands ducs de Moscovie étaient vassaux du khan des Tartares. Ils lui payaient tribut, ils lui rendaient hommage, ils tenaient la bride ou l'étrier lorsqu'il

ÉPOQUES. à conquérir la Pologne ; ils changèrent quelquefois de moyens, jamais de but. Depuis Ivan III jusqu'à Catherine II, ils poursuivirent avec constance leur système d'asservissement : se servant tour à tour de la force des armes ou des ressorts de la politique, attaquant avec violence ou divisant avec adresse, ils n'ont cessé la guerre qu'après avoir consommé la conquête.

1507. Sous le règne de Sigismond I, un gouverneur de Lithuanie révolté contre son souverain, Glinsky court implorer la protection du tzar *Vasili Ivanowitz*; le tzar l'envoie en Pologne avec soixante mille Russes; il est vaincu : il veut rentrer en grâce avec son maître ; le tzar l'exile, et lui fait ensuite crever les yeux. Il est à remarquer que, vers cette époque, le tzar envoie une ambas-

montait à cheval ; ils étaient électifs et amovibles à sa volonté. Mais le khan prenait toujours un prince du sang de *Rurik*, suédois d'origine, dont il existe encore des branches collatérales. C'est Ivan III qui secoua le joug des Tartares.

sade à Maximilien I.er, et que celui-ci lui donne le titre d'empereur.

Quelquefois les tzars contractent des alliances avec la maison royale de Pologne. Il en résulte des querelles sur la succession du grand duché de Lithuanie, et des prétentions au royaume de Pologne. Dès-lors, on voit déjà la Russie se ménager des partisans dans la noblesse polonaise, et influer insensiblement sur la constitution; exciter sourdement la turbulence des diètes, et donner ouvertement sa protection aux mécontens.

Jusqu'au milieu du seizième siècle, on 1550.
ne trouve rien de fixe, rien de stable dans le gouvernement. Les diètes faisaient des propositions que la nécessité d'avoir des troupes et de l'argent réduisait toujours les rois à accepter. Sigismond-Auguste voulut mettre un terme à cette anarchie. Il n'avait point de fils; il consentit sans peine à reconnaître qu'à sa mort la couronne deviendrait élective. Jusque-là, elle l'avait

ÉPOQUES. presque toujours été de fait; alors elle le fut de droit. Il acheta volontiers son repos par un sacrifice qui ne lui coûtait rien, mais qui fut le principe de la ruine de la
1550. Pologne. Il joignit à cette concession quelques autres articles, dont on fit une charte solennelle, qu'on peut regarder comme les *premières lois écrites* de la Pologne. C'est l'origine des *pacta conventa*, dont les successeurs de Sigismond juraient le maintien avant leur avénement.

Les principaux articles de la charte accordée par Sigismond, étaient:

Que la couronne serait élective, et que le roi ne pourrait pas se désigner un successeur de son vivant;

Que les diètes générales seraient assemblées tous les deux ans;

Que tout noble polonais aurait droit de suffrage pour l'élection du roi;

Que si le roi se permettait d'enfreindre les lois et de méconnaître les priviléges

de la nation, les sujets seraient déliés de leur serment de fidélité; &c. &c. &c. ÉPOQUES.

Ces priviléges furent encore étendus par des intrigues étrangères ou par l'ambition des concurrens, décidés à tous les sacrifices pour obtenir la préférence. Dès que la couronne fut mise à l'enchère, la porte fut ouverte à tous les princes étrangers qui voulurent travailler à détruire l'indépendance de la Pologne.

Tandis que Sigismond s'occupait à donner une constitution à ses États, le tzar 1558.
Basilewitz envahissait la Livonie. La possession de cette province, comme celle de la Courlande, ayant été la source de plusieurs guerres, il est utile de prendre la querelle à sa source.

Deux ordres militaires, sortis tous deux des croisades, occupaient alors quelques provinces au nord de la Pologne. Les chevaliers teutoniques possédaient la Prusse, et les chevaliers porte-glaives la Livonie, sous la protection du grand-maître teuto-

ÉPOQUES. nique. Lorsque Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre teutonique eut embrassé le luthéranisme, et pris en son nom possession de la Prusse, les chevaliers porte-glaives furent affranchis de sa protection, et leur grand-maître devint souverain indépendant de la Livonie : c'était alors Gothar de Kettler. Attaqué subitement par les Russes, il implora le secours du roi de Pologne, qui les chassa : il lui céda ses droits sur la Livonie, reçut en échange et comme propriété personnelle, la Courlande, érigée en duché sous la protection de la Pologne, et consomma lui-même la destruction de son ordre. Telle est l'origine des longues guerres excitées à ce sujet entre la Pologne, la Russie et la Suède (1).

(1) Des querelles élevées dans le sein de l'ordre teutonique avaient divisé le roi de Pologne et celui de Suède. Par suite de ces discussions, une partie de l'Estonie et la ville de Riga se donnèrent au monarque suédois, et ce fut la première cause des guerres qui survinrent entre les deux rois. Misérables intérêts ! quand

La race des Jagellon fut éteinte dans Sigismond-Auguste, après avoir donné plusieurs grands rois à la Pologne. Le règne de ce prince est le plus célèbre par les institutions politiques et par les premières querelles de religion. Après sa mort, la Pologne se vit exposée plus que jamais à tous les troubles des interrègnes. La constitution polonaise appelait tous les princes de l'Europe à se disputer le trône: il n'y en eut pas un qui n'y prétendît. Le tzar Basilewits faisait valoir ses prétentions par-dessus tous les autres. Le roi de Suède Jean III, le duc de Prusse Albert-Frédéric, l'électeur de Saxe, le marquis d'Anspach, se mirent sur les rangs, et l'empereur Maximilien II envoya des ambassadeurs demander la couronne pour l'archiduc Ernest son fils. Un simple gentilhomme avait préparé

ÉPOQUES.

1572.

---

il s'agissait moins pour eux de se disputer quelques parcelles de provinces que de se défendre et de préparer une digue commune contre la Russie, qui menaçait de proche en proche tout le Nord de son joug.

ÉPOQUES. depuis long-temps les suffrages des Polonais en faveur du duc d'Anjou, Henri III : 1573. il l'emporta sur tous ses concurrens.

Tous les prétendans reçurent cette nouvelle avec dépit ; la Pologne vit cette élection avec joie. Les Protestans avaient d'abord craint un prince connu pour être un ardent catholique; mais il confirma leurs priviléges, assura à tous le libre exercice de leur religion. Le reste de la nation regardait l'alliance intime qu'elle allait contracter avec la France comme un garant de sa gloire et de sa prospérité. Il fut arrêté que la France entretiendrait une flotte dans la mer Baltique; qu'elle fournirait quatre mille hommes de troupes, et que cent jeunes Polonais seraient entretenus et élevés, sur les revenus du roi, à Paris ou à Cracovie, &c. Cette élection promettait un règne heureux; mais la jeunesse brillante de Henri venait de jeter ses dernières lueurs au siége de la Rochelle. Inutile à la Pologne et fatal à la France, il

Il quitta précipitamment un trône pour en faire chanceler un autre : la Pologne vit tromper les espérances qu'il avait données, et la France déplora les vices qu'il avait rapportés. | ÉPOQUES.

La diète polonaise élut enfin, après neuf mois d'attente, Étienne Bathori, prince de Transilvanie. Il épousa la sœur du dernier des Jagellon ; il vainquit les Russes en Livonie, où ils laissèrent pour long-temps la mémoire de leur cruauté. Il soumit la ville de Dantzick, qui voulait une indépendance absolue, et laissa la république victorieuse de tous ses ennemis. 1576.

La mort de Bathori est le signal des factions. Le tzar Feodore est encore au nombre des concurrens ; mais deux autres sont élus à-la-fois ; et Sigismond III, prince de Suède, triomphe de son rival. Durant son règne, la race de Rurik s'était éteinte en Russie ; Borise était monté sur le trône par l'assassinat de Démétrius, dernier prince de cette race. Plusieurs faux Démétrius 1587.

ÉPOQUES. remplissaient la Russie de discorde et de carnage ; le sénat de Moscow, fatigué d'une longue anarchie et de la guerre à soutenir contre les Polonais, avait imaginé de chercher un souverain chez ses ennemis, et Uladislas, le fils de Sigismond, venait d'être élu ; mais il n'est pas arrivé dans Moscow qu'une sédition y éclate : les Polonais, appelés par le sénat, sont massacrés ; et Sigismond, qui devait réunir trois couronnes sur sa tête, a de la peine à conserver la sienne contre Gustave-Adolphe, contre les Turcs qui paraissent alors, et contre les Russes qui poursuivent opiniâtrement le cours de leurs usurpations.

Sous ce règne fécond en grands événe-
1613. mens, la maison de Romanow succède à la maison de Rurik sur le trône de Russie. On ne sait trop ce qui détermina le choix que le sénat de Moscow fit de Michel Romanow, si ce n'était son bas-âge (il n'avait que quinze ans) et l'espoir qu'eurent les sénateurs de régner sous son nom.

Il est vrai qu'il était allié par les femmes aux derniers tzars : mais c'était un titre nul dans la Moscovie où les souverains ne s'alliaient qu'aux filles des simples boyards, évitant même de prendre leurs femmes ou leurs gendres dans les familles déjà puissantes et illustres. ÉPOQUES.

C'est à Michel Romanow qu'a commencé la nouvelle race des tzars, dans laquelle tant de violences, d'intrigues et d'assassinats, ont plusieurs fois interrompu la succession impériale.

Le premier des Romanow garda des mesures envers la Pologne au commencement de son règne. Mais après la mort de Sigismond, il recommença la guerre; et, suivant la coutume de ses prédécesseurs, il ne manqua pas de susciter des ennemis à cette république. Il séduisit le pacha qui commandait sur la frontière méridionale, et l'engagea, par ses promesses et par ses présens, à marcher en Pologne, pendant qu'il l'attaquerait par

ÉPOQUES. le nord. Battu, et privé de son appui, il implora la paix. Le fils de Sigismond, Uladislas, qui devait être tzar et roi de Suède, se contenta de faire restituer les provinces envahies. Le grand-seigneur avait fait trancher la tête au pacha qui avait agi sans son ordre. Michel Romanow voulut paraître se disculper aussi de son injuste agression, en faisant couper celle du général de son armée.

1648. Qui le croirait? après la mort d'Uladislas, Alexis Romanow, le successeur de Michel, celui qui devait se contenter d'un trône usurpé sur le fils de Sigismond, osa venir sur les frontières de la Pologne, à la tête d'une grande armée, demander la couronne, plutôt en maître qui ordonne, que comme un candidat qui brigue les suffrages.

Cette audacieuse demande hâta l'élection de Casimir. Ainsi le patriotisme des Polonais avait sans cesse à résister contre l'esprit usurpateur de la Russie. Mais dans

cette lutte continuelle, la constitution de la Pologne avait souffert des changemens dont l'influence insensible a enfin amené sa ruine. On nous permettra d'entrer dans ces détails : ils tiennent intimement au plan de cet ouvrage.

ÉPOQUES.

La crainte qu'inspiraient les Moscovites avait redoublé les prétentions de l'ordre équestre ou de la noblesse. Le sénat avait d'abord usurpé sur le pouvoir des rois, l'ordre équestre usurpa bientôt sur celui du sénat. Ce fut une espèce de démocratie nobiliaire qui succéda à l'aristocratie.

L'abolition de l'hérédité de la couronne faisait à la Pologne des ennemis secrets de tous les prétendans qui n'étaient pas choisis. Entourés de leurs armées régulières, on sentit la nécessité d'avoir un trésor et une armée. Mais comment assujettir à des taxes et à des expéditions militaires, la noblesse qu'on venait d'en affranchir? A mesure que la bonté des rois et la faiblesse du sénat

ÉPOQUES. lui cédaient quelque chose, elle acquérait le droit d'exiger davantage. La cour et le sénat crurent avoir trouvé le secret d'intéresser la noblesse à la sûreté générale dans l'assemblée d'une grande diète. En conséquence on avait assemblé les nobles par districts en diétines présidées par les dignitaires : chaque diétine avait choisi des commissaires ou députés, appelés *nonces terrestres*, et la première diète générale s'était tenue, en 1404, à Racziasch en Cujavie. Telle est l'origine des diètes polonaises, composées du roi, du sénat et des députés ou nonces de l'ordre équestre.

Nous revenons sur nos pas, parce que ces éclaircissemens sont plus nécessaires à l'intelligence de ce qui va suivre qu'à l'explication des faits que nous avons rapidement parcourus. Ils tiennent plus étroitement à l'histoire des usurpations de la Russie, dont ils ont été tour-à-tour l'effet, la cause, ou le prétexte.

Le but de la première diète générale

n'avait été, suivant les intentions de Jagellon et des sénateurs, que de lever des impôts et des soldats. La diète générale développa de jour en jour ses prétentions jusqu'à vouloir partager l'autorité souveraine avec le sénat et le roi. Les statuts des années 1454, 1496 et 1510, donnent exclusivement à l'ordre équestre assemblé en diètes générales le droit de statuer sur la paix ou la guerre, sur les impôts, la monnaie, sur toutes les parties de l'administration. Par une loi du règne d'Alexandre, en 1505, chacun des nonces obtint le droit et le pouvoir de veiller au bien général de la république, sa liberté fut déclarée inviolable et sa personne sacrée sous peine de lèze-majesté.

Ainsi l'aristocratie polonaise était devenue, comme nous le disions, une *démocratie nobiliaire* qui dégénéra depuis par degrés en anarchie complète. Comme Ivan III et Basilewits V ne laissèrent pas un instant respirer la nation, il fallut toujours entre-

ÉPOQUES. tenir des armées nombreuses et toujours demander des subsides, c'est-à-dire, avoir des diètes fréquentes. Alors les représentans de l'ordre équestre ne consentirent à payer les contributions et à faire le service militaire qu'on avait aboli sous Louis de Hongrie, qu'en s'assurant tous les droits de la souveraineté; et c'est ainsi que l'anarchie féodale augmentait toujours avec les dangers de l'État.

Sans doute les rois Jagellon eussent fait le bonheur et la gloire de la Pologne, sans cette opposition constante de l'intérêt particulier à l'intérêt national; mais tous les efforts des diétines et des diètes, tendaient à perpétuer les malheurs auxquels on devait remédier. L'aveuglement alla jusqu'à ôter aux rois le droit de nommer le généralissime des armées, et celui de faire rendre la justice au peuple. C'était anéantir les premiers devoirs et les plus belles prérogatives de l'autorité royale. Depuis 1581, il ne resta plus au roi de

Pologne qu'un tribunal judiciaire, qu'on nommoit *des Relations;* mais le ressort de ce tribunal ne comprenait que l'exécution des privilèges royaux et les appels de la Courlande et de la Livonie polonaise. Le roi jugeait encore, avec le sénat et la diète, des affaires majeures et des crimes d'État. Quant au commandement de l'armée, Étienne consentit à le confier à un général perpétuel et irrévocable : mais ses successeurs le reprirent quelquefois; dès long-temps avant lui, le trésor public n'était plus soumis qu'à la direction des diètes générales.

Il s'était introduit dans ces assemblées un esprit de licence et de faction qui les faisait dégénérer en guerres civiles. La différence des religions vint y jeter d'autres germes de discorde. Les Grecs schismatiques, les Luthériens, les Calvinistes, s'étaient confédérés, sous le nom commun de *Dissidens ;* contre les Catholiques romains pour obtenir leur *liberté de conscience.*

ÉPOQUES. Cette question, cent fois reproduite, donnait aux souverains étrangers des prétextes trop fréquens d'interposer leur médiation dans les différens des Polonais. On verra combien Catherine II en sut tirer parti. C'est pendant l'époque intermédiaire du règne de Henri de Valois à celui d'Étienne Bathori, qu'il fut établi solennellement par les *pacta conventa*, que la royauté n'était en Pologne qu'un *droit conditionnel* attaché à l'exécution des promesses souscrites et jurées par le monarque.

Depuis, les Polonais ne furent occupés que de ce grand objet, du soin de conserver chaque religion dans la jouissance de ses avantages, et de soutenir leurs prérogatives : ils négligèrent tout le reste.

Ils ne firent rien pour assurer, d'une manière stable, le bon ordre intérieur de l'État, ni sa défense contre des ennemis toujours occupés de leur perte. Aussi l'organisation militaire tomba dans un état si

déplorable, qu'après la mort d'Uladislas VII, la diète assemblée à Warsovie, pour le choix de son successeur, était sur le point de s'enfuir devant un parti de Tartares et de Cosaques, lorsqu'une dispute élevée entre eux, sur le partage du butin, obligea leur général à faire sa retraite. Ce fut sous ces malheureux auspices que Jean Casimir changea son bonnet de Jésuite et son chapeau de cardinal contre la couronne vacante de son frère. Une guerre désastreuse fut suivie d'un décret politique, peut-être encore plus funeste à l'indépendance nationale : c'est le *liberum veto*, accordé à chaque membre de la diète ; en sorte qu'un 1652.
seul des nonces ou députés eut le pouvoir de faire rejeter d'un seul mot toute loi et toute mesure proposées ; et qu'en ajoutant à ce fatal *veto* les deux mot *sisto activitatem*, chacun pût disperser l'assemblée générale, et, ce qui paraît incroyable, anéantir toute décision prise dans la même diète, avec la plus calme et la plus parfaite unanimité.

ÉPOQUES.

Ce droit, qu'il faut bien distinguer du *veto* des tribuns de la république romaine, puisque celui-ci n'était ni aussi étendu ni aussi désorganisateur, ce droit unique dans la législation des peuples, fut quelquefois utile aux rois et au sénat, pour arrêter les délibérations d'une diète turbulente. Mais son effet ordinaire fut de neutraliser les efforts que des esprits sages faisaient pour améliorer la constitution ; et souvent il organisa l'anarchie au premier mot d'un séditieux. Quelquefois on vit celui qui voulait contrarier la volonté générale, payer de sa vie l'usage de ce privilége, comme ce gentilhomme Lithuanien, qui fut tué à coups de sabre dans l'élection de Michel Coributh-Wienowieski ; et alors, son suffrage étant réduit à rien, on avait encore l'unanimité. Hors ce moyen violent, il n'y avait d'autre parti à prendre que de convoquer une autre diète, ou de former une confédération, qui ne devenait légitime que par la réunion des autres et l'ap-

probation de ses actes par le sénat; mais qui amenait souvent une espèce de guerre civile, parce qu'il s'en formait de semblables dans les partis contraires. Le reste de cette histoire nous en offrira plusieurs exemples. ÉPOQUES.

On ne doit pas confondre la conjuration nommée *rokosz* avec une *confédération*. Le *rokosz* était une insurrection ouverte contre le roi, soit que l'armée voulût simplement se soustraire à son autorité, soit qu'il ne pût la payer ou la faire subsister : alors les nobles, devenus maîtres absolus de leurs soldats et d'eux-mêmes, s'organisaient à leur gré, vivaient à discrétion chez les habitans du pays. Un désordre effréné, des brigandages sans exemple, étaient la suite ordinaire de ces conjurations; mais hors le cas où le roi violait ouvertement le traité de son couronnement, le *rokosz* paraissait abominable, même aux yeux des Polonais les plus entêtés d'une indépendance absolue.

ÉPOQUES. Le plus grand avantage des confédérations, c'est qu'elles ne reconnaissaient pas le droit du *liberum veto*. Tout s'y traitait à la pluralité des suffrages, comme dans les anciennes diètes, et personne n'avait le droit de dissoudre ces assemblées, dont l'usage était devenu si fréquent et si dangereux, que, depuis Henri de Valois jusqu'en 1552, dix-sept diètes générales ont été rompues par le parti de l'opposition.

La noblesse polonaise, en se confédérant, semblait sacrifier son indépendance aux nécessités urgentes de la patrie : elle se soumettait, pour la durée de la crise, aux contributions, au service personnel, aux réglemens de police qu'établissait alors le conseil général de confédération. Ce conseil partageait l'autorité souveraine avec le *maréchal général*, qui exerçait une espèce de dictature, jusqu'à ce que l'État fût délivré du danger dont il avait été menacé.

1657. Jean Casimir eut un règne difficile :

quelques nobles, qui s'étaient opposés à son élection, avaient appelé *Charles Gustave*, roi de Suède, en Pologne. Celui-ci s'était uni avec le marquis de Brandebourg, à qui il avait promis de donner la Prusse ducale en souveraineté : d'un autre côté, le prince de Transilvanie voulait forcer la République à l'élever sur le trône ; enfin les éternels ennemis de la Pologne, profitant toujours des désordres, avaient envahi la Lithuanie. Peut-être que le démembrement allait alors se consommer, sans une diversion que le roi de Danemark fit contre la Suède, et sans plusieurs victoires que le grand général Czarneski remporta contre les autres.

La première confédération eut lieu dans ces circonstances désastreuses à Tyskowiez : son objet était de repousser les Suédois et les Moscovites, de conserver la couronne à Jean Casimir et d'éteindre le feu des dissentions intestines.

Le succès en fut heureux ; mais la Po-

ÉPOQUES. logne dut alors, en grande partie, son salut à la médiation de la France; et l'électeur de Brandebourg fut désarmé par le traité de *Velau*, qui lui assurait la souveraineté de la Prusse.

Wilna fut repris sur les Russes. Le gouverneur moscovite était un monstre, détesté même de ces barbares; il avait commis toutes sortes d'horreurs pendant le siége, jusqu'à faire charger dans un mortier et tirer sur les assiégeans, le corps d'un prêtre catholique de Wilna, qu'il soupçonnait de les favoriser. Ses propres officiers le livrèrent aux Polonais, et son cuisinier s'offrit pour le pendre à défaut de bourreau, car il ne s'en trouva point dans l'armée polonaise.

1660. Enfin, le traité d'Oliva semblait devoir mettre quelque trève aux calamités de la Pologne; mais le zèle que Jean Casimir avait pour sa religion affecta les dissidens. On prétendit que, contre les *pacta conventa*, il voulait se donner un successeur en abdiquant la couronne. Le grand

maréchal

maréchal Lubomirski prit les armes; et Jean Casimir, accablé de la perte qu'il fit alors de sa femme, et fatigué des troubles auxquels il ne pouvait plus remédier, abdiqua la couronne dans la diète de Warsovie, et vint mourir en France.

Après un prince foible, le choix de la diète tomba sur un plus foible encore : c'était le fruit de l'ambition des Russes. Le tzar venait à la tête de quatre-vingt mille hommes demander la couronne pour son fils. La diète hâta son choix : elle fut déterminée moins par le mérite de Coributh, que par le respect que la Pologne conservait pour le sang des Jagellon, auxquels Coributh tenait par les femmes. Il n'était pas fait pour occuper un trône alors si difficile à remplir : on lui reprocha publiquement d'avoir violé les *pacta conventa;* une confédération se forma inutilement en sa faveur par les intrigues de la Russie. La Pologne fut alors attaquée par les Turcs : on l'accusa de les y avoir attirés ; on fit une paix 1669.

ÉPOQUES. honteuse; il en porta l'opprobre, il mourut dans la douleur, et laissa l'État dans la confusion.

1674. Malgré les prétentions toujours infructueuses et toujours renouvelées des Russes, Jean Sobieski fut élu d'une voix unanime par un mouvement naturel d'admiration et de reconnaissance. Vainqueur des Turcs en plusieurs rencontres, il venait de remporter sur eux la fameuse bataille de Choczim, le jour même de la mort de Coributh. On sait qu'il illustra son nom en leur faisant lever le siége de Vienne. Le commencement de son règne fut glorieux; il eut l'art d'enchaîner l'ambition des Moscovites, et de conserver la paix avec ses voisins; mais des querelles de religion en troublèrent la fin : la bulle *in cœnâ Domini* en fut le signal. Les nobles s'offensèrent de ce que le roi et sa femme ne mettaient point de bornes à leur zèle pour la garantie des immunités ecclésiastiques. La guerre civile éclata dans la Lithuanie;

on se battit jusque dans le palais du roi et dans la salle de la diète. La mort de Sobieski mit fin à cette tragédie d'autant plus triste et plus scandaleuse, que les Tartares entraient en Pologne, et que l'armée de la couronne, fatiguée de ces désordres pendant lesquels on ne la payait point, venait de se confédérer. ÉPOQUES. 1696.

Cette confédération fut dissipée par un décret qui en déclara les chefs ennemis de la patrie ; et la diète, librement convoquée, s'occupa de l'élection du successeur de Sobieski.

Jamais il n'y avait eu plus de concurrens : deux fils de Sobieski, l'électeur de Bavière, le grand maréchal de la couronne, le grand général de Lithuanie, les princes de Lorraine, de Bade, de Neubourg, des Starostes mêmes, eurent, chacun en particulier, des factions et des intrigues secrètes. L'abbé de Polignac, alors ambassadeur de France, proposa le prince de Conti : ses qualités éminentes et l'avantage que la 1697.

ÉPOQUES.

république devait retirer de l'alliance d'un prince aussi puissant que Louis XIV, fixèrent tous les regards, et semblaient devoir réunir les suffrages de la diète comme ceux de la nation, lorsque Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, se mit au rang des candidats, et traversa les espérances du prince de Conti.

On était étonné de ne point voir paraître dans cette élection le tzar Pierre I.er, qui venait de monter sur le trône de la Russie. Il était alors trop occupé des révolutions intestines de sa cour, des prétentions de sa sœur Sophie et des révoltes des Strelitz ; mais, s'il ne parut point ouvertement, on ne put douter dans la suite qu'il n'eût influé puissamment pour faire écarter un prince auquel l'alliance de la France promettait l'indépendance de la Pologne.

Plus de cent mille nobles se rendirent au camp électoral dans les plaines de Warsovie. Les palatinats étaient partagés entre deux cent cinquante compagnies. Il n'y en

 ÉPOQUES

avait d'abord que trente-six qui fussent contraires au prince de Conti. Cependant l'argent répandu par l'électeur (1), les intrigues des agens de l'empereur et du tzar, retardant toujours la nomination, le primat déclara que la république *choisissait le prince de Conti pour roi de Pologne et grand duc de Lithuanie*. Mais dès que la plupart des nobles furent partis, l'évêque de Cujavie, à la tête de quarante compagnies, nomma de son côté Frédéric-Auguste, électeur de Saxe.

Ainsi la Pologne eut deux rois à-la-fois. Le prince de Conti se rendit à Dantzick. Cette ville, dont les principaux habitans étaient protestans, ne voulut point le recevoir; et Frédéric-Auguste, arrivant avec une armée de Saxons, finit, à force de sacrifices, par faire déclarer la noblesse en sa faveur.

A compter de cette époque, la Pologne

(1) Il y eut plus de dix-huit cent mille livres distribuées dans une seule nuit.

ÉPOQUES. fut livrée aux forces étrangères ; son trône fut au premier occupant : son histoire est tellement mêlée dans les intrigues de la Russie, qu'on ne peut plus l'en séparer. Jusqu'alors des influences étrangères avaient balancé celle de la Russie ; maintenant c'est toujours elle qui va dicter ses lois. Elle n'a point changé de système, mais on va la voir changer de moyens pour asservir la Pologne.

Le tzar Pierre ne fut, au commencement du dernier siècle, que l'exécuteur d'un plan formé deux cents ans auparavant par Ivan III. Les Romanow, à l'imitation des derniers Rurik, eurent toujours les yeux ouverts et la main étendue sur la Pologne. Leur plan avait été d'attirer en Russie les arts de l'Europe, et sur-tout l'art militaire; d'entretenir des intelligences avec l'Angleterre, avec l'empereur, et même avec le pape et l'Italie; de former une marine, de monter sur le trône de Constantinople, de subjuguer la Suède, et, avant tout,

d'usurper la Pologne. Pierre, plus instruit, un peu moins féroce, et beaucoup plus heureux qu'Ivan III, trouva non-seulement le plan tout tracé, mais même l'exécution bien avancée.

Ivan IV avait conquis la Sibérie sans le savoir; et dans le temps qu'il désolait la Pologne, il entretenait soigneusement l'alliance de Charles V et celle de la fameuse Élisabeth d'Angleterre, qui fit passer dans ses États une grande quantité d'artisans, d'ingénieurs et d'officiers d'artillerie. La Suède, la Pologne et la Turquie, étaient les trois premiers ennemis à détruire: les tzars marchèrent directement et sans déguisement à leur but.

La situation où Pierre le Grand trouva l'Europe, ne lui permit pas d'attaquer ces trois États ensemble; il résolut de les armer l'un contre l'autre. Une preuve assez évidente qu'il avait eu quelqu'influence sur l'élection de Frédéric-Auguste II, c'est qu'immédiatement après son élection, le 1701.

ÉPOQUES. roi de Pologne se trouva, pour la première fois, l'allié intime et le protégé du tzar. On verra que cette protection fut plus fatale aux Polonais que ne l'avait jamais été l'inimitié de la Russie.

Le prétexte de cette fausse alliance fut de reprendre la Livonie, que le traité d'Oliva avait fait céder à la Suède. On ne prévoyait pas qu'un roi âgé de dix-sept ans, tel qu'était Charles XII à son avénement, pût résister aux deux puissans ennemis réunis contre lui. Mais Charles XII prouva bientôt d'une manière éclatante quel poids le génie d'un grand homme met dans la balance des destinées des nations. Ses exploits et ses malheurs sont étrangers au plan de cet écrit : il suffit de remarquer ici qu'il fit descendre, pour quelques années, Frédéric-Auguste du trône de Pologne, et y
1704. fit monter *Stanislas Leczinski*, palatin de Posnanie, que les armes de Pierre en précipitèrent cinq ans après.

Tout était évidemment injuste dans cette

agression et perfide dans cette alliance : c'est l'époque désastreuse de l'asservissement des Polonais aux Russes. Dès-lors, on ne voit plus la Russie prendre publiquement le titre d'ennemie de la nation polonaise. Mais, sous le titre d'amie, d'alliée et de protectrice, elle infeste la Pologne de ses armées; elle pille les cités et ravage les campagnes arrosées du sang de leurs habitans.

Époques.

Auguste de Saxe enviait la possession de la Livonie; mais le but secret de son alliance avec le tzar, était d'usurper le pouvoir absolu sur la Pologne qu'il faisait occuper de toutes parts par des troupes saxonnes. D'un autre côté, le tzar pensait à se faire, au milieu de la monarchie polonaise, une puissance formidable; et la conduite du roi de Pologne ne lui fut pas moins utile en cela que la direction donnée à la guerre par Charles XII.

Le principe de l'asservissement de la Pologne est dans un article du traité de

ÉPOQUES. Birzen fait en 1701 : Auguste s'engageait, en vertu de ce traité, à donner trente mille Saxons au tzar pour subjuguer la Livonie; mais respectivement Pierre devait donner au Saxon trente mille Moscovites pour les discipliner en Pologne.

Cette clause, à laquelle les politiques n'ont pas fait attention, a détruit l'indépendance de la Pologne. L'échange que Pierre proposait, n'avait rien de dangereux pour lui. Trente mille Saxons envoyés au milieu des armées russes, ne faisaient que les fortifier; mais trente mille Russes établis en Pologne, où il n'y avait pas d'armée régulière, en devaient bientôt devenir les maîtres.

D'ailleurs, il est bon d'observer que cette alliance était faite au nom de l'électeur de Saxe, et non en celui de la république de Pologne. Il avait été stipulé que si elle ne prenait point part à la guerre, comme elle fit, la Livonie resterait en propre à Frédéric-Auguste. Les premières

victoires de Charles XII diminuèrent beaucoup les prétentions de l'électeur de Saxe; et quand Pierre le Grand eut ramené la fortune par la constance de son courage et de son génie, il crut pouvoir se dispenser de tenir sa parole. Frédéric-Auguste s'estima trop heureux de remonter sur un trône chancelant et ensanglanté. Le tzar garda pour lui toutes ses conquêtes et la Livonie, qu'il avait promise à son protégé. ÉPOQUES.

On ne peut lire sans horreur le récit des guerres dont la Pologne fut alors le théâtre, par la perfidie du tzar et la fureur de Charles XII. Plus de cent mille Polonais y périrent par le fer: la ville de Grodno n'a pas encore oublié le saccagement qu'elle eut à souffrir, et les provinces ont gardé la mémoire des calamités inouies qui les ravagèrent.

Lorsque Charles XII porta la guerre en Pologne, le tzar Pierre, qui craignait autant la puissance des Polonais que celle des Suédois, fut enchanté de l'occasion d'affaiblir ses deux ennemis l'un par l'autre.

ÉPOQUES. Il s'y suivit bien volontiers ; il ne négligea dans la suite aucune occasion, quand il eut à combattre les Turcs ou les Tartares, de multiplier les passages de ses troupes sur le territoire de la république. Son but était d'en réduire la force ; il fut cruellement rempli. La Pologne était plus faible et plus misérable après quelques années de leur séjour, qu'après la guerre malheureuse qu'elle a soutenue dans la suite pour son indépendance.

1715. Le rétablissement d'Auguste fut suivi d'une confédération qui avait pour objet d'éloigner les troupes étrangères et de soulager le pays des contributions énormes qu'elles exigeaient. Mais la confédération de l'autre parti, secondée par les soldats saxons et moscovites, opprima celle des bons Polonais, et les contraignit à desirer la paix pour terminer les ravages affreux que faisait par-tout l'armée du comte Fleming. C'est ce qui détermina la diète de 1717.

ÉPOQUES.

Cette diète est un exemple unique de ce qu'osait dès-lors l'orgueil moscovite. Elle se tint sous l'influence de soixante mille Russes et de trente mille Saxons : elle ne dura que sept heures. Les constitutions furent apportées toutes dressées. On y fit des réglemens illusoires sur le trésor public et sur l'armée polonaise ; mais on exigea, pour prix de cette complaisance, des lois d'exclusion contre les dissidens, et de grandes restrictions aux priviléges dont ils avaient joui depuis le traité d'Oliva. On prit la tranquillité publique pour prétexte ; la cause réelle était que l'opposition principale aux vues des étrangers était venue des dissidens. On sera fort étonné de voir que, cinquante ans après, Catherine fit abroger ces constitutions de 1717, en faveur des Grecs schismatiques. Elle eut alors d'autres raisons, mais elle agissait toujours dans le même principe de se mêler des affaires de la Pologne. 1717.

La mort de Pierre le Grand ne changea 1725.

ÉPOQUES. presque rien au sort de la Pologne. Elle n'en fut pas moins déjà une province de la Russie. Le duché de Courlande vint à vaquer. Le fameux comte Maurice de Saxe, fils naturel d'Auguste, fut élu très-légitimement. Il fut abandonné par son propre père, dès que la veuve du tzar eut signifié son opposition. Pierre II demanda qu'on reconnût en lui le titre d'empereur, que le tzar Pierre avait pris. Les gens sages de tous les pays trouvaient ce titre beaucoup trop dangereux pour le chef d'une nation déjà si facile à se laisser enivrer d'orgueil, et pour une race si fertile en projets ambitieux. Pour abréger les réflexions, Pierre II ajouta à cette demande celle du remboursement des frais de la guerre, que son aïeul avait faite contre les Suédois, au grand malheur de la Pologne. Enfin, contradictoirement aux constitutions de 1717, il réclama la tolérance pour les schismatiques grecs. Ces mêmes constitutions avaient pourvu à l'entretien d'une armée

polonaise régulière : les agens russes firent ensorte que toute la solde fût mise en officiers à brevet, et qu'il n'existât pas six mille soldats sous les drapeaux, tandis que les *protecteurs* de la Pologne en avaient six fois autant dans ses provinces. ÉPOQUES.

Anne Ivanowa occupait depuis un an le trône des Russies, lorsque Frédéric-Auguste II mourut. Anne venait de s'allier avec l'empereur d'Allemagne, Charles VI, alors en guerre avec la France. Elle allait faire marcher une armée russe vers le Rhin ; mais la mort d'Auguste changea ses projets : il lui importait bien plus de conserver la domination qu'elle exerçait sur la Pologne, que d'exposer une armée dans une expédition inutile pour elle. La même raison détermina Catherine en 1792.... 1733.

A cette nouvelle, Stanislas Leczinski avait espéré son rétablissement : il avait les vœux secrets des Polonais ; il se rendit à Dantzick avec quinze cents Français ; il y fut assiégé par les Russes. On sait

ÉPOQUES.

que le traité de 1735, entre la France et Vienne, décida cette querelle. Stanislas ne garda pas le titre, et Frédéric Auguste III, élu en sa place, ne fut guères que le vice-roi de l'impératrice Anne. Elle fit tous les frais de cette éléction; mais elle était bien assurée de s'en indemniser. De ce moment, on observe que l'empereur d'Allemagne abandonne à la Russie le soin de régir la Pologne, à condition d'obtenir quelques secours de l'oppresseur, ou de partager quelques dépouilles de l'opprimé.

Anne, fidèle au système de sa maison, fit bientôt sentir à Auguste III, qu'elle voulait régner sous son nom. Le duché de Courlande vint à vaquer : l'impératrice le donna à Jean-Ernest Biren, son favori, et le roi de Pologne fut forcé d'en donner l'investiture.

Quelque temps après, il plut à la même impératrice de faire la guerre aux Turcs et aux Tartares; et les provinces

de

de la Pologne furent impunément parcourues, rançonnées et dévastées par des armées moscovites. La cour de Saint-Pétersbourg enviait dès-lors les provinces de la Moldavie et de la Valachie pour enfermer encore plus étroitement la Pologne dans ses domaines.

Le règne d'Anne fut court et faible; et 1740.
par une fatalité singulière, comme par un instinct de famille, elle ne déploya quelqu'énergie, ne montra quelque grandeur que dans la persévérance à suivre la route tracée par son aïeul pour l'asservissement de la Pologne. Le jeune et malheureux prince Ivan, qui lui succéda pour un an, n'eut pas le temps de montrer son caractère. Élisabeth, en montant sur le trône, trouva quelque changement dans les rapports politiques des États voisins; la Pologne était soumise. Élisabeth, en épousant le ne- 1741.
veu du roi de Suède, un prince d'Holstein, se donnait un allié; la Prusse n'était pas encore à craindre. Elle n'eut donc qu'à

ÉPOQUES. soutenir l'anarchie en Suède, comme on avait fait en Pologne; qu'à saisir toutes les occasions d'entretenir ses troupes sur le territoire de cette république, et qu'à se ménager du crédit en Allemagne. Ce projet, moins cruel que ceux d'Ivan le tyran, tendit pourtant aux mêmes fins. Les trois tzarines, prenant des mesures plus analogues aux mœurs, à la politique et à la civilisation de leur siècle, n'ont fait, comme dit le proverbe, que coudre la peau du renard pour alonger celle du lion, jusqu'au dénouement atroce qui devait terminer ce terrible drame.

Aussi Élisabeth donna des secours à Marie-Thérèse, pour avoir un passage constamment ouvert; et Auguste III, suivant la politique de son père, voulant avoir des troupes saxonnes autour de lui, engageait par une lâche reconnaissance la république à tolérer une occupation réelle, déguisée sous le nom de passage.

Des Polonais indignés de cette oppres-

sion, voulurent recourir à la ressource usée d'une confédération; Elisabeth reçut cette nouvelle comme elle aurait appris celle d'une révolte dans ses propres États; et son ministre publia sur-le-champ à Warsovie une déclaration qu'il faut ici rappeler comme un monument remarquable à-la-fois et de l'insolence de la cour de Saint-Pétersbourg, et de l'asservissement total où la Pologne était tombée dès 1745, sous la protection de la Russie.

ÉPOQUES.

Déclaration publiée à Warsovie, 1745.

« Comme S. M. I. de toutes les Russies, » en vraie alliée, ne cesse de prendre part » non-seulement à la prospérité et au » repos de la république de Pologne, » mais aussi à la conservation de sa li- » berté et de ses droits, et cela tant » à cause du bon voisinage, qu'en con- » sidération de l'amitié qui subsiste heu- » reusement depuis tant d'années, et des » étroits engagemens dans lesquels se

ÉPOQUES. » trouve sadite Majesté avec sa Majesté le
» roi et la république; ce n'est qu'avec bien
» du déplaisir que sa Majesté impériale
» vient d'apprendre que par-ci par-là, il y
» aît des traces et indices d'une scission et
» confédération, qu'on trame dans la Ré-
» publique ; de sorte qu'elle ne peut se
» dispenser de faire ici connaître combien
» il lui serait désagréable, si, dans un
» royaume voisin, de pareils désordres et
» troubles devaient être excités.

» S. M. impériale, suivant ce qui est
» dit ci-dessus, est trop intéressée dans
» tout ce qui concerne la sûreté de S. M.
» le roi, comme aussi le repos, le bien
» et la liberté de la république, pour pou-
» voir regarder avec indifférence qu'il y
» fût effectivement porté quelque altéra-
» tion ou atteinte : aussi, S. M. I., pour
» donner une nouvelle preuve de ses sen-
» timens pacifiques, et de l'amitié sincère
» qu'elle a pour le roi et la république,
» a enjoint à ses ministres plénipoten-

» tiaires qui résident ici, de déclarer par » le présent à S. M. le roi et à la répu- » blique, et d'assurer de la manière la » plus formelle, qu'elle ne souffrira jamais » la moindre confédération, trouble ou » innovation contre la personne sacrée de » S. M. le roi et la République, de même » que contre sa liberté et ses droits, de » qui, par qui, et sous quelque prétexte » qu'ils puissent être suscités ; et que, » bien au contraire, sadite M. I., pour » y obvier de toutes ses forces, ne man- » quera pas de prendre en conséquence » des mesures convenables. »

L'impératrice et son cabinet s'étaient rendus dès-lors les arbitres absolus de toute la Pologne; ils se ménageaient de loin des prétextes pour consommer leur dessein définitif, en se rendant garans perpétuels des droits du roi d'une part, et de la liberté publique de l'autre.

Toute l'Europe fut étonnée d'entendre un pareil langage dans la bouche d'un

ÉPOQUES. ambassadeur au sein d'un État qu'on feignait encore de regarder comme indépendant; mais l'Europe se contenta d'être étonnée. Les souverains du nord, aveuglés par des intérêts éphémères, fermèrent les yeux sur une invasion qui s'étendait de
1746. proche en proche. La maison d'Autriche, alors en guerre avec la France, recherchant l'alliance des Russes, ne se formait d'autre plan que de favoriser leur ambition d'un côté, dans l'espérance de trouver des indemnités de l'autre. L'alliance de 1746 surchargea donc encore la Pologne de soldats étrangers.

Il ne manquait plus au malheur de cette république que de voir les puissances du nord approuver ou laisser consommer son asservissement. La guerre de sept ans y mit le dernier sceau. A la mort d'Élisabeth, les troupes russes occupaient tout le territoire de la Pologne et de la Lithuanie. Des Polonais, indignés de ces longues vexations, voulurent former une confédé-

ration en 1762, pour éloigner les étrangers ; ce dessein fut regardé comme un crime d'État, et douze mille Russes commandés par le prince Wolkouski, dissipèrent par-tout, à force ouverte, ces assemblées légales, et formées en vertu de la constitution même de la Pologne : cette violation manifeste de la liberté polonaise était aussi injuste que le partage du territoire. ÉPOQUES.

Pierre III ne fit que paraître sur le trône des Russies. On a prétendu qu'il avait le projet de conquérir à main armée toute la Pologne, dès que le trône serait vacant, d'en détruire toutes les lois, d'affranchir le peuple, et d'y établir enfin, comme souverain héréditaire et absolu, le prince *Henri de Prusse*. Nous ne voyons rien de positif et de bien constaté dans cette assertion. Il est bien difficile de croire que l'admiration que Pierre III professait pour le Grand Frédéric, l'eût fait renoncer, en faveur de la maison de 1762.

ÉPOQUES. Brandebourg, déjà si redoutable, à un royaume convoité depuis si long-temps par les tzars. Ce dessein, tout problématique qu'il nous semble, eût peut-être été moins fatal à la Pologne, qui fût toujours restée en corps de nation, et à l'Europe, dont elle fortifiait la digue contre le flux successif et toujours menaçant des barbares du nord.

1763. Quoi qu'il en soit, Catherine, à peine assise sur le trône sanglant de son époux, reprit les projets de sa famille : elle était destinée à dénouer la catastrophe; elle en prépara de bonne heure le succès; elle trouva le principe de la protection qu'elle devait exercer, établi; elle en développa bientôt toute l'étendue dans l'élection du successeur d'Auguste III, qui venait de mourir.

La vacance du trône de Pologne devait encore exciter mille brigues. Catherine les étouffa par l'ascendant de sa politique; elle obtint des cours de Versailles et de

Vienne qu'elles ne prendraient aucune part aux affaires de la Pologne; elle gagna le grand Frédéric par un traité d'alliance défensive dont un article secret, relatif à la Pologne, est important à remarquer, comme étant le premier pas que la Prusse fit vers le partage : voici cet article.

« Comme il est de l'intérêt de S. M. le » roi de Prusse et de S. M. l'impératrice » de toutes les Russies, d'employer tous » leurs soins et tous leurs efforts pour que » la république de Pologne soit main- » tenue dans son état de libre élection, et » qu'il ne soit permis à personne de rendre » ledit royaume héréditaire dans sa famille, » S. M. le roi de Prusse et S. M. I. ont » promis et se sont engagés mutuellement, » et de la manière la plus forte, par cet » article secret, non-seulement à ne point » permettre que qui que ce soit entreprenne » de dépouiller la république de son droit » de libre élection, de rendre le royaume » héréditaire, dans tous les cas où cela

ÉPOQUES. l'impératrice ne tarda pas à faire payer à Poniatouski le prix de la couronne qu'elle venait de lui vendre.

1765. Dans la diète suivante, elle fit parler de fixer les limites de la Pologne et de la Russie. Cette démarche est importante à remarquer, parce qu'elle est la première proposition du partage. Ensuite elle demanda que la Pologne prît à sa solde une *armée auxiliaire russe* : ce projet n'eut pas de suite. Depuis le fatal traité de 1701, les monarques russes n'avaient pas besoin d'autorisation : ils faisaient naître à leur gré les prétextes.

Après cette élection, on eut l'air de s'occuper un moment du rétablissement de l'ordre. On fit des réglemens utiles sur la
1766. police des diètes et sur l'administration
1767. intérieure de l'État. Deux confédérations se formèrent, celle de Rodom et celle de Bar. Les dissidens, excités par les agens de Catherine, réclamèrent leurs anciens priviléges et l'abolition des constitutions

de 1717. L'ambassadeur russe traita avec les Polonais, et leur parlait plutôt en souverain qu'en ministre d'une puissance étrangère.

Catherine roulait alors d'autres projets que celui du démembrement de la Pologne; elle croyait n'avoir plus besoin que d'en fixer le terme. En attendant, elle voulait intercepter la communication entre eux et les Turcs; elle n'avait plus rien à craindre de la Suède; elle avait gagné la Prusse; elle promettait beaucoup à l'Autriche: elle crut que le moment était favorable pour attaquer la Turquie; elle se mit donc *sur le chemin de Bysance.* ...

Elle enviait la possession de la Moldavie et de la Valachie, qui coupait la communication entre la Turquie et la Pologne; elle avait des vues sur la Morée; elle entretenait avec grand soin le zèle des Grecs schismatiques répandus dans l'Empire ottoman: la conformité de religion semblait les rapprocher davantage de la Russie; et,

ÉPOQUES. depuis plus de deux cents ans, les évêques, les prêtres et les moines grecs, sont les pensionnaires nés de la puissance russe.

Si l'impératrice suspendait ses projets sur la Pologne, elle n'en prenait pas moins de précautions pour en faciliter l'exécution, dès qu'elle le jugerait convenable à ses intérêts. Un fait important peut donner une idée de l'assujettissement et en même-temps de l'esprit des Polonais, malgré cette tranquillité apparente dont ils jouirent quelques années: c'est qu'en 1768 et 1770, la diète générale devait s'assembler suivant toutes les lois et les usages de la Pologne, mais que tous les citoyens refusèrent alors de concourir à cette assemblée, tant que la république ne serait pas *absolument libre.* Le roi et les ministres étaient comme prisonniers à Warsovie (1). Deux armées

(1) L'année auparavant, le colonel russe Igelstrom (qu'on verra figurer dans ces *Mémoires*) était venu au moment où l'évêque de Cracovie était à table chez le comte de Minisseck, enlever ce prélat au nom de l'impératrice, sans que personne osât faire la moindre résistance, ni même réclamer.

russes occupaient la Pologne et la Lithuanie. Catherine ne cessait de protester qu'elle ne les regardait point comme des pays de conquête, lors même qu'elle y exerçait le despotisme le plus insupportable.

En 1769, les violences prirent un caractère plus atroce; neuf nobles polonais, dont le crime était de blâmer l'usurpation de leur patrie, eurent le poing coupé, et furent envoyés en Sibérie. Catherine, menacée d'une confédération générale des Polonais, mit tout en œuvre pour l'empêcher; et la cour de Versailles à laquelle on ne demandait qu'un peu d'argent, négligea dans ce moment la plus belle occasion de secourir la Turquie et de sauver la Pologne.

L'inquiétude que les mouvemens de la Pologne donnèrent alors à Catherine, la détermina à réaliser en partie le plan dont elle avait préparé la maturité, par des ouvertures secrètes avec la Prusse et l'Autriche. Le voyage que le prince Henri de Prusse fit peu de temps après à Saint-Pétersbourg,

ÉPOQUES. n'avait pas d'autre objet. Dans les entretiens particuliers qu'il eut avec l'impératrice, on résolut le premier partage....
On devait prévoir que cette injuste spoliation indignerait les puissances de l'Europe; mais un mot qu'on prête à Catherine, explique mieux qu'une page de raisonnemens la situation de leurs cabinets; ils lui paraissaient si faibles, si indifférens ou si corrompus, qu'elle disait au prince Henri: « J'épouvanterai la Turquie, je » flatterai l'Angleterre; chargez-vous d'a» cheter l'Autriche, afin qu'elle endorme » la France. »

En effet, l'histoire du partage de la Pologne est toute entière dans cette phrase. La Turquie fut effrayée du danger d'une guerre; l'Angleterre fut gagnée par l'espoir d'un traité de commerce avantageux; l'Autriche fut appelée à prendre sa part des dépouilles; et le cabinet de Versailles, plus vieilli que le monarque, oubliant la dignité de sa couronne, vit avec tranquillité

quillité la consommation d'un attentat inoui dans l'histoire, et qui allait ébranler tous les fondemens de la société européenne.

Joseph II, dominé par l'ascendant que donnaient à Frédéric trente ans d'expérience et de gloire, avait vu avec joie le projet du partage, et l'occasion d'agrandir ses États, sans avoir tiré l'épée. Ils avaient eu deux entrevues à Neustadt. Le fléau 1772.
de la peste, qui ravageait alors la Pologne, leur fournit à tous deux le prétexte de faire avancer des troupes autrichiennes et prussiennes dans les provinces qui étaient le plus à leur convenance. Joseph II semblait devoir donner des secours à la confération de Bar, qui, devenant générale, pouvait encore sauver la Pologne. Tous les politiques éclairés en eurent l'espérance. On sait que les membres les plus distingués de cette confédération s'adressèrent alors à plusieurs écrivains français pour avoir leurs vues sur les changemens à faire à la constitution polonaise : mais la confédéra-

ÉPOQUES. tion fut rompue avant que les écrits ne lui fussent parvenus. Le dernier traité que Joseph II avait fait avec les Turcs, l'obligeait même à se déclarer contre les Russes; et les confédérés polonais furent tellement abusés par ses promesses et par les apparences, qu'ils regardèrent long-temps comme leurs défenseurs les soldats qui venaient envahir leur pays.

La confédération de Bar ainsi dispersée, les trois puissances copartageantes notifièrent le traité de Pétersbourg au roi et au sénat de Pologne. Nous rapporterons ici la déclaration du baron de Stakelberg, ministre de Russie.

« Les puissances voisines de la Pologne » ont été si souvent entraînées dans les trou- » bles que les interrègnes ont excités dans » ce royaume, que le souvenir du passé » a dû les engager à s'occuper sérieuse- » ment des affaires de cet État, lors même » que, par la mort du roi Auguste III, le » trône était devenu vacant. Par cette

ÉPOQUES.

» considération, et pour prévenir les funestes effets des dissentions qui pouvaient s'élever à l'occasion de cette dernière vacance du trône, la cour de Pétersbourg s'est empressée à travailler à la réunion des esprits, en faveur du candidat qui pouvait être le plus digne du trône et le plus convenable à ses concitoyens et à ses voisins : elle s'est employée en même temps à faire rectifier plusieurs abus dans la constitution de l'État. La cour de Berlin a secondé les démarches de son alliée ; et la cour de Vienne, voulant concourir de son côté au succès de vues aussi louables, pour éviter le danger d'augmenter peut-être les embarras, en augmentant le nombre de ceux qui se mêleraient intérieurement de la Pologne, a jugé à propos de prendre le parti de la neutralité, non-seulement à cet égard, mais aussi à l'égard de la guerre qui s'est allumée par la suite entre la Russie et la Porte ottomane.

ÉPOQUES.

» De toutes ces mesures, on a eu la
» satisfaction de voir résulter l'élection
» libre et légale du roi Stanislas-Auguste,
» actuellement régnant, ainsi que plusieurs
» établissemens utiles. Tout paraissait an-
» noncer à la Pologne et à ses voisins une
» tranquillité des plus solides pour l'ave-
» nir. Mais malheureusement, lorsqu'on
» devait tout espérer de cet état de choses,
» l'esprit de discorde, en s'emparant d'une
» partie de la nation, détruisit en un
» moment toutes ces espérances. Les ci-
» toyens s'armèrent les uns contre les
» autres. Des factieux usurpèrent l'autorité
» légitime : ils en abusèrent au mépris des
» lois, du bon ordre et de la sûreté pu-
» blique. Justice, police, commerce,
» jusqu'à la culture des terres, tout fut
» détruit. Les liaisons naturelles entre les
» nations limitrophes font déjà éprouver
» aux puissances voisines de la Pologne
» les plus malheureux effets de tous ces
» désordres. Ils les obligent depuis long-

» temps à des mesures de précaution les
» plus coûteuses pour assurer la tranquil-
» lité de leurs propres frontières; et ils les
» exposent, par l'incertitude des sujets de la
» destruction de ce royaume, au danger de
» voir peut-être altérer l'amitié et la bonne
» harmonie qui subsistent entre elles. Rien
» n'est par conséquent plus urgent qu'un
» prompt remède à tant de maux, dont
» les États les plus limitrophes éprouvent
» dès-à-présent les contre-coups les plus
» fâcheux.... Tant de raisons de la plus
» grande importance ne permettent pas à
» S. M. le roi de Prusse, à S. M. l'impé-
» ratrice reine de Hongrie et de Bohême,
» et à S. M. I. de toutes les Russies, de
» différer plus long-temps à prendre un
» parti décisif dans une circonstance aussi
» critique. Ces puissances ont arrêté entre
» elles de travailler, sans perdre de temps,
» et d'un commun accord, à ramener la
» tranquillité et le bon ordre en Pologne,
» et à y établir, sur un fondement solide,

ÉPOQUES. » l'ancienne constitution de cet État et les
» libertés de la nation.

» Mais comme en empêchant dans ce
» moment la ruine et la décomposition
» arbitraire de ce royaume, par un heu-
» reux effet de l'amitié et de la bonne in-
» telligence qui règnent actuellement entre
» elles, elles ne sont pas en droit de pou-
» voir compter sur un égal succès; elles
» ont des prétentions considérables sur plu-
» sieurs possessions de la république; elles
» ne peuvent pas se permettre de les aban-
» donner au sort des événemens; elles ont
» donc arrêté et déterminé entre elles de
» faire valoir en même temps leurs an-
» ciens droits et leurs prétentions légitimes,
» que chacune d'elles sera prête à justifier
» en temps et lieu.

» En conséquence, S. M. le roi de Prusse,
» S. M. l'impératrice reine de Hongrie et
» de Bohême, et S. M. l'impératrice de
» toutes les Russies, s'étant communiqué
» réciproquement leurs droits et préten-

» tions, et s'en faisant raison en commun, » prendront un équivalent qui y soit pro- » portionné, et se mettront en posses- » sion effective des parties de la Pologne, » les plus propres à établir dorénavant » entre elles une limite plus naturelle et » plus sûre : chacune des trois puissances » se réservant de donner par la suite un » état de part. Au moyen de quoi, leurs » Majestés renoncent à tous les droits, » demandes et prétentions, répétitions de » dommages et intérêts qu'elles peuvent » avoir à former d'ailleurs sur les posses- » sions et sujets de la république. . . .

ÉPOQUES.

A Warsovie, le 2 septembre 1772.

» *Signé* STAKELBERG ».

Ce monument d'iniquité souleva tous les Polonais; ils réclamèrent en vain leurs privilèges, le traité d'Oliva, les garanties qu'on leur avait tant de fois données de maintenir l'intégrité de leur territoire. L'injustice et la fourberie qui règnent dans cette

EPOQUES. déclaration, n'ont pas besoin d'être démontrées : il n'y avait aucun rapport entre le désordre allégué des lois constitutionnelles et la fixation des limites. On voyait trop clairement que ce n'était-là qu'un prétexte; mais il était d'ailleurs assez singulier que les tzars, qui s'étaient avancés, d'usurpations en usurpations, des rives du Wolga jusque sur les bords de la Vistule; que les rois de Prusse, anciens vassaux de la Pologne, que la maison d'Autriche qui ne possédait, cent ans auparavant, aucune province limitrophe, eussent des comptes à demander, et des prétentions à élever sur un territoire déjà morcelé par eux de tous côtés.

1773. Sans doute la Pologne prouva bien alors à quel point de faiblesse et d'humiliation elle était réduite, puisque, après l'explosion générale de son indignation, comprimée par la présence des armées ennemies, la diète signa, en frémissant, et sous le fer des baïonnettes, l'acte qui consacrait le démembrement et la dégradation de sa patrie.

Ce premier partage coûta cinq millions d'habitans à la Pologne. Les parts furent inégales. Le pays échu à la Russie était le plus vaste : il avait pour limites la Dwina et une ligne tirée au travers du duché de Lithuanie, de Polocks, jusqu'à l'extrémité du territoire de Rohankow, sur le Dnieper, trois mille quatre cent quarante mille lieues carrées, et dix-huit cent mille habitans. ÉPOQUES.

Les pays cédés à l'Autriche s'étendaient de Cracovie jusqu'au territoire de Choczim, deux mille sept cents lieues carrées, deux millions et demi d'habitans.

Frédéric eut Elbing et la Prusse polonaise, à l'exception de Dantzick et Thorn, dont il s'empara dans la suite.

L'inégalité de ce partage était évidente ; mais chacun des copartageans, le regardant comme une mesure préliminaire, se flattait de s'arrondir par des événemens qu'on ne tarderait pas à faire naître.

Pour assurer la solidité de cet arrange- 1775.

ÉPOQUES. ment, et pour accélérer la dissolution totale de la république, Catherine ne vit rien de mieux à faire que d'aggraver les défauts de la constitution polonaise. En conséquence les ministres des trois puissances obtinrent des pleins pouvoirs pour travailler, avec les commissaires de la diète, aux réformes qu'on jugeait nécessaires. C'est peut-être là ce qu'il y a de plus odieux dans la conduite de la Russie; car son ministre fut le principal agent de cette indigne manœuvre.

Un siècle d'anarchie et soixante-dix ans d'oppression avaient enfin fait sentir aux nobles polonais, les plus fiers de leur indépendance prétendue, de quels abus leur gouvernement était entravé, quelles facilités il donnait aux intrigues, quelle faiblesse il offrait à leurs ennemis. On commençait à concevoir que cette liberté, qu'un seul homme avait de s'opposer à la volonté générale, ce *liberum veto*, était la source de mille désordres; qu'il avait

amené les confédérations, l'élection des rois, et cette anarchie par laquelle l'État était une lice ouverte aux brigues et à la corruption. On voyait qu'au milieu des changemens politiques de l'Europe, la Pologne, entourée par des armées régulières, ne pouvait plus se défendre avec des hordes sans discipline, sans instruction, marchant sans ordre, et se séparant sans congé dans toute la confusion de la licence féodale. Les bons esprits, frappés de ces vices destructeurs, y voulaient remédier. Aussi le *liberum veto* était-il tombé en désuétude. Dans plusieurs, confédérations on avait parlé de rendre le trône héréditaire et d'organiser une armée nationale. La diète convoquée en 1775 avait manifesté les mêmes intentions. Mais le but de Catherine était de perpétuer et d'augmenter les désordres de la Pologne, afin d'achever son ouvrage. Qu'on observe que la Russie s'est constamment opposée à ce que la couronne de Pologne devînt héréditaire, on appré-

ÉPOQUES. ciera mieux les motifs qu'elle fit enfin valoir pour consommer le démembrement.

Dans la nouvelle constitution que l'influence russe et la violence firent adopter, tous les abus étaient soigneusement conservés : non-seulement on y consacrait l'*éligibilité* de la couronne, mais on ôtait aux électeurs le droit de choisir le fils du dernier roi. La forme du Gouvernement resta toute républicaine, le *liberum veto* fut remis en usage, la faiblesse du pouvoir exécutif assurée, et l'anarchie des diètes perpétuée.

Cette révolution politique opérée, une armée russe établie en Pologne et des ministres russes gouvernant despotiquement au nom du roi et du sénat, Catherine crut pouvoir se livrer tranquillement aux autres objets de son ambition jusqu'à l'accomplissement absolu du partage.

Cependant le traité de commerce promis à l'Angleterre, le projet de la neutralité maritime qui effraya tant cette puissance,

et qu'une ambition particulière fit échouer, ÉPOQUES.
la succession de Bavière et sur-tout la guerre qui se ralluma entre la sublime Porte et la Russie, donnèrent quelques espérances aux Polonais, sans mettre de relâche à leur oppression. Le premier partage avait coupé toute communication avec les alliés naturels qui pouvaient défendre la Pologne : elle était environnée d'un cordon d'ennemis, son territoire était couvert de troupes qui passaient sans cesse par échelons, et elle n'avait point d'armée nationale. Mais la tournure incertaine de la guerre et quelques jalousies élevées tout-à-coup entre Catherine et la cour de Prusse, firent entrevoir aux Polonais la possibilité d'échapper au triple joug qui les enchaînait.

La Prusse fit d'abord quelques entre- 1786.
prises sur Thorn et Dantzick. Ensuite elle témoigna à la république le desir de s'allier plus intimement que jamais avec elle. On agitait alors la question d'abro-

ÉPOQUES. ger la constitution de 1775, et d'en faire une plus conforme à la situation générale de l'Europe et à la position particulière de la Pologne. L'ambassadeur prussien eut ordre d'appuyer vivement sur la nécessité des changemens. Alors Catherine, jalouse de l'influence que le roi de Prusse voulait acquérir en Pologne, mais trop occupée de la guerre avec la Turquie, parut affecter moins de hauteur avec ceux qu'elle avait jusque-là traités avec tant de mépris. D'ailleurs elle craignait de mettre son armée entre le feu des Polonais et celui des Turcs; elle fit proposer une alliance offensive et défensive au roi de Pologne. Mais le nom russe était en horreur à Warsovie, et l'ambassadeur de Prusse aigrissait les mécontentemens. Il désavouait au nom de son maître l'idée d'un nouveau partage; il (M. de Lucchesini) assurait que *le dessein de Fréderic-Guillaume était de rendre à la Pologne son éclat, sa gloire et sa liberté; et de garantir l'Europe*

de l'ambition des barbares du nord. . . . (1) ÉPOQUES.
Enfin il insinuait que c'était le moment de rejeter l'alliance de Catherine, de secouer son joug pendant la guerre dont elle était occupée contre les Turcs, et celle dont elle était menacée par les Suédois.

Les Polonais, déjà portés à venger une longue injure, furent enflammés d'une ardeur nouvelle. Dans toute la république, il ne fut question que de briser ses fers et d'organiser un gouvernement sage. L'ambassadeur russe, dont l'hôtel était plus fréquenté que le palais du monarque, se trouva tout-à-coup dans l'isolement. Les nobles firent des sacrifices, les bourgeois offrirent leur fortune et leurs bras, une diète sage et patriotique s'occupa sans retard des réformes nécessaires; le roi lui-même, emporté hors de sa faiblesse ordinaire par l'enthousiasme général, seconda ces généreux efforts, et la constitution,

---

(1) *Voyez* le Tableau politique, &c., par M. de Ségur.

ÉPOQUES. publiée le 3 mai 1791, fut le résultat de la volonté nationale.

Dans cette constitution, tant calomniée depuis par calcul, les dynasties étaient électives, le trône héréditaire, les ministres responsables, la religion catholique dominante, les autres tolérées, l'affranchissement des peuples préparé, les bourgeois appelés à tous les emplois civils et militaires qui donnaient la noblesse, et la noblesse formant les deux chambres législatives. C'était une sorte d'alliance des préjugés avec la philosophie, et des mœurs anciennes avec la politique nouvelle. Presque tous les souverains félicitèrent le roi et la république de ce changement. Frédéric-Guillaume lui-même écrivit à Stanislas-Auguste, et loua le choix qu'il avait fait de la princesse de Saxe pour lui succéder. On fut bientôt étonné de voir le roi de Prusse démentir publiquement sa parole et ses traités. Il allégua le danger de l'exemple que la révolution française

donnait

donnait aux Polonais. Mais il n'y avait aucune comparaison à faire entre les deux constitutions ni entre la situation des deux pays : c'était la raison que le loup de la fable donne à l'agneau : *Si ce n'est toi, c'est donc ton frère !* Mais n'anticipons pas sur les événemens. ÉPOQUES.

Un très-petit nombre de nobles polonais, entêtés de leurs priviléges et gagnés à la Russie, forma une confédération à Targowitz pour renverser cette constitution; 1791.
et l'impératrice de Russie, se hâtant de faire la paix avec les Turcs, envoya soudain une armée pour appuyer les mécontens. Si le roi Stanislas eût alors secondé la noble résolution des Polonais et l'habileté de ses généraux, il aurait pu relever l'honneur de sa couronne et fonder l'indépendance de son pays : mais, sur la proposition d'un armistice, il arrêta les mesures militaires, il paralysa l'énergie nationale, il perdit le fruit des avantages que Kosciuszko venait de remporter, il 1792.

ÉPOQUES. mérita la honte et les malheurs dont on devait bientôt l'accabler. Les Russes étaient déjà sous les murs de Warsovie, quand il reçut une lettre où Catherine lui disait « qu'elle ne lui pardonnerait d'avoir trompé » ses espérances, que s'il se joignait aux fé» dérés de Targowitz qui venaient à la » tête des Russes pour renverser la cons» titution du 3 mai, et pour rétablir l'an» cienne dont l'impératrice avait été ga» rante. »

Stanislas accéda sur-le-champ à l'acte des confédérés. L'armée russe étant entrée dans Warsovie, les confédérés virent bientôt avec douleur qu'ils s'étaient livrés eux-mêmes à leur plus cruel ennemi; mais ces regrets tardifs ne purent les sauver de l'asservissement qu'on leur avait depuis si long-temps préparé.

Dès que l'impératrice annonça l'intention de diminuer le territoire de la Pologne, le roi de Prusse, qui s'était engagé, quelques mois auparavant, d'en maintenir

l'intégrité, accourut pour avoir part à la dépouille, et annonça l'entrée de ses troupes dans la grande Pologne, par une déclaration du 25 mars 1793, qu'il est curieux de rapprocher de ce qu'il avait écrit, fait et conseillé deux ans auparavant. Dans ce manifeste, Frédéric reprochait aux Polonais *leur résistance à ses conseils et aux vues bienfaisantes de l'impératrice; il plaignait le malheur d'un pays livré aux désordres de l'anarchie, et feignait d'éprouver de vives alarmes pour la sûreté de ses propres états, par l'expansion des principes français en Pologne. Ces motifs l'obligeaient à prendre des précautions salutaires et à s'emparer provisoirement de Thorn, de Dantzick et d'une partie de la grande Pologne, pour assurer sa tranquillité, et protéger les Polonais bien intentionnés.*

ÉPOQUES.

1793.

Cette déclaration fut immédiatement suivie de l'invasion de la grande Pologne, et de l'occupation de Thorn et de Dantzick, où les Prussiens entrèrent comme dans une ville prise d'assaut. Cette violence

ÉPOQUES. inopinée ne fit pas encore ouvrir les yeux aux fédérés de Targowitz; ils eurent la simplicité de s'adresser au ministre russe, qui feignit d'ignorer les desseins de Frédéric-Guillaume, et qui assura dans tous les cas la république de la protection de l'impératrice. C'en fut assez pour aveugler les confédérés.... et pour rendre au caractère national un moment d'énergie. De toutes parts on courut aux armes pour repousser l'invasion. Mais les troupes russes reçurent l'ordre secret de s'opposer à ce mouvement général, qui pouvait faire de la Pologne leur tombeau. Enfin une déclaration publiée le 9 avril 1793, au nom des deux cours partageantes, révéla cet odieux complot, et désabusa ces malheureux confédérés, qu'on avait artificieusement rendus les instrumens de la perte de leur patrie. Il suffira d'en rapporter une seule phrase, pour faire juger de la justice et du désintéressement de cette nouvelle espèce de médiateurs.

« Leurs Majestés l'impératrice de Russie » et le roi de Prusse, avec l'assentiment » de S. M. l'empereur des Romains, n'ont » pu trouver de moyen plus efficace pour » leur sûreté respective que celui de *res-* » *serrer* la république de Pologne dans des » limites plus étroites, en lui fixant une » existence et des proportions relatives au » degré convenable à une puissance du » moyen ordre.....»

Certes, la charité est grande de dépouiller un peuple pour son plus grand bonheur! Les niveleurs jacobins raisonnaient alors à l'égard des riches comme les puissances copartageantes.

On ne pouvait répondre à une note diplomatique de ce genre, que les armes à la main : le roi de Pologne y répondit par une réclamation où il déclarait en présence des assemblées, « que lorsqu'il avait ac- » cédé à la confédération de Targowitz, » formée sous la protection de S. M. I. » de toutes les Russies, il l'avait fait

ÉPOQUES. » sur l'assurance que les *possessions de la* » *république demeureraient intactes;...* que » toutes les demandes des états et du roi se » reportaient à ce seul point, qu'on rendît » leurs terres; et qu'ils espèrent que la sa- » gesse et l'équité de S. M. I. de Russie et » de S. M. prussienne verront que la nation » polonaise n'avait donné en aucune ma- » nière occasion au partage que les deux » couronnes jugent nécessaire. »

Cette réponse était bien humble, mais le roi était alors sous le glaive; elle mettait du moins dans tout son jour la conduite perfide des copartageans.

Un nouveau partage suivit cette révolution: mais ce n'était qu'un arrangement préliminaire, pris avec la rapidité qu'exigeaient les circonstances. Rien ne s'opposait alors, pour les spoliateurs, au partage définitif, que le temps de s'entendre: le séjour des troupes russes et prussiennes sur le territoire de la Pologne paraissait rendre la résistance inutile. Elles s'y com-

portaient ouvertement comme en pays ÉPOQUES.
conquis. Le roi était prisonnier dans Varsovie, réduit, par le traité qui fut commandé aux États de Pologne, à la qualité d'*amnistié*. L'espèce de diète qu'on y tint, était entourée par vingt mille Russes; toutes les villes étaient occupées, les campagnes désolées; les Polonais connus pour être attachés à leur pays, exilés en Sibérie ou fugitifs, poursuivis dans les pays étrangers, et tous dépouillés de leurs biens.

Le colonel Igelstrom, dont il est beaucoup question dans les *Mémoires*, commandait insolemment dans Warsovie, et tolérait les brigandages.

Ce fut sous de tels auspices qu'on reprit le nom et quelques formes de l'ancienne constitution; qu'on présenta aux États des projets de réforme et des *traités d'alliance*, comme pour insulter par cette dérision à la douleur d'un peuple qu'on dégradait, et pour remplir le dernier entr'acte de sa spoliation totale! Cependant,

ÉPOQUES, le premier moment de la terreur passé, une fermentation sourde agitait les cœurs généreux. De braves Polonais avaient secrètement dévoué leurs vies à l'indépendance nationale, et le peuple tout entier n'attendait qu'un étendard levé pour s'y rendre. Quelques troupes polonaises étaient encore éparses, et des officiers dignes de leur état les commandaient. Catherine s'avisa trop tôt de les redouter. Elle fit demander la réduction de ces troupes déjà si peu nombreuses, dont
1794. l'uniforme donnait encore aux Polonais l'idée de leur nation. Cette dernière mesure, qui n'était que la suite nécessaire du premier plan, que le complément de la conquête déjà réalisée; cette demande, inutile en apparence au succès des usurpateurs, faillit renverser leur ouvrage.

Madalinski, qui commandait un petit corps, leva le premier, au mois de mars, l'étendard de l'indépendance. En un instant la Pologne fut en feu. Des Polonais

proscrits, exilés ou cachés, se montrèrent de toutes parts ; Kosciuszko parut dans Cracovie, signa un acte d'insurrection, et reçut le titre de généralissime des armées polonaises. Ses exploits sont assez connus. Avec quatre mille hommes, dont le plus grand nombre étaient des paysans armés de faux, il battit, près de Wraclawitz, sept mille Russes, et leur prit douze pièces de canon. Au bruit de ses succès, l'insurrection devient générale : elle éclate en Gallicie, en Samogitie, à Wilna. Varsovie ne fut pas la dernière à suivre ce généreux exemple. Les Russes, craignant la fermentation qui se manifestait dans cette capitale, voulurent s'emparer de l'arsenal. Ce fut le signal de la révolte, et la journée du 18 avril immortalisa le courage des Polonais.

Les Mémoires que nous publions, ont pour objet principal le récit de cette révolution. Le quartier-maître-général *de Pistor* dénature les faits, cherche à

ÉPOQUES.

donner une couleur favorable à sa cause, et ne rapporte fidèlement que les mouvemens militaires : mais à travers les efforts qu'il fait inutilement pour déprimer la valeur et le zèle patriotique des Polonais, les résultats, qu'il ne peut nier, attestent la vérité.

L'artillerie formidable des Russes, leur opiniâtre férocité, l'avantage d'un commandement régulier, cédèrent au courage indiscipliné des Polonais, à la confusion de leurs attaques, à la rage dont une cruelle oppression les avait animés. Six mille Russes furent tués, trois mille prisonniers, cinquante pièces de canon enlevées, et le général Igelstrom forcé d'évacuer précipitamment la capitale.

L'histoire des opérations militaires de cette campagne qui consomma la ruine de la Pologne, n'est pas l'objet de ce précis. On sait que le roi de Prusse accourut avec une armée de quarante mille hommes, et qu'il voulut réparer par une victoire

si honteuse les échecs qu'il venait d'essuyer en Champagne ; on sait aussi que les Russes se précipitèrent de toutes parts sur la Pologne : on a lu avec admiration les derniers efforts de l'armée polonaise ; comment Kosciuzko, abandonné par Poninski, succomba glorieusement, à Maciesowitz, sous les forces innombrables qui l'accablaient. On frémit encore des horreurs accumulées par la férocité russe dans le faubourg de Praga : toute la Pologne semblait alors une ville prise d'assaut. On a vu comment trois souverains, dépouillant toute pudeur et partageant ouvertement leur proie ensanglantée, dénouèrent enfin cet horrible drame commencé depuis deux cents ans (1).

(1) Par les deux partages de 1793 et 1795, qui n'en font réellement qu'un, la Russie acquit tout le grand duché de Lithuanie, la Samogitie, &c. — cinq millions d'habitans, presque la moitié de la Pologne. — L'impératrice se payait conformément au rôle qu'elle avait joué. C'était *la part du lion.*

Warsovie tomba sous la domination de la Prusse, qui fut séparée par le Bug des nouvelles possessions de l'Autriche.

ÉPOQUES.

Nous avons voulu dérouler à tous les yeux ce long enchaînement de violences et d'intrigues : il n'est personne qui ne puisse maintenant juger entre l'oppresseur et la victime. Il ne nous reste qu'à jeter un coup-d'œil sur les conséquences de cette catastrophe politique.

Soit qu'on examine ce démembrement de la Pologne dans les lois de la morale ou de la religion, soit qu'on en considère les effets dans les rapports et la situation des états, on est également effrayé de son influence sur la conduite ultérieure des cabinets, et des dangers auxquels il allait exposer l'Europe, sans un concours de circonstances que la prudence humaine ne pouvait prévoir, et que le hasard n'avait jamais rassemblées.

Dès que l'homme est en société, il a envers ses semblables des devoirs à remplir, dont la religion est la première base : de même ; quand des gouvernemens civilisés existent près l'un de l'autre, ils

doivent avoir leur morale et leur conscience; et si l'humanité ne leur faisait pas une loi de ce principe, leur propre intérêt leur commanderait bientôt d'y être fidèles. A l'époque des invasions des barbares, les gouvernemens étaient entre eux dans l'état de nature: mais dès qu'ils se sont rapprochés, ils ont fait entre eux un pacte tacite; ils se sont liés par des devoirs réciproques; et cette morale générale, aussi sacrée pour eux que la loi qui réprime les brigandages est chère aux particuliers, semble être dans les souverains une émanation de la justice divine: elle leur commande de se respecter entre eux pour se rendre respectables aux hommes. Catherine II a outrageusement violé cette doctrine, lorsque dans le sein d'une paix profonde, abusant de la confiance d'un grand peuple, sans sujet de plainte, sans griefs, sans prétexte même, elle a dit aux Polonais: « Donnez-moi une » partie de votre territoire, parce que je » suis la plus forte ». Des souverains

ÉPOQUES.

sont arrivés en Pologne pour partager ses dépouilles, comme des brigands qui se rendent au coup de sifflet du meurtrier qui vient d'assassiner un paisible voyageur. On a vu des invasions soudaines entre des barbares, des conquêtes entre des peuples qui s'étaient déclaré la guerre ; le plus faible subissait la loi du plus fort : mais jamais des gouvernemens civilisés n'avaient donné l'exemple de cette immoralité politique.

Qu'y eut-il ensuite de respectable et de sûr dans les relations de leurs cabinets et dans l'emploi de leur puissance? Ils donnèrent eux-mêmes le droit de les faire descendre du trône ; ils brisèrent les liens sacrés qui faisaient leur sécurité commune. Ils avertirent que l'amitié, les promesses, la confiance, les traités, n'étaient rien dans leurs rapports mutuels : ils donnèrent le premier exemple d'une anarchie de rois. . . . . . Aussi, ce crime une fois consommé, on ne vit plus entre eux ni principes, ni confiance, ni sécurité.

Attentifs au premier signe des troubles qui éclatent en France, on les voit s'ameuter en coalitions pour renouveler la scène honteuse qu'ils venaient de donner en Pologne.... Ils devaient venger le roi de France comme ils avaient promis de protéger la république polonaise! Ils avaient déjà partagé ce royaume, avant d'être entrés sur son territoire. C'est dans le même esprit que la Russie cherchait des querelles à la Porte Ottomane et excitait des mouvemens dans la Suède. La première violation commise ouvrait la porte à toutes les autres; et les rois de l'Europe, spectateurs tranquilles du scandale, ne virent pas l'abîme où leur honneur et leur puissance allaient tomber. ÉPOQUES.

La chute de la Pologne n'était que le prélude d'une catastrophe plus terrible. Dès long-temps la faiblesse avait changé la situation et les rapports de l'Europe. Dans la formation de ses premiers gouvernemens, on ne voit point figurer la

ÉPOQUES. Moscovie. Le traité de Westphalie, dont elle a osé depuis réclamer l'exécution, n'assigne aucune place à cette puissance, qui n'a point eu de part à ce traité, et qui en a elle-même violé toutes les bases par des usurpations sans mesure. La Turquie, la Pologne et la Suède étaient alors des barrières qu'elle ne devait pas franchir : elles furent attaquées ensemble ou successivement, et quelquefois l'une par l'autre, avec des succès différens, mais avec une persévérance continue. La Turquie soutint cette lutte avec plus de courage que d'habileté et de bonheur; la Suède fit une grande faute sous Gustave-Adolphe, et sur-tout sous Charles XII, de ne pas profiter de l'ascendant de ses armes pour donner un roi héréditaire et une constitution solide à la Pologne. On a vu qu'il fut un moment question d'y établir le prince Henri de Prusse : c'eût été un bienfait pour toute l'Europe, et même pour les deux puissances qui crurent y gagner quelques

provinces,

provinces, et qui durent y perdre leur couronne. ÉPOQUES.

La Pologne devait être là comme une puissance essentiellement militaire ; de même que l'ordre de Malte avait été placé pour défendre la Chrétienté contre la Porte Ottomane, alors si dangereuse. Mais les souverains russes s'approchèrent, sans beaucoup de résistance, du centre de l'Europe, où leur ambition voulait dominer. Le partage de la Pologne leur était presque aussi avantageux que la conquête, parce qu'il les mettait de toutes parts en contact avec les puissances centrales. Du côté de la mer Baltique, la possession de Riga, de Mittau, de la Courlande et de la Livonie, coupait à la Suède toute communication continentale, et détruisait par-là même toute son importance; du côté de la Méditerranée, la possession de la Crimée, de la Podolie, et le passage libre des Dardanelles, donnaient aux Russes le moyen de préparer la conquête, tant méditée,

ÉPOQUES. de Constantinople et de la Morée. Enfin le voisinage immédiat de la Prusse et de l'Autriche donnait un prétexte pour se mêler des querelles de l'empire germanique. La barrière qui retenait les enfans du Nord, une fois rompue, l'Europe ne pouvait plus compter, ni sur l'existence de ses gouvernemens, ni sur la durée de sa civilisation.

Il ne faut pas comparer les conquêtes ou l'influence qu'un État civilisé de l'intérieur de l'Europe pourrait prendre à la suite d'une guerre heureuse, avec le rapprochement successif et l'invasion insensible des Russes. L'approche de ces barbares ressemble, dans la politique, à ces nuages épais, chargés de matières sulfureuses qu'on voit déjà sur sa tête, et qui se prolongent encore sous l'horizon. Ce peuple, composé de plusieurs autres qui lui sont étrangers ; qui couvre le tiers du globe ; cet empire sans limites, dont on ne connaît peut-être bien ni la force ni la faiblesse, peut

nourrir, dans quelques déserts ignorés, des milliers de barbares qu'il vomirait tout-à-coup sur l'Europe épouvantée. Alors peuvent périr les lois, le commerce, les arts, tout ce qui fait la gloire et la prospérité des états.

Tel était le danger commun des états civilisés; telles avaient été les conséquences fatales de l'aveuglement ou de l'avidité des puissances. Il était temps que, dans cette confusion de principes et de pouvoirs, il s'élevât un ordre nouveau de morale et de politique. Mais l'injustice a produit elle-même son remède : le scandaleux partage de la Pologne a réveillé l'énergie de la France ; un grand homme a recueilli et développé les germes de sa force et de sa gloire; il a jeté le fondement d'un nouvel édifice social, vengé la morale des rois et préparé la prospérité des peuples.

Ainsi s'est accompli ce que le célèbre Burke disait du partage de la Pologne :

« On se repentira un jour d'avoir

ÉPOQUES. » toléré la consommation de cette grande » iniquité ; et plus que tous les autres, » les états qui y prirent le plus de part. » *(Lettre sur les ouvertures de paix en 1798 ;* page 165. *)*

LETTRE

RENDUE, AVEC CE MÉMOIRE, À S. M. L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

MADAME,

VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE permettra que j'ose lui présenter ici un Mémoire sur la révolution de la Pologne; particulièrement sur celle de Warsovie. J'en joins un autre sur la partie de la campagne à laquelle je me suis trouvé après cette dernière révolution.

Les raisons qui m'ont engagé à présenter

ce Mémoire à VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE*, sont uniquement celles de lui donner une relation exacte des événemens qui y sont arrivés, d'en expliquer les causes, principalement celles qui ont occasionné l'issue malheureuse des mesures qui avaient été prises de notre part, tant contre cette révolution en général, qu'en particulier contre celle qui pouvait se faire à Warsovie, afin de prévenir celle-ci ou d'en arrêter l'effet en cas qu'elle y éclatât.*

Je me crois d'autant plus obligé de présenter à VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE *un détail exact de tous ces faits, qu'ayant été chargé par le général d'Igelström de faire plusieurs dispositions de nos troupes contre cette révolution, il est de mon devoir d'en rendre compte, d'autant plus encore qu'on a pu peut-être croire que ces*

dispositions avaient été négligées, ou qu'elles avaient été la cause du mauvais succès de nos affaires à Warsovie.

Ayant écrit ce Mémoire uniquement à l'usage de VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE, *je l'ai écrit franchement, en indiquant les fautes commises de notre part, et en désignant ceux qui y avaient contribué, soldats, officiers, commandans de bataillon, d'escadron, et généraux.*

M'étant trouvé, pendant la révolution de Warsovie, toujours auprès du quartier du général d'Igelstrom, ce que je rapporte dans ce Mémoire de la conduite de nos troupes placées dans les autres quartiers de la ville, se fonde sur les rapports de ceux qui ont été sur les lieux, qui ont été employés avec les troupes mêmes, ou qui se sont trouvés dans le voisinage où les

affaires se sont passées. Plusieurs de ceux-ci se trouvent même à présent ici, à Pétersbourg, et peuvent l'attester.

Ce Mémoire contenant un récit vrai des événemens de cette révolution, je puis me promettre qu'il sera agréé de VOTRE *MAJESTÉ IMPÉRIALE.*

Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE,

Le plus humble et le plus soumis serviteur,
le Quartier-maître-général DE PISTOR.

Saint-Pétersbourg, ce 17 janvier 1796.

MÉMOIRES

MÉMOIRES
SUR LA RÉVOLUTION
DE LA POLOGNE,
EN 1794.

MÉMOIRE

Sur la Révolution qui s'est faite à Warsovie le 6 (17) avril 1794, et sur les Mesures qui ont été prises de notre part pour la prévenir.

Les troubles qui agitèrent la Pologne depuis le commencement de la diète révolutionnaire de Warsovie, ne pouvaient qu'attirer toute l'attention de la Russie, particulièrement dans un temps où la révolution française avait donné un si mauvais exemple dans le monde.

On avait lieu de craindre que l'ancien esprit

factieux des Polonais, joint aux principes nouvellement puisés chez les Français, n'infectât les provinces avoisinantes de la Russie, et que cet égarement d'esprit ne devînt épidémique dans le Nord et dans l'Orient.

J'avoue que j'étais vivement frappé de cette idée; et lorsqu'en 1790, le défunt prince Potemkin Tauricien me chargea de lui faire un plan d'opérations pour l'entrée de nos troupes en Pologne, à dessein d'en couper deux palatinats limitrophes, je lui fis connaître dans le dernier article du mémoire que je lui rendis à cet effet, tous les dangers d'une insurrection qui pourrait en résulter, et être excitée par les moindres désordres que nos troupes irrégulières commettraient en Pologne. Le prince se croyant assuré que les paysans polonais seraient plutôt pour nous que contre nous, et comptant qu'il en aurait une vingtaine de milliers à sa diposition, m'ordonna de rayer cet article de mon mémoire.

A notre entrée en Pologne l'an 1792, l'habitant de la campagne et le paysan se tinrent effectivement tranquilles, et nous eûmes seulement avec les troupes polonaises les affaires qui sont connues, et que je passe ici sous silence.

La constitution du 3 mai avait, à la vérité, ses adhérens dans toutes les provinces; mais l'esprit

révolutionnaire ne se montra qu'à notre arrivée avec les troupes à Warsovie. Il alla tous les jours en augmentant; et durant l'hiver, les factieux parlèrent ouvertement du soulèvement qu'ils méditaient. Souvent l'on trouva au coin des rues des affiches qui fixaient le jour même auquel l'insurrection générale devait se faire, tant à Warsovie que dans les provinces.

En attendant, nous n'avions de quartiers à Warsovie que pour quatre bataillons. Nous étions par conséquent contraints de les rassembler, chaque nuit, par compagnie, dans quelques maisons. La même précaution devoit être observée dans les provinces, où les quartiers des bataillons et des escadrons furent resserrés autant que possible.

Cependant l'hiver se passa tranquillement, parce que nous avions beaucoup de troupes en Pologne. Elles furent mises par corps en quartiers d'hiver; de manière que ces différens corps entrecoupaient les troupes polonaises, et les mettoient hors d'état d'entreprendre quelque chose.

Les factieux de Warsovie voyant que leurs troupes dans les provinces ne pouvaient les soutenir, ne dégainèrent point.

Ce ne fut pas sans de grandes difficultés que je parvins à faire prendre à nos troupes les quartiers d'hiver de la manière sus-indiquée.

Le général Kochowsky avait demandé au grand général Branicky la répartition des troupes polonaises pour les quartiers d'hiver. Après l'avoir attendue bien long-temps, elle arriva à la fin. Cette répartition était faite de façon qu'on ne laissa à nos troupes que de petits districts entre les quartiers des Polonais. Je protestai contre cet arrangement ; mais j'étais également contre la répartition que le général Kochowsky avait ordre de suivre, et selon laquelle nos troupes devaient être mises en quartiers pêle-mêle avec celles des Polonais.

Le général Kochowsky ayant agréé mes remontrances par rapport à la susdite répartition du grand-général, il en écrivit, tant au comte Branicky qu'au baron de Bühler, et l'affaire a été moyennée de façon que le général Ozarowsky, qui se trouvait alors à Brzesc, fut autorisé d'arranger les quartiers d'hiver de concert avec nous.

A son retour à Warsovie, je lui remis d'abord une répartition pour tous les quartiers d'hiver. J'y avais marqué le quartier de chaque régiment tant russe que polonais. Cette répartition était accompagnée d'un petit mémoire dans lequel je démontrai que j'avais pris pour base que les grands chemins, savoir,

1. Ceux de Kiew à Warsovie et Cracovie;

2. Ceux d'Olwiopol à Warsovie et Cracovie;

3. Celui de Warsovie à Cracovie,

devaient être occupés par nos troupes, afin de faciliter les grands transports de munitions que nos régimens avaient à recevoir par ces chemins; et finalement, je lui donnai à connaître que la confédération de Targowica n'existait que par la protection de la Russie; que par conséquent elle donnerait certainement à nos troupes le choix des quartiers d'hiver. Le général Ozarowsky, qui ne devina pas d'abord mon dessein de couper la communication des troupes polonaises, consentit à mon plan de répartition et les troupes se placèrent en conséquence.

Lorsqu'au commencement de l'année 1793, les Prussiens occupèrent la Grande Pologne, et qu'au printemps suivant le nouveau démembrement de la Pologne fut déclaré, les factieux furent consternés à un point étonnant.

La Pologne en était stupéfaite; mais elle fut tranquille pendant tout l'été.

Je ne trouvai plus aucun obstacle à envoyer par-tout des officiers de l'état général pour lever des cartes, ce que je ne pouvais pas faire auparavant, pas même autour de Warsovie. Vers la fin de la diète de Grodno, et sur-tout lors de la

conclusion du traité d'alliance avec la Russie, les factieux recommencèrent à crier, toute fois pas si haut; c'était probablement pour cacher d'autant mieux leur jeu.

En attendant, les régimens polonais recrutèrent sous main.

Le régiment de Dzianlinsky reçut dans ce temps-là jusqu'à trois cents hommes, et en demandant la raison de ces recrues, on donna pour réponse, que la désertion dans la Prusse méridionale avait été si forte, qu'elle nécessitait ce recrutement. On fit clandestinement tous les préparatifs pour l'insurrection projetée, et ce fut dès-lors que les insurgens désignèrent et engagèrent les différens chefs et commandans qui devaient être mis à la tête des troupes.

Après la conclusion du traité d'alliance, la diète de Grodno insista auprès de l'ambassadeur de Sievers à demander la sortie de nos troupes du territoire qui restait à la Pologne : c'était sans doute dans le dessein de fa iliter l'insurrection.

L'ambassadeur en écrivit préalablement au général Igelstrom. L'on fit des arrangemens pour la marche de nos troupes; elles devaient se retirer toutes vers nos frontières, excepté un petit corps qui serait resté aux environs de Warsovie.

Le général Igelstrom m'appela et m'ordonna

de faire les routes pour la marche. Je représentai au général tout le danger que l'on courrait en retirant nos troupes avant la réduction de l'armée polonaise ; car, supposé même qu'il n'y eût eu rien à craindre des troupes, les soldats congédiés étant sans pain, pouvaient servir aux séditieux, et le petit corps des nôtres qu'on aurait laissé auprès de Warsovie, se trouverait par-là exposé aux plus grands dangers, et hors d'état, par sa faiblesse, d'éteindre le feu de l'insurrection.

Au lieu de faire sortir nos troupes de la Pologne, je conseillai au contraire d'en faire entrer davantage pour le temps critique de la réduction de l'armée polonaise. C'était crever le cœur aux Polonais que de réformer leurs troupes.

J'écrivis dans ce temps au baron de Bülher à Grodno, en le priant d'en parler à l'ambassadeur. Huit jours après, j'apportai au général Igelstrom les routes de marche demandées ; il était à lire des dépêches qu'il venait de recevoir de l'ambassadeur de Sievers, et selon lesquelles les troupes devaient rester jusqu'à nouvel ordre, hors celles qui étaient déjà en marche, nommément les quatre bataillons du corps des chasseurs de la Russie blanche, qui avaient été à Luck sous les ordres du général Denissow, et le régiment des dragons de Plescow, de quinze escadrons qui avaient été à Kowno. Le

général me chargea sur cela de faire une disposition pour les quartiers de cantonnement et d'hiver.

Je proposai, à cette occasion, au général de tirer un cordon tout autour de Warsovie, afin de n'y laisser entrer aucun soldat congédié de l'armée polonaise : car il était à craindre qu'ils n'accourussent en foule pour chercher du pain, et il importait de purger la ville des gueux et des fainéans.

En faisant les quartiers de cantonnement et d'hiver, je fis la disposition pour un tel cordon, et la présentai au général Igelstrom, avec un mémoire dans lequel j'indiquai les raisons qui m'y engageaient, et ce que les troupes auraient à y observer. Je tirai trois différens cordons autour de Warsovie. Le premier, allant de six à sept lieues à la ronde, commençait à Sakroczim, et, de là se prolongeait, en descendant la Vistule, jusqu'aux confins de la Prusse méridionale ; de là, le long de cette frontière jusqu'à la Pilica ; ensuite le long de cette rivière jusqu'à la Vistule, d'où il continuait sur la rive droite de la Vistule, à la même distance de Praga. Les troupes ainsi placées devaient arrêter tous les soldats congédiés, et les conduire le long du cordon, jusqu'aux chemins qui menaient aux provinces pour lesquelles ils auraient eu des passeports ; ou bien l'on devait les engager à notre

service; auquel cas on les aurait conduits par troupes à Lublin, et de là vers nos frontières.

En cas que quelques-uns de ces gens congédiés se seraient glissés à travers le premier cordon, un second devait être tiré par nos troupes à deux lieues autour de Warsovie; et enfin, pour plus de sûreté, un troisième fut tenu tout près de la ville par les Cosaques.

Comme je n'ai pas été chargé de l'établissement de ces cordons, comme le général Igelstrom a abandonné aux généraux des brigades le soin de placer eux-mêmes leurs troupes en quartiers de la manière la plus convenable, et comme au printemps de 1794 j'étais sur mon départ pour l'armée sous les ordres du prince Youry Wolodimeritsch Dolgorouky, j'ignore si ces cordons ont toujours subsisté, et nommément jusqu'au temps de la révolte de la brigade de Madalinsky, que nos troupes changèrent leurs quartiers, s'approchèrent de la ville de Warsovie, et y entrèrent en partie.

Ce que je sais, c'est que, nonobstant ces cordons, l'on vit dans la ville, au mois de mars, beaucoup de soldats des régimens polonais placés dans les provinces. On les annonça comme des soldats congédiés qui travaillaient chez les bourgeois.

La réduction de l'armée polonaise ne s'étant

pas encore faite dans ce temps-là, on a lieu de soupçonner qu'on a fait venir ces soldats en ville, et qu'on les a mis en quartier chez les bourgeois pour soutenir la révolution projetée; et il se peut aussi qu'on les ait fait entrer imperceptiblement en ville en habits de paysans : on a eu tout le temps pour cela, car la réforme de l'armée a été décidée dès l'automne 1793, et traînée jusqu'au mois de mars suivant.

On a donné pour raison, que l'argent manquait, et qu'il falloit au moins payer aux soldats la solde arriérée qui leur revenait.

Je ne sais pas si cette raison était fondée, ou si, c'était seulement un prétexte pour garder les soldats à leurs régimens jusqu'à l'époque de l'insurrection; car plusieurs régimens avaient touché de l'argent, et ils n'avaient pourtant congédié personne.

Les chefs et commandeurs des régimens gardaient cet argent pour payer la solde courante du complet.

Ce fut donc un bonheur que l'emprunt qui devait se faire en Hollande, sous la garantie de la Russie, n'ait pas eu lieu; sans quoi on leur aurait fourni de nouveaux moyens pour réussir dans leurs projets perfides.

Enfin le général Igelstrom pressa la réduction

de l'armée polonaise ; elle devait être achevée le 15 mars (*n. st.*), et se faire à-la-fois par-tout.

Le régiment de Dzianlinsky, qui était en garnison à Warsovie, ne congédia que seize hommes. C'était autant de misérables que le régiment envoya au général Igelstrom, pour être engagés à notre service, déclarant, en même temps, que c'était tout ce que le régiment avait en hommes au-dessus du nombre fixé par la diète de Grodno.

La brigade de Madalinsky ayant ses quartiers entre le Bug et la Narew, et ayant rassemblé ses escadrons à Ostrolenka, refusa hautement la réduction.

Le général Igelstrom détacha contre la brigade rebelle les troupes qui étaient à Granne sous le commandement du brigadier Bagreew. A l'approche de ces troupes, Madalinsky passa la Narew à Ostrolenka, et longea le bord droit de cette rivière vers la frontière de la Prusse méridionale. Lorsque le général Igelstrom en reçut le rapport, et celui que le brigadier Bagreew marchait avec son corps sur la rive droite de la Narew à la poursuite de l'ennemi, le général en chef détacha encore de Warsovie un bataillon du régiment de Kiew, sous le commandement du major Neczaew, auquel deux escadrons du régiment d'Achtirsk devaient se joindre sur la rive droite de la

Vistule, afin de couper et d'arrêter dans sa marche la brigade ennemie, qui, par cette disposition, se serait trouvée entre deux feux.

Ce bataillon passa en effet la Vistule à Sakroczim, s'y joignit auxdits deux escadrons, et marcha à la rencontre de l'ennemi. Mais il avait dirigé sa route vers Mlava ; et moyennant des marches forcées il avait fait si grande hâte, que ni le corps de Granne, sous le brigadier Bagreew, ni le détachement envoyé de Warsovie, qui se joignirent en route, ne purent plus atteindre la brigade de Madalinsky. Nos troupes arrivèrent partout trop tard pour l'arrêter dans sa course.

De Mlava, Madalinsky entra dans le cordon de la Prusse méridionale, et en dispersant et enlevant par-tout les petits postes d'houssards prussiens placés sur la frontière, il longea ce cordon jusqu'à Wyszegrod, à sept lieues de Warsovie, où il passa la Vistule : de là il marcha sur deux routes, les uns par la Prusse méridionale, les autres par le district de Warsovie, jusqu'à Inowlodz, où il passa la Pilica, et ensuite il prit la route de Cracovie par le Palatinat de Sandomirz.

Jusqu'au temps de la révolte de Madalinsky, nous n'avions à Warsovie qu'un bataillon de nos troupes et deux compagnies à Praga, parce que le magistrat sollicitait continuellement la dimi-

nution du nombre de notre garnison à Warsovie.

L'article des logemens de nos troupes, et surtout des quartiers pour nos officiers, était en effet une taxe des plus onéreuses pour chaque propriétaire de maison et chaque habitant de Warsovie. La manière partiale et inégale avec laquelle cette taxe a été imposée sur les maisons; les abus sans nombre qui ont été commis dans la distribution des grands quartiers assignés à nos moindres officiers (1); la grande consommation du bois de chauffage, et le mauvais emploi d'une bonne partie des grands loyers qui ont été accordés par les commissaires polonais même, à certains propriétaires de maisons qu'ils voulaient favoriser; la mauvaise administration de l'argent ramassé pour ces différens objets, tout cela faisait monter à un prix exorbitant les frais des logemens et quartiers, et l'habitant qui était si étrangement vexé, jetait des hauts cris contre nous (2).

---

(1) Outre les officiers attachés au quartier général, ou qui y étaient avec leurs troupes, il y en avait toujours à Warsovie un grand nombre qui n'y avaient rien à faire. C'est aussi la raison pour laquelle il y eut tant d'officiers faits prisonniers à Warsovie. La plupart avaient été pris dans leurs quartiers le jour de la révolution.

(2) Je n'ai jamais été employé pour les quartiers dans la

Le général Igelstrom avait donc consenti à réduire notre garnison, à Warsovie, à un bataillon et à deux compagnies qui étaient à Praga : son intention était bonne; il voulait soulager la ville; mais le mal principal subsista toujours, et quelques bataillons de plus ou de moins, logés et nourris par la ville, ne faisaient pas une grande différence. En attendant, les mal-intentionnés avaient obtenu ce qu'ils desiraient; il y avoit moins de troupes à leur opposer, et les mêmes plaintes contre la taxe onéreuse des quartiers continuaient.

Dès que la brigade de Madalinsky eût commencé à se soulever, le général Igelstrom fit incontinent approcher et entrer dans la ville les troupes qui composaient le corps de Warsovie : elles étaient en quartiers aux environs de la ville, et consistaient en huit bataillons de grenadiers des régimens de Sibérie et de Kiew; en deux régi-

---

ville, ni consulté sur le nombre des troupes qu'on voulait y mettre : les chefs le déterminèrent eux-mêmes, et nommèrent leurs staabs quartiers-maîtres, auxquels ils donnèrent ordre de régler les quartiers avec le magistrat. Le premier hiver de notre séjour à Warsovie, le magistrat avait assigné à nos troupes de très-mauvais quartiers aux extrémités de la ville; le général Kochowsky m'ordonna alors de mieux régler les quartiers. Je lui proposai de nous faire céder une des casernes de Warsovie; mais mon plan ne fut point adopté, et les troupes restèrent dans leurs anciens quartiers.

mens de chevau-légers de Charkow et d'Achtirsk, en un régiment de Cosaques, commandé par le major Denissow, dans le détachement des Cosaques du convoi, et en vingt pièces de campagne.

L'infanterie et le régiment de Charkow furent placés dans la ville et le faubourg de Praga, le régiment d'Achtirsk et celui des Cosaques dans les villages près de la ville; et l'artillerie de campagne resta à Wola.

Le général en chef appela aussi à Warsovie le corps de Brzesc, sous le commandement du général Chrousczow, composé de deux bataillons du régiment du Dnieper, du régiment des chasseurs à cheval d'Élisabethgrad, dont six escadrons, avec l'état-major, marchèrent à Warsovie, deux escadrons à Lublin, et deux restèrent à Brzese, du régiment des Cosaques de Sérébriakow, et de six pièces de campagne (1). Ce corps, en arrivant à Warsovie, fut mis en quartiers de cantonnement dans les villages près de la ville.

Le général en chef fit venir en même-temps, de la Lithuanie, deux bataillons du corps des

(1) Ce corps fut remplacé à Brzesc par le régiment de Kursk, deux bataillons qui venaient de Nowogrod, et par les susdits escadrons des chasseurs à cheval.

chasseurs de Cathérinoslaw qui étaient en quartiers à Stonim, et qui arrivèrent à Warsovie vers le même temps que le corps de Brzesc : ces deux bataillons furent aussi placés aux environs de la ville.

Le corps de Granne, qui avait poursuivi la brigade Madalinsky au-delà de la Narew, passa la Vistule à Sakroczim, et s'approcha également de Warsovie; il consistait en deux bataillons de chasseurs du corps de Cathérinoslaw, et dans le régiment de Jambourg carabiniers (1) : un bataillon fut placé dans la ville, et l'autre, avec le régiment de Jambourg, dans les villages aux environs.

Le général Igelstrom ordonna de plus:

1.° Au corps de Lublin, sous le commandement du général Rachmanow, de passer la Vistule à Kasimirz à une lieue de Pulawy, et de se placer sur la rive gauche de cette rivière. Ce corps était composé d'un bataillon et deux compagnies du régiment de Nowogrod, d'un bataillon du régiment d'Ouglicz mousquetaires, de quatre escadrons de Woronesch houssards, du régiment

(1) Ce corps fut remplacé à Granne par trois compagnies du régiment des grenadiers de Saint-Pétersbourg, qui vinrent de Grodno.

des

des Cosaques d'Orlow, et de dix pièces de campagne (1);

2.° Au corps de Luck, sous le commandement du général Denissow, de joindre le corps de Lublin à Kasimirz. Le corps de Luck consistait en neuf escadrons du régiment de Smolensk dragons, en deux compagnies de chasseurs du corps de la Russie blanche, dans le régiment de Cosaques de Janow; et en cinq pièces de campagne;

3.° Aux deux détachemens dont l'un était à Cracovie et l'autre à Opatow, dans le palatinat de Sandomirz, de marcher à Rodom et de s'y joindre. Le premier de ces petits corps, commandé par le lieutenant-colonel Lykoschin, consistait en deux compagnies du régiment de Nowogrod mousquetaires, avec deux canons; dans un escadron du régiment de Smolensk dragons, et trente Cosaques du Don. Le second, commandé par le lieutenant colonel Ekespar, avait un bataillon du régiment d'Ouglicz avec ses deux canons; deux escadrons d'houssards de Woronesch, et soixante-dix Cosaques du Don.

Dans le temps qu'on était occupé à faire toutes

(1) Ce corps fut remplacé par le régiment de Koslow, deux bataillons venant de Stonim et par deux escadrons de chasseurs à cheval d'Élisabethgrad venant de Brzesc.

ces dispositions, l'on apprit que la brigade de Madalinsky allait passer la Vistule à Wischegrod. Le général Igelstrom lui opposa incontinent le régiment de Cosaques du major Denissow, le régiment de Charkow chevau-légers, et quatre bataillons, dont deux du régiment de Kiovie, qui étaient en quartier sur la rive gauche de la Vistule, reçurent à cet effet ordre de passer la rivière à Karczew, pour s'approcher de la frontière de la Prusse méridionale. Ces troupes, sous le commandement du général Tormassow, furent placées en différens endroits autour de Warsovie, et à de certaines distances entre elles, pour empêcher Madalinsky de pénétrer jusque dans la ville. C'était certainement son dessein, car il croyait y trouver peu de nos troupes, et il connaissait assez l'esprit et les dispositions des habitans de Warsovie, pour savoir qu'il n'avait qu'à se montrer avec une force armée pour mettre toute la ville en combustion. Quelques-uns de ses escadrons passèrent effectivement sur le district de Warsovie, et s'approchèrent de la ville jusqu'à deux lieues; ils y rencontrèrent les nôtres qui marchaient à leur rencontre, ce qui les obligea de se retirer et de prendre le chemin de Rawa à Inowlodz, où les autres escadrons, qui avaient pris leur route par la Prusse méridionale, avaient marché. Lors-

qu'ensuite la brigade de Madalinsky dirigea sa marche par le Sandomirz vers Cracovie, et la ville de Warsovie, tant au dedans qu'au dehors, étant suffisamment gardée par un corps considérable de nos troupes, le général Igelstrom en détacha le général Tormassow, avec un bataillon et deux compagnies de chasseurs; six escadrons, dont cinq du régiment d'Achtirsk et un des chasseurs à cheval d'Élizabethgrad; le régiment de Cosaques de Denissow, et quatre pièces de campagne, et lui ordonna de poursuivre la brigade rebelle sur sa nouvelle route (1).

Un détachement de Cosaques, conduit par le premier quartier-maître Mench, suivait déjà de près Madalinsky, et épiait sa marche.

Aussitôt que la brigade entra dans le palatinat de Sandomirz, toutes les troupes polonaises qui étaient dans ce palatinat se soulevèrent et marchèrent droit à Cracovie.

---

(1) On avait eu alors l'idée politique de faire marcher avec le général Tormassow quelques centaines de troupes polonaises, pour faire voir que la République coopère à la poursuite de la brigade rebelle de Madalinsky. A cet effet, on envoya un officier de confiance, avec un ordre du grand général Ożarowsky, à deux escadrons du régiment de Wurtemberg qui étaient à Stensicza; mais bien loin d'obéir, les deux escadrons marchèrent à Cracovie pour se réunir avec Kosciuszko.

Notre détachement, sous le commandement du lieutenant-colonel Lykoschin, venant de Cracovie, rencontra sur sa route, vers Rodom, la brigade de Walewsky, qui s'était assemblée à Pinczow, sous prétexte de faire la réduction prescrite. Le 14 *(25)* mars, le vice-brigadier Manchet, qui commanda cette brigade, vint avec sept de ses escadrons et une compagnie du régiment de Wodszicky, attaquer le détachement à Jusupow, à deux lieues de Pinczow.

L'ennemi, quoique très-supérieur en nombre, ne put entamer notre détachement; mais le lieutenant-colonel Lykoschin se crut obligé de changer sa route et de la diriger vers Opatow. Il avait l'espérance d'y trouver encore le détachement qui y avait eu son poste. Il ne le trouva plus; le lieutenant-colonel Ekespar était déjà en marche vers Rodom.

Depuis Jusupow jusqu'à Opatow, le détachement de Cracovie fut continuellement entouré et harcelé par la brigade de Walewsky (1). Il aurait

(1) On aurait évité la rencontre du détachement de Cracovie avec la brigade de Walewsky, ou, en cas d'une pareille rencontre, on aurait pu attaquer l'ennemi avec plus de force, si l'on avait prescrit aux détachemens de Cracovie et Opatow de se joindre auparavant et de marcher ensemble vers Rodom. Je l'avais proposé au général Igelstrom; mais il

pu souffrir un grand échec, si le bataillon d'Ozarowsky, qui était en quartier à Sandomirz et Zawichost, et qui était sur le point de marcher vers Cracovie, fût survenu. Il fut heureusement délivré de ces embarras sur sa marche d'Opatow à Ostrovice, où le lieutenant-colonel Lykoschin apprit que le corps de Lublin était à peu de distance de lui. Ce corps avait quitté son poste près Kasimirz pour marcher contre la brigade de Madalinsky.

C'était dans la nuit du 17 *(28)* au 18 *(29)* mars que le corps de Lublin arriva à Ostrovice, où le détachement l'attendait, suivant les ordres du général Rachmanow. Le même jour, le corps de Lublin, conjointemeut avec le détachement de Cracovie, se mit en marche vers Opatow; il y trouva encore la brigade de Walewsky, l'attaqua, la battit et la poursuivit jusqu'à Iwanisk, à deux

croyait qu'en faisant marcher le détachement de Cracovie droit à Rodom, sur le chemin de Varsovie, pendant que les troupes, détachées sous le général Tormassow, viendraient de l'autre côté poursuivre la brigade de Madalinsky, l'ennemi pourrait se trouver entre deux feux : mais la rencontre de la brigade de Madalinsky aurait également pu incommoder notre petit détachement, et lui faire plus de mal encore que ne lui en a fait la brigade de Walewsky, s'il eût été rencontré quelque part où les troupes du général Tormassow n'eussent pas encore été à portée de l'attaquer en même temps.

lieues d'Opatow. Ici arriva le général Denissow; ses troupes étant encore en arrière, il prit le commandement du corps du général Rachmanow.

Le général Denissow continua de marcher vers Cracovie; il arriva le 22 mars *(2 avril)* à Skalmirz, où le général Tormassow, après avoir poursuivi jusque-là la brigade de Madalinsky, avait fait halte depuis quelques jours, et où le détachement d'Opatow, qui s'était porté à Rodom, l'avait joint la veille, en vertu d'un nouvel ordre du général Igelstrom.

Lorsque toutes ses troupes furent rassemblées à Skalmirz, sous le commandement du général Denissow, elles consistaient en quatre bataillons mousquetaires des régimens de Nowogrod et d'Ouglicz; en un bataillon de grenadiers, composé des compagnies de grenadiers des mêmes régimens; en un bataillon et deux compagnies de chasseurs du corps de Catherinoslaw; en treize escadrons de différens régimens; en deux régimens de Cosaques, et en quatorze pièces d'artillerie de campagne.

Kosciuszko était déjà arrivé alors à Cracovie, y avait fait recevoir l'acte de l'insurrection et publié son manifeste. Après avoir établi le gouvernement révolutionnaire à Cracovie, Kosciuszko s'avança vers le corps du général Denissow. Ses troupes

assemblées à Cracovie, étaient composées d'environ cinq à six mille hommes de troupes régulières (1), et de quelques milliers de paysans montagnards appelés *Garabs*.

Le général Denissow, recevant le 23 mars *(3 avril)* l'avis que l'ennemi marchait vers Slomnik, à trois lieues de Skalmirz, détacha vers cet endroit, le même jour au soir, le général Tormassow avec un corps de troupes consistant en un bataillon et deux compagnies de chasseurs, en un bataillon de grenadiers, en six escadrons, un régiment de Cosaques, et en huit pièces d'artillerie de campagne.

Lorsque dans la nuit du 23 au 24 mars *(3 et 4 avril)*, le général Denissow fut informé qu'une

---

(1) Ces troupes consistèrent,

A, en 2 bataillons du régiment de Czapsky.
B, 2.................... de Wodszicky.
C, 2.................... d'Ozarowsky.
D, 1.................... de Raczinsky.
E, 10 escadrons de la brigade de Madalinsky.
F, 10.................... de Walewsky.
G, 4.................... de Bernaczky.
H, 2......... du régiment de Würtemberg.
I, 6 pièces de trois livres.
K, 5......de 6 à 12 livres.

En tout il y avait sept bataillons, vingt-six escadrons et onze canons.

colonne ennemie venait le long de la Vistule vers Kosczyczky, à trois lieues de Skalmirz, où le lieutenant colonel Friesel était posté avec quatre escadrons d'houssards, il y détacha le lieutenant colonel Lykoschin avec un bataillon et vingt Cosaques, pour soutenir ce poste. Le général lui-même demeura avec le reste des troupes à Skalmirz, position qui était au centre des troupes détachées, mais trop loin des unes et des autres pour pouvoir les soutenir à temps.

Le lendemain matin, le général Tormassow rencontra l'ennemi au village de Raslawice, situé sur la droite, à deux lieues de Skalmirz, et à-peu-près à mi-chemin de Slomnick : un profond ravin séparait à cet endroit les nôtres de l'ennemi. Le général Tormassow longea ce ravin, et l'ennemi en fit autant de son côté jusqu'à l'endroit où on pouvait le passer sans difficulté, de sorte que le combat n'était plus à éviter. La disposition d'attaque du général Tormassow fut faite de manière que les deux aîles de l'ennemi furent attaquées en même temps par les nôtres. Le commencement de l'attaque nous promettait du succès. La cavalerie ennemie ne pouvant soutenir le feu de notre canon, se retira, et la nôtre courut après. L'infanterie ennemie, placée sur les deux ailes, se replia derrière les paysans armés de faux, de haches et

de piques : c'était apparemment une manœuvre faite à dessein et que Kosciuszko a pratiquée encore dans la bataille de Szczekocin, dont la relation se trouve dans le mémoire ci-annexé.

Ces paysans armés, poussés en avant par leur infanterie, percèrent dans les rangs de nos troupes, qui furent enfin obligées de céder à la force, étant de beaucoup inférieures en nombre de combattans à celles de l'ennemi, et étant de plus séparées par une forêt qui se trouvait entre les deux points de l'attaque, de sorte que les troupes de l'un ne pouvaient pas seconder celles de l'autre.

Dès que le général Tormassow eut rencontré l'ennemi à Raslawice, il en avertit le général Denissow, qui se mit aussi en marche avec les troupes avec lesquelles il était resté à Skalmirz; car les troupes détachées à Kosczyczky étaient sur sa gauche, par conséquent fort loin de l'endroit où se passa l'affaire, qui eut lieu sur sa droite.

Les troupes mêmes de Skalmirz avaient une longue marche à faire pour venir au secours du général Tormassow, et le général Denissow s'était encore arrêté en chemin. Il n'arriva donc que le soir; l'affaire était déjà finie, et le corps du général Tormassow défait : il se borna à former ses troupes en carrés devant l'ennemi, à tirer quelques coups de canon contre lui, et à rester sur la défensive

jusqu'à la nuit close, où il se retira avec toutes ses troupes à Kasimirz, à trois lieues du champ de bataille.

Les raisons qui engagèrent le général Denissow à éparpiller ses troupes en trois parties, lorsqu'il reçut l'avis que l'ennemi, dont il connaissait la force, marchait contre lui, ne sont pas faciles à deviner; car, 1.° pour épier l'ennemi il n'avait qu'à envoyer les Cosaques, et non pas un petit corps de troupes qu'il exposait ouvertement. 2.° Si le général Tormassow n'avait rencontré l'ennemi qu'à Slomnik, pour où il avait ordre de marcher et d'où il aurait été à trois fortes lieues de Skalmirz, il se serait trouvé si éloigné des autres troupes, qu'elles ne pouvaient venir que beaucoup plus tard encore à son secours, et la défaite du corps du général Tormassow eût été sans doute plus grande. 3.° Lorsque le général Denissow reçut l'avis qu'une colonne ennemie marchait le long de la Vistule vers Kosczyczky, il y détacha un bataillon à trois lieues de son camp, pour soutenir quatre escadrons d'houssards. C'était exposer ce bataillon, si une colonne y fût venue en effet. Comme on ignorait de quel côté l'ennemi arriverait, il eût pu se faire que Kosciuszko marchât avec toute sa force vers Kosczyczky; alors le bataillon aurait été complètement défait ou même enlevé, quand bien même les houssards eussent pu se sauver.

Il fallait donc que le général Denissow tînt ses troupes ensemble, qu'il fît épier et reconnaître l'ennemi par les Cosaques; et si, après avoir pris toutes les informations suffisantes, il se fût mis en marche contre l'ennemi avec toutes ses forces, il aurait totalement défait Kosciuszko. Cette affaire, quelque peu importante qu'elle eût pu paraître dans un autre temps, devenait de la plus grande conséquence au commencement d'une émotion populaire. Ce premier succès que Kosciuszko obtint sur nos troupes, détermina quantité de Polonais à l'insurrection. Les craintifs prirent courage et les indécis se laissèrent entraîner par le torrent.

Ce ne fut qu'après l'affaire de Raslawice que l'insurrection prit racine dans les palatinats de Chelm et de Lublin, et la journée de Warsovie la propagea dans toute la Pologne. Si, au contraire, Kosciuszko eût été battu à Raslawice, la confiance que les Polonais avaient placée en lui se serait diminuée de beaucoup; il ne lui restait de ressource que celle de s'enfermer avec son parti et ses troupes dans la ville de Cracovie, où il n'avait pas de secours à espérer des autres troupes; il ne pouvait pas davantage se renforcer par des paysans, et ceux qui étaient avec lui l'eussent bientôt abandonné.

Le général Denissow s'étant retiré après l'affaire de Raslawice à Kasimirz, y fit venir le bataillon détaché à Kosczyczky, où il laissa les quatre escadrons d'houssards.

Le lendemain, 26 mars *(6 avril)*, arriva chez lui le colonel Cziczerin avec les troupes de Luck; savoir, cinq escadrons du régiment de Smolensk, dragons (1), deux compagnies de chasseurs du corps de la Russie Blanche, le régiment de Janow, Cosaques, et cinq pièces d'artillerie de campagne. Après avoir reçu ce nouveau renfort et après avoir rétabli les troupes qui avaient souffert dans l'affaire du 25 mars *(5 avril)*, le général Denissow marcha de rechef à Skalmirz le 28 mars *(8 avril)*, et y prit la position qu'il avait eue avant l'affaire. Il était redevenu assez fort pour pouvoir tenir tête à Kosciuszko, et l'attaquer même, s'il en avait trouvé une bonne occasion; mais la position qu'il prit à Skalmirz était désavantageuse pour nos opérations, et particulièrement par rapport à la ville de Warsovie, qui n'était pas couverte. Nous fûmes donc obligés de prendre nos mesures, en cas que Kosciuszko voulût entreprendre quelque chose contre la ville.

---

(1) Quatre des neuf escadrons qui sortirent de Luck étaient restés sur la Vistule pour garder la rivière.

Dès que Kosciuszko eut publié son manifeste, les mauvaises têtes de Warsovie remuèrent ciel et terre pour ameuter le peuple.

C'était, tantôt par des affiches attachées aux coins des rues, qu'on invitait le peuple à se joindre à Kosciuszko; tantôt c'était par des pièces de théâtre, remplies d'idées soi-disant patriotiques, qu'on excitait le peuple à la révolte; tantôt par de fréquentes alarmes de feu, on attroupait la populace. L'on tint les propos les plus absurdes et les plus calomnieux contre les Russes. Les clubs et les assemblées s'établirent de nouveau.

Le général Igelstrom fit arrêter plusieurs personnes suspectes, et les relâcha en partie. Enfin l'esprit révolutionnaire s'accrut à un point étonnant après l'affaire du général Tormassow.

Vers ce temps, le général Igelstrom me chargea de faire une disposition de nos troupes, qui étaient alors en quartiers à Warsovie, une disposition propre à entretenir la tranquillité dans la ville, et la défendre, tant contre un soulèvement de la populace, que contre des parties de rebelles qui pourraient y venir du dehors. Ce plan de défense de la ville de Warsovie devait se faire en commun avec les troupes de la République qui y étaient en garnison.

Mais avant de parler du plan que j'ai fait pour

la défense de la ville, je rendrai compte des mesures qui ont été prises sur les rives de la Vistule et de la Pilica, pour couper l'insurrection qui menaçait d'éclater dans les provinces, de celle établie par son chef à Cracovie, afin d'arrêter par-là l'agrandissement de celle-ci, dont dépendait le progrès de l'insurrection générale. Le général Igelstrom avait remplacé, comme il a été dit ci-dessus, le corps de Lublin, sous les ordres du général Rachmanow, par les deux bataillons du régiment de Koslow, et par deux escadrons du régiment des chasseurs à cheval d'Elisabethgrad. Ce petit corps campa alors à Pulawy, sur la rive droite de la Vistule, sous le commandement du lieutenant-colonel Bibikow. Le général en chef lui fit passer la rivière, avec ordre de garder les passages de la Vistule, par la raison qu'après l'affaire du général Tormassow, l'insurrection s'était déjà établie à Chelm, et manifestée dans plusieurs endroits du palatinat de Lublin, et que les régimens polonais, en quartier dans ces contrées-là, comme aussi en Volhynie et en Podlachie, s'y étaient assemblés, et donnaient lieu de craindre que non-seulement ils attaqueraient notre petit corps, mais qu'ils passeraient la rivière pour aller joindre Kosciuszko à Cracovie. Le général fit en même temps marcher de Brzesc les deux bataillons

du régiment de Kursk avec les deux escadrons du régiment des chasseurs à cheval d'Elisabeth-grad qui y étaient restés pour remplacer le corps du général Chrousczow. Ces troupes, sous le commandement du colonel Bekleschefff (1), passèrent la Vistule à Ryczywol, dans le palatinat de Sandomirz, et y furent placées, comme celles de Lublin, sur la rive gauche de la Vistule pour garder les passages. Il a été dit ci-dessus que quatre escadrons du régiment de dragons de Smolensk, arrivant de Luck, étaient restés pour le même objet sur la rive gauche de la Vistule près Rachow. Pour toutes ces troupes, auxquelles on ajouta quelques pièces de campagne, et qui étaient chargées de garder tous les passages de la Vistule, depuis l'embouchure de la Pilica jusqu'à Sandomirz, ou jusqu'à la frontière de la Galicie, je fis la disposition suivante : Elles furent partagées en deux parties, dont, 1.° l'une commandée par le colonel comte Apraxin, et composée de deux bataillons du régiment de Koslow, de quatre escadrons du régiment de dragons de Smolensk, et

(1) Ce corps fut de rechef remplacé par des troupes de Pinsk ; mais le régiment de dragons de Pétersbourg, commandé par le colonel Tschesmensky, arriva seul, et retourna dans ses anciens quartiers peu après la révolution de Warsovie.

de deux pièces de campagne, garda le passage depuis Pulawy jusqu'à la ville de Sandomirz, en plaçant de gros ou petits détachemens avec ou sans canons, suivant la facilité du passage à Pulawy, Kasimirz, Josefow, Rachow et Zawichost, en observant aussi la ville de Sandomirz, quoique la frontière de la Galicie y commençât; 2.° l'autre, commandée par le colonel Beckleschef, et composée de deux bataillons du régiment de Kursk, de quatre escadrons du régiment des chasseurs à cheval d'Elisabethgrad, et de deux pièces de campagne, gardait les passages depuis l'embouchure de la Pilica jusqu'à Pulawy, en plaçant des détachemens d'après les mêmes règles à l'embouchure de la Pilica à Magnuszow, Ryczywol, Kozienice et Czeczechow. Tous les bateaux qui se trouvèrent sur la Vistule le long de ce cordon, furent traînés à terre et placés de notre côté.

De cette manière, nous nous assurâmes tous les passages de la Vistule dans le palatinat de Sandomirz; et comme ensuite nous plaçâmes aussi le gros d'équipages de troupes de Warsovie sous une bonne garde pourvue de canons sur la Vistule au passage de Karczew, situé à moitié chemin entre Warsovie et l'embouchure de la Pilica, comme il sera détaillé plus bas, le théâtre de la

guerre

guerre se trouva quasi sur une île, dont nous gardions tous les abords. Les régimens polonais et les insurgens des autres palatinats étaient, par cette disposition de nos troupes, empêchés de passer la Vistule et de se joindre à Kosciuszko à Cracovie, qui, ne pouvant être renforcé par eux, restait, de son côté, toujours trop faible et hors d'état de faire de grandes entreprises. Quant à nous, nous étions assez forts pour tenir Kosciuszko en échec, jusqu'à ce que nous pussions recevoir de nos provinces limitrophes les renforts pour lesquels le général Igelstrom avait écrit, et que nous attendions sous peu pour écraser l'insurrection dans sa naissance.

Je viens au plan de défense de la ville, qui suivit immédiatement celui des passages de la Vistule, en commençant par quelques réflexions préliminaires sur notre liaison politique avec la république de Pologne, liaison qui nous embarrassa, et nous mit dans le cas de ne pas exécuter en toute rigueur la défense de la ville.

Ce n'est pas de la politique que j'ai à traiter ici; mais elle a tant influé sur nos opérations militaires, sur-tout sur celles de Warsovie, que je ne puis pas me dispenser de faire mention de notre alliance avec la République. C'est cette alliance qui a gêné nos opérations et nos arrangemens

militaires ; c'est cette alliance qui engagea le général Igelstrom à avoir des ménagemens, à donner des notes au conseil permanent, et à employer les Polonais à un plan de défense commun, quand il eût fallu tout uniment désarmer tout le militaire de la République, prendre l'arsenal, les magasins à poudre et les munitions de guerre de toute espèce. Il n'était permis à personne des nôtres d'aller à l'arsenal, et nous n'ignorâmes point cependant qu'on y travaillait jour et nuit ; qu'on fondait des balles, qu'on faisait des cartouches, tant pour les canons que pour les fusils, et qu'on mettait l'artillerie en état de pouvoir s'en servir.

Qui est-ce qui peut avoir empêché le général Igelstrom d'envoyer faire examiner les préparatifs qui se faisaient à l'arsenal ! L'alliance avec la République, et la confiance dans les assurances du grand général Ozarowsky, qui répondait de sa tête de la garnison. Celui-ci ne voyait rien que par les yeux de son général Czichocky, commandant de la ville, qui était dans le complot, et qui a constamment trompé le grand général. En parlant un jour avec le général Igelstrom, lorsqu'après l'affaire du général Tormassow, l'esprit révolutionnaire s'accrut visiblement à Warsovie, je lui fis la proposition de nous rendre maîtres de l'arsenal; mais il me répondit nommément qu'il ne pouvait pas le faire ; que

nous avions un traité d'alliance et d'amitié avec la Pologne ; que ce n'était pas la République qui se révoltait, mais quelques individus, contre lesquels la République s'était déclarée elle-même dans son manifeste contre Kosciuszko et ses complices ; que de prendre l'arsenal, ce serait se déclarer contre la République et la traiter en ennemie ; et que cette démarche deviendrait le signal de la combustion générale de toute la ville, et qu'après cela nos troupes seraient obligées de rester jour et nuit sous les armes (1).

Telle fut aussi la réponse que le général Igelstrom me donna, et à laquelle il ajouta qu'il ne pouvait pas faire attaquer des troupes qui se tenaient tranquilles ; lorsque je lui proposai de faire entourer, la nuit, les casernes du régiment de Dzianlinsky et du bataillon de canonniers (2), et de faire prisonnières ces troupes, qui se faisaient si particulièrement remarquer par leurs principes révolutionnaires.

---

(1) Il faut observer ici, que depuis l'entrée de nos troupes à Warsovie, les mal-intentionnés ont fait courir à tout moment le bruit que nous allions nous emparer de leurs canons, et l'on a eu soin de faire envisager au peuple l'arsenal de Warsovie comme le palladium de la ville.

(2) En s'assurant de ce bataillon, le service de l'artillerie n'aurait pas pu se faire.

Ce fut donc cette alliance qui nous prescrivit des bornes, et qui donna pleine liberté aux Polonais de faire leurs préparatifs contre nous. Pour mettre le comble à leur trahison, ils nous firent croire qu'ils feraient cause commune, et qu'ils agiraient de concert avec nous contre les révolutionnaires (1).

Je veux croire que tous les membres du conseil permanent, ou au moins la plus grande partie d'entre eux, aient été vraiment attachés au système de la Russie, et qu'ils aient été véritablement contre la révolte de Madalinsky et l'insurrection de Cracovie, car ils avaient tout à craindre; mais cela n'empêchait pas que le poison de la révolution ne se fût glissé dans leurs délibérations et dans leurs décrets. Toute la chancellerie, tous les subalternes du conseil permanent étaient des Jacobins. Qu'on lise le manifeste publié contre Kosciuszko; il y est nommément dit que ce n'était pas à présent le moment de faire une entreprise de cette nature, ce qui était autant que d'y consentir; mais qu'il fallait attendre un moment plus favorable.

(2) Il est cependant difficile à croire, qu'en cas de révolte, les troupes polonaises se fussent battues ensemble avec les nôtres, contre leurs propres camarades ou contre les bourgeois de la ville.

Par une suite de cette même alliance, le plan de la défense de la ville contre les révolutionnaires, tant en dehors que dans la ville, devait être fait en commun ; à quel effet le lieutenant général Apraxin fut nommé de notre part, et de la part des Polonais le général Czichosky.

Les Polonais demandèrent d'abord qu'on les chargeât de la défense du château royal, de l'arsenal et des magasins à poudre qui étaient hors de la ville; qu'à cet effet on placerait au château huit canons, et qu'on fortifierait les magasins à poudre par quatre flèches, où l'on placerait huit canons aussi. Tout cela fut accordé. Le général Czichosky proposa encore de fortifier l'arsenal par quatre flèches; mais ceci fut refusé par le général Igelstrom.

Les troupes polonaises en garnison à Warsovie, étaient composées comme il suit :

1. Deux bataillons des gardes de la couronne; le troisième venait d'être réformé, et les soldats incorporés dans les deux autres;

2. Le régiment de Dzianlinsky, deux bataillons de mousquetaires;

3. Cinq compagnies de canonniers;

4. Deux compagnies de fusiliers d'artillerie, dont l'état-major et les autres compagnies étaient à Bialostak;

5. Une compagnie de garde hongroise, qu'on appelait Marchalkowy, parce que cette milice dépendait du grand maréchal de la couronne;

6. Quatre-vingts hommes mineurs et sapeurs et douze pontonniers;

7. Trois compagnies de la milice du trésor, appelées ci-devant *pontonniers*, qui étaient à Praga.

8. Quatre escadrons des gardes à cheval, appelés ci-devant *dragons de Mir*; ils n'étaient pas tous montés;

9. Deux escadrons de cavalerie nationale de la brigade de Bernaczky;

10. Trois escadrons d'hulans du roi, que le roi fit venir en ville pour la sûreté de sa personne, après l'affaire du général Tormassow, et à la place desquels on voulait faire sortir de la ville les deux escadrons de la brigade de Bernaczky; mais ils restèrent à Praga.

La disposition des troupes polonaises, que le général Czichosky fit, de concert avec le général Apraxin, était, autant que je puis m'en rappeler, la suivante :

1. A l'arsenal, un bataillon du régiment des gardes, deux compagnies de fusiliers d'artillerie, et deux compagnies de canonniers. Le colonel Dobrsky avait le commandement de l'artillerie sous le général Czichosky;

2. Aux magasins à poudre, un bataillon du régiment des gardes, deux compagnies de canonniers, et le régiment d'hulans du roi, dont le général Czichosky, comme commandant de la ville, demanda un escadron auprès de lui;

3. Au château, outre la garde ordinaire du roi, un détachement du régiment des gardes, les quatre escadrons des gardes à cheval et un détachement de canonniers pour le service des huit canons qui y étaient transportés, et outre lesquels il y avait deux pièces du régiment des gardes devant le corps-de-garde du château.

4. Les deux bataillons du régiment de Dzianlinsky que le colonel Haumann commanda, devaient rester à leurs casernes. Dans sa première disposition, le général Czichosky voulut placer un bataillon de ce régiment à l'arsenal et l'autre au magasin à poudre; mais le grand général Ozarowsky ordonna expressément que ce régiment ne bougeât de sa caserne, de crainte qu'en cas d'alarme il ne fît cause commune avec les insurgens (1).

(1) Lorsque l'insurrection commença à Cracovie, le grand général voulut changer ce régiment contre un bataillon du régiment de Wodszicky, qui était dans ce temps-là encore tranquille dans ses quartiers à Rodom; mais dès que ce bataillon reçut ordre de marcher à Warsovie, il se mit en marche

5. Le reste des canonniers avec les mineurs, sapeurs et pontonniers devait rester à la caserne de l'artillerie.

6. Les trois compagnies de la milice du trésor, appelées ci-devant *les pontonniers*, devaient rester à Praga, où elles avaient leurs quartiers.

7. Les casernes des gardes à pied devaient être gardées par un détachement de ce régiment.

Cette disposition, que le général Czichosky avait faite avec ses complices, a été agréée de notre côté et signée par les généraux Apraxin

---

vers Cracovie. Le régiment de Dzianlinsky était déjà mal noté auprès de la confédération de Tragowica. Il avait été sous les armes le 3 mai, et c'était le premier des régimens qui avait prêté serment à la constitution, et devait être cassé. Le maréchal de la confédération avait ordonné de le faire sortir premièrement de Warsovie; mais les intrigans trouvèrent moyen d'éluder cet ordre. Ce même régiment avait devant ses casernes deux canons: le général Kochowsky voulait qu'ils fussent envoyés à l'arsenal comme ceux des autres régimens, depuis la dislocation des troupes polonaises. Cela ne s'étant pas fait, le général Igelstrom le demanda de rechef, lorsque l'insurrection commença à Cracovie. Mais on donna toujours pour réponse qu'on ne pouvait pas ôter à ce régiment ses canons, parce qu'ils lui appartenaient en propre, les ayant fait fondre à ses frais et dépens. On refusa par les mêmes raisons aux généraux Kochowsky et Igelstrom d'ôter de devant les casernes de l'artillerie et de placer à l'arsenal quatre canons qui étaient en propre aux bataillons des canonniers. Ces mêmes canons furent d'abord employés contre nous le jour de la révolution.

et Czichosky. Mais ce n'était de la part des Polonais que perfidie et trahison.

On faisait semblant de vouloir agir de concert avec nous, et de défendre l'arsenal et les magasins à poudre, soit contre la populace qui pourrait se révolter, soit contre des partis ennemis qui pourraient se jeter dans la ville; mais on n'avait d'autre but que celui de s'assurer des principaux postes contre nous, et de nous empêcher, en faisant parade de cette disposition, de nous en assurer contre les traîtres.

Nous verrons par le récit détaillé de la journée du 6 (*17 avril*), que les troupes polonaises avaient en effet une toute autre disposition.

Il est encore à observer que dans la disposition convenue avec nous, il n'est pas question des deux escadrons de cavalerie nationale qui étaient en quartier à Praga, et dont un détachement était toujours en ville, parce qu'ils devaient aller joindre leur brigade. Le jour de la révolte, ils passèrent de grand matin la Vistule en bateaux, entrèrent en ville, et tinrent des postes auprès de l'arsenal et ailleurs.

Avant de parler de la disposition que je fis de nos troupes, je donnerai ici la liste de notre corps qui était alors en quartier dans la ville, et qui s'y trouva le jour de la révolution.

1. Huit bataillons des régimens de Sibérie et de Kiew, grenadiers;

2. Un bataillon de chasseurs du corps de Catherinoslaw;

3. Six escadrons du régiment de Charkow, chevau-légers;

4. Trente Cosaques du convoi;

5. Dix-huit pièces d'artillerie de campagne.

Aux environs de la ville, il y avait, le jour de la révolution,

Deux compagnies de chasseurs,

Un escadron du régiment de carabiniers de Jambourg : ils étaient à Wola, à deux verstes de la ville, pour garder le parc d'artillerie;

Un escadron du régiment d'Achtirsk était à Praga.

Le but de notre plan de défense étant,

1. D'empêcher ou d'apaiser un soulèvement de la populace;

2. De défendre la ville, tant en dedans qu'en dehors, contre des partis ennemis qui voudraient y entrer,

Je pris pour base les règles suivantes :

1. Que dans les grandes places et dans les principaux quartiers et rues de la ville, il y ait de

gros détachemens, consistant en bataillons et demi-bataillons (1);

2. Que ces gros détachemens aient des postes intermédiaires, pour communiquer ensemble, qui doivent être grands ou petits, selon les circonstances;

3. Que quelques grandes cours de passage, comme celle du palais de Saxe et de la commission, soient occupées par des détachemens et des canons, pour être des places d'armes.

Ces cours ouvertes sont encore plus avantageuses, si elles peuvent servir en même temps de communication entre les gros détachemens;

4. Que les patrouilles se fassent très-fréquemment, pour être informé dès l'instant qu'il se fait quelque attroupement, et pour le disperser incontinent par des détachemens, avant que le peuple ait le temps de s'amasser;

5. Que ces détachemens puissent se soutenir

---

(1) Il faut observer que, dans les rues d'une ville, on ne peut pas agir avec de grands corps. Toutes les attaques qui s'y font sont des affaires de poste, où l'on ne peut agir que sur un petit front. Une ou deux compagnies y arrêtent et repoussent un grand corps, parce qu'il ne peut agir qu'avec la même largeur de front. Il faut seulement que le dos du détachement soit assuré et qu'on soit maître des maisons.

l'un l'autre, et que même plusieurs des gros détachemens puissent se joindre pour résister et combattre un grand amas de peuple qui viendrait attaquer l'un ou l'autre poste de différens côté. Cela était d'autant plus nécessaire, que nonobstant l'assurance du grand général Ozarowsky, l'on ne pouvait se fier en aucune façon sur la plupart des troupes polonaises ;

6. Que les gros détachemens aient des pièces de campagne, rien ne dispersant plus facilement une troupe de peuple que quelques coups de canons lâchés contre lui. Sans canons, l'on ne peut disperser la foule que la baïonnette à la main ; mais il en arrive souvent qu'on s'éloigne trop de son poste et qu'on s'éparpille soi-même.

A Warsovie, il était très-essentiel d'être pourvu de canons, parce qu'il était à prévoir qu'en cas de soulèvement la populace en prendrait de l'arsenal, qu'on lui fournirait même sous main les moyens pour cela, et que le militaire polonais, sur-tout les canonniers, qui passaient pour révolutionnaires, feraient cause commune avec le peuple et lui ameneraient les canons qui étaient devant leurs casernes.

Outre les susdites règles, j'avais deux choses essentielles à considérer :

1. Que les troupes polonaises, comme je l'ai

déjà dit et répété plusieurs fois, n'étaient pas du tout sûres. Il fallait donc avoir l'oeil sur ces troupes et prendre certaines mesures à leur égard;

2. Que le quartier du général Igelstrom était au milieu de la ville et accessible de deux rues assez étroites (1).

Toutes ces considérations m'engagèrent à faire la disposition de la manière suivante:

1. Comme le régiment de Dzianlinsky ne devait pas sortir de ses casernes, et que son esprit révolutionnaire donnait lieu de craindre que, malgré les ordres donnés, il ne marchât en ville pour se joindre au peuple en insurrection, je plaçai, contre sa caserne, le quatrième bataillon du corps de chasseurs de Cathermoslaw, avec

(1) La maison que le général Igelstrom occupa en dernier lieu, étant dans un quartier de la ville qui, en cas de tumulte, était d'abord fort exposé à l'attaque des insurgens, et où je ne pouvais pas placer beaucoup de monde, me gêna infiniment dans cette disposition : car, à cause des archives et papiers secrets, il fallait nécessairement mettre hors d'insulte le quartier du ministre et du général commandant. Je proposai au général Igelstrom de reprendre son précédent quartier dans la rue Krolewska, vis-à-vis du jardin de Saxe, qui pouvait être plus facilement défendu, et où, selon cette disposition, se trouvèrent placées beaucoup de nos troupes de deux côtés de la maison. Mais le général ne s'imagina pas alors que les Polonais nous tromperaient d'une manière aussi perfide, et ne quitta pas son quartier.

deux pièces de campagne, à l'endroit nommé *les Trois-Croix*, au bout de la rue appelée *Nouveau-Monde*. Voyez le plan ci-joint de la ville, *litt. A*. Ce bataillon, commandé par le lieutenant-colonel de Klugen, devait s'opposer à l'entrée du régiment de Dzianlinsky en ville, et garder les rues Kzenszenca et Smolma, *litt. B*, et n'y laisser passer qui que ce soit. Il devait aussi placer un détachement avec un canon au bout de la rue Marchalkowska, *litt. C*, et garder l'entrée de cette rue.

2. Au milieu de la rue appelée *Nouveau-Monde*, à l'endroit marqué *D*, furent placés deux escadrons du régiment de Charkow, commandés par le lieutenant colonel Igelstrom, pour soutenir le bataillon de chasseurs, en cas que le régiment de Dzianlinsky l'attaquerait, ou bien les postes suivans du bataillon du régiment de Sibérie qui était à côté de lui, et pour faire patrouiller et empêcher l'attroupement de la populace.

3. Le premier bataillon du régiment de Sibérie était posté comme il suit :

1.° Deux compagnies, que le colonel prince Gagarin commanda lui-même, furent placées avec deux pièces de campagne et un canon du bataillon au faubourg de Cracovie, auprès de

l'église Sainte-Croix, *litt. E;* pour y contenir le peuple, pour s'opposer à tout parti ennemi qui viendrait du côté du château ou de la rue d'Alexandrie, et pour soutenir, en cas de besoin, le bataillon de chasseurs et mettre son dos à couvert;

2.° La troisième compagnie fut postée, avec un canon du bataillon, dans la rue Brazka, *litt. F,* pour s'opposer au régiment Dzianlinsky, en cas qu'il voudrait tourner de ce côté-là le bataillon de chasseurs, et pour se porter en avant et soutenir ce bataillon, ainsi que le détachement de chasseurs, *litt. C,* en cas que l'un ou l'autre serait attaqué;

3.° La quatrième compagnie fut placée au coin de la rue Sainte-Croix, *litt. G,* comme poste intermédiaire entre les trois précédens postes, afin de veiller à la tranquillité du lieu et de se soutenir mutuellement.

Ce premier bataillon du régiment de Sibérie, celui des chasseurs et les deux escadrons du régiment de Charkow formèrent une brigade sous le commandement du général Milaschewicz. Elle avait pour principal but de ne pas laisser entrer en ville le régiment de Dzianlinsky. Le bataillon de chasseurs devait s'y opposer particulièrement. Il était uniquement placé pour cela à l'endroit sous

litt. A. Il pouvait aussi se porter de là vers son détachement *C*, si le régiment Polonais avait voulu percer de ce côté-là en ville.

4. Le second bataillon du régiment de Sibérie, commandé par le major Bago, fut placé à Grzibow, *litt. H.* Ce bataillon devait placer un piquet avec deux canons entre les casernes du régiment des gardes à cheval et la porte du jardin de Saxe, appelée *la porte de Fer*, *litt. J.* Il devait aussi placer un gros détachement avec quatre pièces de campagne dans la cour du palais de Saxe, *litt. K.* Cette cour étant très-vaste, de laquelle on pouvait se porter vers quatre parties de la ville, était la place la plus convenable et la plus avantageuse pour une place d'armes. De cette cour, on pouvait soutenir les deux compagnies du régiment de Sibérie, *litt. E*, et le détachement qui était posté devant Marieville, *litt. R.* Cette même cour pouvait servir de retraite à l'un ou l'autre de nos postes placés aux environs qui aurait été forcé de se replier ; et en cas que cette place d'arme aurait été attaquée, elle pouvait être soutenue par le bataillon (1).

(1) Cette cour n'a pas été occupée par nos troupes le jour de la révolution. J'en ignore la raison. Le bataillon n'en a pourtant pas été empêché par sa propre défense, parce qu'il

5. Deux escadrons du régiment de Charkow, commandés par le major Kaminiew, furent placés au milieu de la rue Twarda, *litt. L.* Ils devaient se joindre, en cas de besoin, au susdit deuxième bataillon du régiment de Sibérje, soutenir les deux compagnies placées à la barrière de Jérusalem, *litt. N*, ainsi que celles qui étaient à la barrière de Wola, *litt. M*, et servir enfin où l'on pourrait en avoir besoin.

6. Le troisième bataillon du régiment de Sibérie fut placé de manière qu'il servît pour la défense intérieure de la ville, qu'il la couvrît contre des partis ennemis qui y viendraient du dehors, et qu'il secourût en même temps, en cas de besoin, le reste de notre parc d'artillerie, qui n'était pas partagé parmi les bataillons. Ce parc était à Wola, à deux werstes de la ville. Dans cette vue, deux compagnies, avec une pièce de campagne, furent placées à la barrière de Wola, *litt. M*, et deux autres, avec une pièce, à la barrière de Jérusalem, *litt. N*.

Ce troisième bataillon du régiment de Sibérie, ainsi que le second, et les deux escadrons du

---

n'y a eu presque point d'ennemis contre lui. Il faudrait croire qu'on ait changé en cela ma disposition, et qu'on ait omis ce poste si important, tant pour la défense de la ville que pour la communication avec le quartier du général Igelstrom.

régiment de Charkow, sous n.° 5, *litt. L*, étaient sous le commandement du général van Suchteln.

7. Le troisième bataillon du régiment de Kiew fut placé, avec deux pièces de campagne, dans la rue appelée *Leschno litt. O*, afin d'y tenir bon ordre, et de s'opposer à toute troupe ennemie qui viendrait de l'arsenal.

Ce bataillon devait placer une compagnie, avec un canon du bataillon, dans la cour Flomacky, *litt. P*, et occuper cette cour comme place d'armes, d'où la communication pouvait être entretenue avec les deux compagnies du premier bataillon de Kiew, placées devant Marieville, *litt. Q*, de même qu'avec les deux compagnies placées dans la rue Longue, *litt. R*. La cour Flomacky a une enceinte de maisons qui ont leurs entrées dans la cour même, de deux côtés des portes de fer, et, en quelques endroits, une haute muraille.

8. Le premier bataillon de Kiew fut distribué de façon que deux compagnies furent placées devant Marieville, *litt. Q*. A la tête de ce poste, était le colonel du régiment Parfentiew. Les deux autres compagnies, avec un canon, étaient dans la rue Longue devant la cour du palais de la République ou la Commission, *litt. R*. Les deux premières compagnies communiquèrent avec les cours

de Saxe et Flomacky et avec le quartier du général Igelstrom, *litt. S.* Elles pouvaient soutenir ces trois postes, et être soutenues par les troupes placées dans la cour de Saxe.

La cour de Marieville étant une grande cour fermée, pouvait servir de dépôt. Les deux compagnies placées dans la rue Longue, servaient, 1.° à y contenir le peuple; 2.° à couvrir le quartier du général Igelstrom de ce côté-là; 3.° à combattre et repousser tout parti ennemi qui y viendrait du côté de l'arsenal et de la vieille ville. Étant aussi, par leur position, maîtres de la cour de la Commission qui pouvait leur servir de place d'armes, elles servaient à entretenir la communication avec les deux bataillons placés derrière elles, *litt. V* et *W*.

9. Devant le quartier du général Igelstrom, il y avait une grande garde, *litt. S*, et derrière ce quartier, sur le Podwal, une compagnie du deuxième bataillon de Kiew, *lit. T.* Cette compagnie, avec le premier bataillon du régiment de Kiew, était sous le commandement du colonel Parfentiew.

10. Deux escadrons du régiment de Charkow, commandés par le major Boulazel, avaient aussi leur poste dans la rue Longue, devant le couvent des

Piaristes, *litt. U,* à côté des deux susdites compagnies, *litt. R* (1).

11. Le quatrième bataillon du régiment de Sibérie, commandé par le major Wimpfen, fut posté dans la rue des Franciscains, *litt. Y.* Sur sa gauche, ce bataillon tenait ses postes contre l'arsenal, et sur sa droite qui donnait sur la rue de Sakroczim, il devait tenir en respect la populace qui s'attrouperait ou voudrait percer de la vieille ville vers l'arsenal.

12. Le quatrième bataillon du régiment de Kiew, commandé par le major Titow, était placé à côté de la rue de *Boni-Fratres* et Klapotna. Il y avait là une bonne place pour se former, *litt. W;* d'un côté, ce bataillon tint des postes contre les casernes des gardes, et de l'autre, contre celles des canonniers, ainsi que contre la populace qui se rassemblerait aux environs.

Ces deux bataillons, sur-tout celui de Kiew, avaient des postes plus difficiles à garder que les autres bataillons, à cause du grand nombre de bas peuple qui demeure dans ces quartiers, et parce que les casernes des gardes de la couronne se

(1) Je dois observer que lorsque je fis cette disposition, les bataillons étaient en quartier là où les postes leur étaient assignés. C'est par cette raison que les bataillons d'un régiment sont mêlés avec ceux d'un autre.

trouvaient d'un côté, et l'arsenal et les casernes de l'artillerie de l'autre. Il fallait y avoir l'œil et prendre ses précautions, en cas que le soldat polonais voulût se ranger du parti des séditieux de la ville. La position de ces deux bataillons était encore très-pénible, parce que la communication avec les autres troupes n'était pas si aisée. En attendant, il était essentiel de placer des bataillons dans ce quartier, 1.° pour contenir le bas peuple; 2.° pour assurer le quartier du général Igelstrom, afin que la populace qui demeure dans ces contrées-là, ne s'attroupe et ne se jette en foule sur la maison du général en chef; 3.° pour la communication avec les troupes prussiennes qui cantonnèrent de ce côté-là à une et deux lieues de la ville, et qui, par la position desdits bataillons, pouvaient facilement les joindre, les soutenir et agir de concert avec nous (1).

Ces deux bataillons, sous les n.os 11 et 12, le troisième bataillon de Kiew, n.° 7, placé sur la

(1) Nous verrons plus bas que ces deux bataillons, nonobstant toutes les difficultés qu'ils avaient à surmonter pour percer jusqu'au quartier du général Igelstrom, y arrivèrent et se joignirent à nous, ce que les autres bataillons n'ont pas fait, malgré les ordres réitérés que le général leur envoya. Mais ces deux bataillons avaient pour commandans les premiers majors Titow et Wimpfen, qui sont l'un et l'autre très-braves officiers.

Leschna, *litt. O*, et les deux escadrons du régiment de Charkow, n.° 10, *litt. U*, firent une brigade sous le commandement du comte Nicolas de Zouboff. Le commandement de cette brigade était très-difficile, parce que les bataillons et escadrons dont elle était composée ne tenaient pas ensemble.

13. Le second bataillon du régiment de Kiew fut placé sur le bord de la Vistule au passage de la ville au faubourg de Praga, pour garder ce passage et entretenir la communication.

Deux compagnies avec un canon du bataillon, commandées par le major Mayer, furent placées sur la rive gauche, *litt. X*, et une compagnie avec un canon du bataillon et un escadron du régiment d'Achtirsk à Praga sur la rive droite de la Vistule, *litt. Y*. Il y avait aussi une garde à notre hôpital qui était à Praga. Tout ceci était sous le commandement du brigadier Sabourow.

14. Le parc d'artillerie avec six pièces de campagne resta là où il avait été auparavant, pas loin du village de Wola (1). Pour sa garde

---

(1) Notre parc devait être placé sur le grand champ labouré dans l'enceinte de la ville qui était sur la droite devant le détachement du quatrième bataillon des chasseurs L. C.; mais de crainte que les Polonais ne missent le feu au quartier de la ville y attenant, nous le laissâmes près de Wola, où il était prêt pour être transporté à tout moment.

il y avait deux compagnies de chasseurs du corps de Catherinoslaw et un escadron du régiment des carabiniers de Fambourg commandés par le lieunenant colonel Kaschtolinsky.

Telle était la disposition que je fis de nos troupes à Warsovie pour la défense de la ville.

Toutes les positions que nos troupes devaient occuper, sont marquées sur le plan ci-annexé de la ville de Warsovie, et l'on verra par là,

1.° Qu'elles occupèrent les principaux quartiers, rues, places et cours ouvertes de la ville dont il fallait nous assurer pour nous maintenir dans la ville.

La vieille ville ne fut pas occupée par nos troupes, ce qui n'était pas nécessaire pour notre défense. d'ailleurs les rues y sont trop étroites. Pour appaiser un soulévement dans la vieille ville, il n'y avait d'autre moyen que d'y mettre le feu;

2.° Que tous les postes, où les bataillons et escadrons étaient placés, pouvaient s'entre-communiquer. Les cinq bataillons et quatre escadrons nommés dans la disposition depuis n.° 1 jusqu'à 7 et marqués sur le plan sous *litt.* *A* jusqu'à *P*, avaient une communication tout-à-fait libre, de sorte qu'ils pouvaient s'assembler et se secourir l'un l'autre. Ils communiquaient aussi par les postes placés dans la cour du palais de Saxe,

litt. K, dans celle Flomacky, *litt. P*, et par le poste devant Marieville, *litt. Q*, avec le quartier du général Igelstrom et avec les deux compagnies et deux escadrons placés dans la rue Longue, n.° 9 et 10, *litt. T* et *U* devant la cour de la Commission. Par cette cour la communication se fit avec les deux autres bataillons, n.os 11 et 12, litt. *V* et *W*.

Enfin, le tout tenait ensemble, et l'on pouvait marcher ou détacher des troupes les unes au secours des autres (1).

La communication avec les troupes placées au passage de la Vistule et à Praga, n.° 13, *litt. X* et *Y*, n'était pas aussi libre, parce qu'elle ne pouvait se faire que par des rues étroites de la vieille ville avec les deux compagnies au faubourg de Cracovie, n.° 3, *litt. E*, et avec la cour de Saxe, *litt. K*. Cela n'était pas à éviter : c'étaient des troupes qu'on devait regarder comme des troupes détachées. Car il fallait nécessaire-

(1) Dans la note sous le n.° 4 de la disposition, il a été dit que la cour du palais de Saxe n'a pas été occupée par nos troupes. L'on verra dans la relation de la journée du 6 *(17)*, que la cour Flomacky n'a pas été occupée non plus le jour de la révolution, et que les deux compagnies placées devant Marieville ont été retirées sans avoir été remplacées par d'autres troupes. C'est ce qui a interrompu et coupé le fil des communications du quartier du général Igelstrom, avec les cinq bataillons et quatre escadrons du n.° 1, jusqu'au n.° 7.

ment placer des troupes pour nous assurer du passage de la rivière, et garder Praga, où était notre grand hôpital.

3.° On verra qu'elles étaient postées pour observer en même temps le militaire polonais, et pour le combattre en cas qu'il voudrait se mettre du côté de la populace en insurrection ;

4.° Qu'elles gardèrent les avenues de la ville contre des partis ennemis qui voudraient y entrer (1) ;

5.° Qu'elles étaient réparties en ces différens détachemens selon l'importance des postes qu'elles avaient à garder, et à proportion du nombre de troupes que nous avions à employer pour la défense de la ville. Le nombre n'était pas grand, mais suffisant pour tenir bon ordre par-tout, et pour apaiser tout soulèvement qui pourrait se faire, et enfin pour rester maîtres de la ville si même le militaire polonais faisait cause commune avec les séditieux.

Notre disposition fut signée, ainsi que celle des Polonais, par les deux généraux Apraxin et Czichosky qui en eut un exemplaire.

---

(2) Les chemins de Powonsk et de Mariemont n'étaient pas gardés, parce que les Prussiens cantonnèrent de ce côté-là.

J'ignore si la disposition qui a été signée et donnée au général Czichosky a été la même que celle que je viens de détailler ici : mais quelle qu'elle fût, les Polonais qui nous donnaient à tout moment de fausses alarmes de feu, pendant lesquelles nos troupes devaient s'assembler à leurs postes assignés, ont eu tout le temps de les reconnaître au juste.

Lorsque je remis au général Igelstrom la disposition que je fis par ses ordres, je le priai de donner sous mon commandement les bataillons qui étaient aux environs de mon quartier : mais le général me le refusa, en me disant que, selon cette disposition, il y avait quatre commandemens, pour lesquels il avait quatre généraux, savoir, les généraux Milaschewicz, comte Nicolas Zouboff, van Suchteln et Tischczow; qu'il desirait que je fusse auprès de sa personne, et que je m'y rendisse dès l'instant qu'il y aurait une alarme en ville.

La disposition dont je viens de parler a été faite dans le temps où il y avait encore aux environs de Warsovie un corps de troupes qui cantonna aux villages, près de la ville, et qui la mit à couvert de toute attaque ennemie du dehors. Ce corps était sous le commandement du général Chrousczow. Mais comme après l'affaire du

général Tormassow, le général Denissow 1.° resta toujours dans sa position de Skalmirsz; 2.° comme il laissa par-là à Kosciuszko le chemin de Warsovie ouvert, tandis qu'en prenant une position sur sa droite, il aurait couvert Warsovie de manière que Kosciuszko ne pouvait y marcher sans passer tout près de lui; 3.° comme il ne profita pas du renfort des troupes de Luck qui le remît en forces pour s'opposer par-tout à l'ennemi; 4.° comme nous avions lieu de craindre que Kosciuszko, renforcé par les paysans du palatinat de Sandomirz dont la communication lui était ouverte par la position du général Denissow, renforcé de plus en artillerie par les douze canons pris dans l'affaire du genéral Tormassow; comme nous avions lieu de craindre, dis-je, que Kosciuszko, encouragé par un premier succès, ne fît des marches forcées à l'insu du général Denissow, par où il aurait au moins pu gagner quelques marches sur lui, nous nous trouvâmes dans la fâcheuse nécessité de prendre d'autres mesures, et de détacher le corps du général Chrousczow afin d'empêcher Kosciuszko de s'approcher trop près de Warsovie, et de lui livrer combat à une certaine distance de la ville.

Si le général Denissow s'était placé dans ce temps-là aux environs de Wodyslaw sur la

droite (1), il aurait non-seulement couvert le chemin de Warsovie, mais sa position par elle-même en aurait été plus assurée. Nous étions plus à même de le soutenir ; il pouvait se replier vers nous en cas de besoin ; au lieu qu'à Skalmirsz, il était coupé de nous et n'avait d'autre retraite que vers Opatow. Une position sur la droite aurait aussi mis le général Denissow à portée des troupes prussiennes, dont le cordon n'était pas fort éloigné : son flanc droit en aurait été assuré, et il aurait pu être soutenu par ces troupes.

Avant de parler des mesures que nous prîmes pour arrêter Kosciuszko dans sa marche présomptive vers Warsovie, il faut parler des troupes prussiennes qui s'assemblèrent dans le cordon de la Prusse méridionale et orientale.

Aussitôt que Madalinsky avait percé près Mlava dans le cordon de la Prusse méridionale, en le longeant jusqu'à Inowlodz, attaquant et enlevant

(1) En représentant au général Igelstrom la nécessité de cette position aux environs de Wodyslaw par toutes les raisons sus-alleguées, il me répondit qu'il en avait envoyé l'ordre au général Denissow, mais qu'il ne l'avait pas suivi.

par-tout les postes d'hussards prussiens (1) qui y tinrent le cordon ; le général Schwerin, qui avait le commandement militaire dans la Prusse méridionale, fit avancer vers la frontière les cinq bataillons qui gardèrent l'intérieur de cette province nouvellement acquise, afin de renforcer le cordon. Peu-à-peu y arrivèrent d'autres troupes de la Silésie et de la Prusse occidentale. Les troupes de la Prusse orientale se mirent aussi en mouvement vers les frontières de la Lithuanie et du duché de Masovie. Le cordon que les troupes prussiennes tirèrent alors, commença de la mer Baltique aux environs de Memel, et alla le long de la frontière de la Prusse orientale jusqu'à Wizna sur la Narew.

Les troupes de cette partie du cordon étaient commandées par le lieutenant - général Bruneck.

De Wizna, le cordon alla le long des rives droites de la Narew et de la Vistule jusqu'à Sakroczim et Wyszegrod, d'où il continua en passant la Vistule par Sochaczow le long de la frontière de la Prusse méridionale jusqu'à Czenstochow où il aboutit aux confins de la Silésie.

(1) Deux régimens de hussards gardèrent tout le cordon depuis Soldau jusqu'à la frontière de la Silésie.

Cette partie du cordon était sous le commandement du général Schwerin.

Les régimens et bataillons prussiens qui furent répartis sur ce long cordon, arrivèrent sans leurs semestres : ils étaient par conséquent très-faibles et avaient à peine la moitié du complet, de sorte qu'ils ne pouvaient nulle part agir offensivement.

Lorsque le général Igelstrom se concerta avec le comte Schwerin pour agir à force unie contre Kosciuszko, le général prussien l'assura qu'en peu de temps il serait assez fort en troupes pour agir offensivement, et qu'à cet effet il ferait joindre un corps de troupes à celui du général Denissow.

Il demanda préalablement que le général Denissow s'approchât de Skalmirsz vers le cordon de la Prusse méridionale, afin d'établir une communication entre les deux corps. Il alla plus loin : il fixa plus d'une fois le jour auquel le corps prussien, qui s'assemblait à Koniecpal et Czenstochow, pourrait être prêt ; et quand ce jour arriva il remit ses promesses à un autre, parce que les nouvelles troupes n'étaient pas encore arrivées ; que les semestriers n'avaient pas joint leurs régimens, et que le peu de troupes qui y étaient, n'avaient ni chevaux de train, ni tentes, ni marmites, ni boulangerie de campagne, ni même de vivres.

On m'a assuré depuis, que si les troupes prussiennes n'avaient pas été mises plutôt sur le pied de guerre, la faute en avait été au général Schwerin, qui, dans ses rapports en cour, avait toujours représenté l'insurrection polonaise comme très-insignifiante, et comme si elle pouvait être apaisée avec peu de troupes. On a ajouté que cela avait été la raison pour laquelle le commandement avait été ôté au comte Schwerin, pour le donner au général Favrat. Une autre faute que le général Schwerin avait commise, c'était qu'il plaça trop de troupes sur la Narew, où le soulèvement de la brigade de Madalinsky avait à la vérité commence, mais où, après son départ, il n'y avait eu plus rien à craindre. En général, il éparpilla ses troupes sur tout ce long cordon, et le garda par-tout également par de très-petits postes.

Si dans ce temps Kosciuszko avait voulu faire une insurrection dans la Prusse méridionale, comme il la fit l'automne suivant, il aurait percé ce faible cordon par-tout où il aurait voulu, et il n'aurait pas trouvé la moindre résistance dans l'intérieur des trois provinces de Prusse. Le feu de l'insurrection serait alors devenu général; il se serait communiqué aux provinces adjacentes, et Kosciuszko y aurait trouvé de l'argent et des adhérens.

Mais, par bonheur, il manqua ce grand coup;

il voulait faire la guerre à la Russie, nous faire quitter Warsovie et les palatinats de Sandomirz et de Cracovie, pour se pourvoir de l'artillerie et des munitions de l'arsenal, se renforcer par la garnison de Warsovie et par les autres troupes polonaises, et armer les paysans.

Comme le général Schwerin avait différé de jour en jour l'accomplissement de ses promesses d'agir enfin offensivement contre Kosciuszko, de la manière que nous étions convenus avec lui; comme le bruit s'était tout d'un coup généralement accrédité à Warsovie, commesi Kosciuszko, renforcé par des paysans, marchait à grands pas vers la ville, que ses avant-troupes s'étaient déjà avancés jusqu'à Malagotsch, le général Igelstrom jugea à propos d'assembler un conseil de guerre, dans lequel il proposa la demande si l'on devait d'abord évacuer Warsovie en retirant toutes nos troupes, ou bien garder la ville, détacher seulement un corps sur la Pilica pour en garder les passages, et ne sortir de la ville avec toutes les troupes pour aller à la rencontre de Kosciuszko et le combattre, que quand il s'approcherait de la ville à une certaine distance.

Tout le conseil décida affirmativement la proposition du général Igelstrom, et je fus du même avis par les raisons suivantes :

1. Warsovie était le dépôt général de l'artillerie, des munitions, des armes et de tout l'attirail de la guerre ; l'arsenal de Warsovie était amplètement pourvu de toute espèce d'artillerie nécessaire pour une grande armée. La plupart des canons des régimens polonais y étaient gardés, excepté les canons que quelques régimens avaient fait fondre à leurs propres frais, et qu'ils gardaient auprès d'eux. Il s'y trouva une grande provision de boulets, bombes, cartouches à canon, et une quantité de fusils avec leurs charges toutes préparées. Les magasins à poudre étaient aussi bien approvisionnés. Il y avait encore à Warsovie cinq compagnies de (fusiliers) canonniers et deux compagnies de fusiliers de l'artillerie. Hors la Lithuanie, il n'y avait dans les provinces de la couronne que deux compagnies de fusiliers de l'artillerie à Bialastak, et un détachement de canonniers à Cracovie.

Kosciuszko manqua par conséquent de tous les articles ci-énoncés. Il n'avait que onze canons, qui avaient été à Cracovie et auprès des bataillons polonais y assemblés, et douze canons qu'il avait pris dans l'affaire du général Tormassow.

Quant aux munitions de guerre, Kosciuszko n'en pouvait avoir que le peu qu'il avait trouvé au château de Cracovie, et ce qu'il en a pu

ramasser dans le palatinat de Sandomirz et de Cracovie, ou dans la Galicie. Les troupes polonaises dans les autres provinces en avaient encore moins, et ce manque de munitions les mettait absolument hors d'état d'agir avec force contre nous. C'était donc notre plus grand intérêt de garder Warsovie et de ne pas abandonner aux insurgens les dépôts y renfermés : mais il aurait été essentiel de prendre ces dépôts sous notre garde spéciale, afin que l'habitant et la garnison même de Warsovie n'en fissent pas usage contre nous.

2. Warsovie était non-seulement la résidence du roi (1) ; le siége du conseil permanent de la République et le domicile d'une bonne partie

(1) En quittant Warsovie, il fallait que le roi, le conseil, la chancellerie, l'ambassade et tous nos amis nous suivissent. Lorsqu'il fut question de sortir effectivement de Warsovie pour aller avec toutes les troupes à la rencontre de Kosciuszko, comme nous verrons plus bas, le général Igelstrom fit demander au roi ce qu'il ferait en pareil cas, s'il se croyait assez sûr dans sa capitale. Qu'il conseillait à sa majesté d'en sortir avec lui ; le roi s'y conforma et fit préparer son équipage : plusieurs de nos amis en firent de même. Mais je demande, que faire avec le roi ? Quels embarras sa présence aurait-elle causés dans les marches et attaques ? Il n'y aurait eu qu'un parti à prendre ; c'était de l'envoyer, sous une bonne escorte, à Kœnigsberg, car dans la Prusse méridionale sa majesté n'était nulle part en sûreté.

de nos amis ; mais elle renfermait encore un plus grand nombre de boute-feux, de jeunes gens imbus des principes du jacobinisme, une municipalité amie de la constitution du 3 de mai, et une populace facile à être séduite. En abandonnant cette ville, nous ne pouvions espérer d'y rentrer qu'avec de grandes forces qu'on aurait envoyées à notre secours de nos frontières ; car *(a)* il était sûr que dès notre départ, toute la ville serait en insurrection, et qu'on y ferait venir des provinces situées sur la rive droite de la Vistule les troupes polonaises qui s'y trouvaient, ainsi que des paysans, pour se mettre en état de défense contre notre rentrée ; nous aurions eu par conséquent un ennemi très-nombreux en dos. *(b)* Il étoit sûr que, d'après l'exemple de la capitale, toute la Pologne se souleverait (1).

Arrêter l'agrandissement du feu de l'insurrection, c'était un but essentiel que nous avions à

(1) La suite des troubles a vérifié toutes ces conjectures. Tant que nous avons gardé Warsovie, l'insurrection ne s'agrandit point. Les insurgens s'assemblèrent bien dans differentes provinces de la Pologne, sur-tout à Chelm, mais sans rien entreprendre. Ils attendirent premièrement un événement aussi heureux que celui de la révolution de Warsovie. Dès que Warsovie fut au pouvoir des insurgens, tout le pays se souleva à mesure que cette nouvelle se répandit dans les provinces.

remplir. La Russie était menacée d'une guerre avec les Turcs, et nous ne devions pas compter sur un grand corps de nos frontières. Mais nous pouvions compter qu'un petit corps de huit à dix mille hommes viendrait à notre secours de la Russie-Rouge où notre armée était assemblée.

Le général Igelstrom demanda du secours avec les plus grandes instances. Les premières troupes qui furent détachées sous le commandement du général Derfelden, n'arrivèrent à Lublin que trois mois après que l'insurrection avait commencée, et dans le temps où toute la Pologne était déjà en combustion, et où (tout) un grand corps, même comme celui du général Derfelden, ne pouvait plus effectuer ce qu'on aurait pu faire dans les premiers commencemens avec peu de troupes.

Si l'on avait envoyé à temps les quatre bataillons de chasseurs, qu'on avait retirés en automne 1793 du corps de Luck, la révolution de Warsovie ne se serait pas faite, parce que le corps du général Denissow en aurait été plus que suffisamment renforcé; parce qu'alors on n'eût pas été nécessité de détacher le corps du général Chrousczow sur la Pilica, pour en garder les passages contre Kosciuszko, marchant sur Warsovie; et parce que les mutins de Warsovie n'eussent jamais osé entreprendre la révolution, sachant le corps du

général Chrousczow cantonné tout près de la ville, et à portée d'y entrer à tout moment.

Si les Turcs nous avaient effectivement déclaré la guerre l'année passée, si nous n'avions pas pu envoyer en automne ce corps nombreux, qui sortit des confins de la Russie, sous les ordres du maréchal comte Souworrow Rymnikşky, pour écraser toute l'insurrection avant l'hiver, le mal pouvait devenir incurable; et cela eût été pour n'avoir pas envoyé à notre secours quelques milliers d'hommes au commencement des troubles; ils pouvaient nous aider à réprimer les Polonais rebelles, et être de retour pour faire la guerre aux Turcs.

Il a été dit ci-dessus que notre but essentiel était d'empêcher que l'insurrection ne s'agrandît. Les moyens de remplir ce but étaient, *(a)* de tenir Kosciuszko en échec, et tellement à l'étroit dans le palatinat de Cracovie, qu'il ne pût se porter quelque autre part, soit pour se joindre aux autres troupes polonaises confédérées, soit pour se renforcer par l'enrôlement des paysans, soit pour soulever quelque autre province, soit enfin pour marcher sur Warsovie; *(b)* d'empêcher les troupes polonaises des autres provinces de passer la Vistule pour se joindre à Kosciuszko; *(c)* de garder la ville de Warsovie, afin que l'insurrection ne s'y établît pas, et de nous y maintenir en cas d'attaque.

Toutes nos dispositions étaient faites en conséquence, et nos mesures prises sur tous les points. Nous étions assez forts en troupes pour nous soutenir dans toutes les positions, au moins jusqu'au temps où nous devions nous attendre à un renfort, soit de nos frontières, soit de celles de la Prusse méridionale.

3. Évacuer Warsovie sans autre raison que de nous mettre à l'abri d'un soulèvement qui pourrait s'y tramer contre nous, eût été peu honorable aux troupes russes; c'était une preuve évidente que nous avions peur des Polonais. Nos troupes étaient en Pologne pour y entretenir l'ordre; il fallait donc l'entretenir particulièrement à Warsovie, qui avait tant d'influence sur le tout, et où était le siége principal de la République.

On nous aurait accusés, non sans raison, d'avoir commis une très-grande faute, si, après notre sortie, Warsovie se fût soulevée; on aurait dit que nous avions assez de troupes pour nous y maintenir, pour apaiser la sédition et pour tenir tête tant à la populace qu'au militaire polonais.

Il faut avouer qu'il eût été encore moins honorable pour les troupes russes d'être forcées de quitter la ville. Je détaillerai cette catastrophe, quand il sera question du jour de la révolution.

Ce sont les raisons qui me déterminèrent d'être

de l'avis de ne pas quitter Warsovie pour le moment.

Je reviens au conseil de guerre, qui décida,

1. De détacher sur la Pilica un corps de troupes, en garder les passages, en cas que Kosciuszko entreprît de marcher sur Warsovie.

Les troupes sous le commandement du général Chrousczow, cantonnées aux villages aux environs de Warsovie, pour garder la ville contre un ennemi qui viendrait du dehors, furent détachées à cet effet.

Elles étaient composées de deux bataillons du régiment du Dnieper, d'un bataillon de chasseurs du corps de Catherinoslaw, de cinq escadrons du régiment de Jambourg, carabiniers, de cinq escadrons du régiment de chasseurs à cheval d'Élizabethgrad, du régiment des Cosaques du major Denissow et de quatre pièces de campagne.

Ce corps occupa tous les passages de la Pilica, depuis son embouchure jusqu'à la frontière de la Prusse méridionale, où il se joignit à une lieue d'Inowlodz aux troupes prussiennes qui tinrent le cordon. Il servit de corps intermédiaire entre Warsovie et le corps du général Denissow, et était également à portée de se replier sur Warsovie ou de marcher au secours du corps du général Denissow.

2. De sortir de Warsovie avec toutes les

troupes, de marcher à la rencontre de Kosciuszko et de le combattre avant qu'il s'approche de la ville, soit après avoir forcé le passage de la Pilica, soit en prenant par le cordon trop faible de la Prusse méridionale par Inowlodz, Rawa, &c.

En conséquence de cet arrêté du conseil de guerre, je fis la disposition des différentes marches et camps que nos troupes devaient prendre, en sortant de la ville et marchant sur les différentes routes par lesquelles Kosciuszko pouvait venir.

Plusieurs préparatifs relativement à cette marche furent effectivement faits, parmi lesquels j'observe ici, 1.° que les troupes sur la Pilica devaient en ce cas se joindre quelque part aux troupes sorties de la ville, pour ne former ensemble qu'un seul corps. 2.° Nous établîmes vis-à-vis de la petite ville de Karczew sur la Vistule, à trois lieues de Warsovie, une wagenburg de notre gros équipage. Elle fut gardée par un détachement de troupes et du canon. C'était pour alléger la sortie des troupes de la ville, et ne pas être embarrassés dans nos marches, ou en cas d'attaque (1).

Nous avons déjà parlé des inconvéniens de la

(1) Il y avait à Karczew un passage qui fut en même temps gardé par les troupes de la wagenburg. Ce passage faisait la connexion entre Warsovie et les autres passages de la rivière, que nous occupions, comme il a été dit plus haut.

position du corps du général Denissow à Skalmirsz, qui n'avait point de communication directe avec Warsovie. Il en résulta que les rapports du général Denissow arrivèrent fort tard au quartier général. Ils étaient obligés de faire un grand détour, en allant par Opatow, et de là le long de la Vistule, où nos troupes étaient postées pour garder les passages.

Ces mêmes inconvéniens subsistèrent pour le corps du général Chrousczow sur la Pilica.

Tous ces inconvéniens eussent été levés, si le général Denissow avait voulu prendre une position plus près des chemins de Warsovie, par laquelle il eût eu, non seulement une communication et liaison directes avec nos troupes sur la Pilica, mais il se serait aussi ouvert la communication avec les troupes prussiennes à Koniecpal et Czenstochow, et le chemin de Warsovie eût été mieux gardé.

La correspondance entre les généraux Igelstrom et Schwerin était toujours très-suivie.

Le général Igelstrom ne cessa de presser le comte Schwerin de faire entrer un corps de troupes dans le palatinat de Cracovie, afin d'agir offensivement contre Kosciuszko, comme il avait promis à plusieurs reprises de le faire dès le commencement de l'insurrection de Cracovie. Le général Schwerin demanda de son côté que le corps du

général Denissow s'approchât du cordon de la Prusse méridionale, pour faire une liaison entre les troupes des deux puissances.

Dans le même temps que nos troupes arrivaient sur la Pilica, le comte Schwerin faisait avancer un corps léger jusqu'à Lelow et Naklo pour ouvrir une communication avec le corps du général Denissow : mais Naklo étant à huit lieues de Skalmirsz, la distance était trop grande, pour établir une communication entre les deux corps.

Enfin le général Schwerin assura positivement le général Igelstrom, qu'au bout de quelques jours il marcherait en personne avec un corps de six mille hommes dans le palatinat de Cracovie, pour agir offensivement contre Kosciuszko, et que, dans cette vue, il se joindrait au corps du général Denissow, corps que le général Igelstrom remit en ce cas sous les ordres du général prussien. Le comte Schwerin assura aussi que plusieurs pièces de grosse artillerie, tant canons que mortiers, arriveraient incessamment pour attaquer et bombarder Cracovie. Il desirait que le général Igelstrom fît renforcer, à cet effet, le corps du général Denissow par les troupes placées sur la Pilica; il offrit en échange de laisser à la disposition du général Igelstrom les troupes prussiennes qui étaient sous le commandement du lieutenant général

Wolky à Sakroczim, et sur les rives droites de la Vistule et de la Narew, ainsi que les troupes qui étaient sous le commandement du général Franckenberg à Sochaczow et Inowlodz, afin qu'il pût les faire venir, en cas de besoin, à Warsovie.

Le général Igelstrom accepta ce plan d'opérations, et ne laissa sur la Pilica que le bataillon de chasseurs avec 200 Cosaques, pour garder les passages : le général Chrousczow, avec les autres troupes, fut envoyé au corps du général Denissow, afin de le renforcer et de prendre une position intermédiaire entre ce corps et celui du comte Schwerin pour se combiner entre eux.

Dans le même temps, le général Igelstrom écrivit au général Wolky de faire passer la Vistule aux troupes prussiennes qui étaient aux environs de Sakroczim, et de les faire cantonner dans les villages entre Sakroczim et Warsovie, à une et deux lieues de la ville.

Le général Wolky s'approcha incontinent de Warsovie avec un bataillon et cent hommes d'infanterie et deux canons et avec un régiment de dragons de cinq escadrons. Il fit venir encore un autre bataillon ; mais comme les semestriers n'étaient pas encore arrivés, les bataillons et escadrons étaient très-faibles et consistaient en mille hommes tout au plus.

A la prière du comte Schwerin, le général Igelstrom différa encore d'appeler les troupes qui étaient sous le commandement du général Franckenberg. Celles de Sochaczow consistaient en un bataillon et quelques escadrons; celles d'Inowlodz n'étaient pas plus fortes; les semestriers y manquaient également. En attendant, le général Igelstrom recommanda au général Franckenberg d'être prêt à marcher sur Warsovie, eu cas qu'il en eût besoin.

Telles étaient les dernières dispositions avant la révolution de Warsovie.

Quelques jours avant le 6 *(17)* avril, tout parut plus calme et plus tranquille dans le public qu'on ne l'avait été précédemment à Warsovie. Les factieux avaient apparemment dressé leurs bateries et leurs places, et n'attendaient plus que l'occasion d'éclater.

Ce fut dans ce temps-là que les bataillons et escadrons prussiens, venant de Sakroczim prirent leurs quartiers dans les villages près de Warsovie; le voisinage de ces troupes et l'apparition du général Brückner, qui vint en ville, accompagné par quelques dragons pour faire son rapport au général Igelstrom, firent une sensation générale. Les insurgens en furent d'abord déconcertés; mais

ils apprirent ensuite que le nombre des Prussiens n'était pas considérable.

On craignit, sur-tout dans le commencement, que ces troupes ne fussent logées dans la ville, et le magistrat vint solliciter le général Igelstrom de ne pas le permettre ; le général accorda cette prière, à condition qu'on se tînt tranquille ; si non, que les Prussiens entreraient à la moindre alarme. Le magistrat donna là-dessus les promesses les plus fortes, en assurant qu'en cas que quelques mauvaises têtes, comme il s'en trouvait dans chaque grande ville, voudraient troubler le repos public, il s'y opposerait, conjointement avec la bonne bourgeoisie.

En attendant, les insurgens firent envisager l'arrivée des troupes prussiennes aux portes de Warsovie, comme si nous avions des desseins funestes contre la ville et ses habitans ; ils irritèrent par là le bas peuple et jetèrent l'alarme chez les bourgeois tranquilles.

Un mémoire conçu dans des termes très-forts, que le général Igelstrom fit remettre au conseil permanent, le 4 *(15 avril)*, et dans lequel il demandait l'arrestation immédiate de vingt-six personnes suspectes, a sans doute contribué à enflammer les esprits et à hâter l'explosion de la révolte. La veille de la révolution, j'étais, comme à l'ordi-

naire, chez le général Igelstrom, jusqu'à 11 heures du soir ; en le quittant, je passai encore chez le ministre de Prusse, d'où je me retirai après minuit.

Tout était fort tranquille dans les rues, et plus on touchait au moment de la révolution, moins on pouvait s'apercevoir qu'elle dût éclater. On prétend cependant que, dans la soirée du 5 *(16)*, plus de cinquante mille cartouches ont été distribuées, de main en main, dans tous les quartiers de la ville.

Après trois heures du matin, on remarqua quelque mouvement à l'arsenal ; après quatre heures un détachement des gardes à cheval sortit de sa caserne, et attaqua notre piquet placé, avec deux pièces de campagne, entre cette caserne et la porte de fer du jardin du palais de Saxe.

Le piquet se défendit et tira deux coups de canon contre le détachement ennemi, qui, étant supérieur en nombre, força notre piquet à se retirer. Le détachement hacha en pièces les roues des canons et retourna à sa caserne : peu après, toute la garde à cheval sortit ; deux escadrons se portèrent à l'arsenal, et deux aux magasins à poudre (1).

C'est par cette attaque que commencèrent les

---

(1) D'après la disposition convenue, tous les quatre escadrons devaient marcher au château du roi.

hostilités faites ouvertement par les Polonais contre nos troupes. Ensuite plusieurs signaux se donnèrent à l'arsenal par des coups de canon, pour avertir les troupes polonaises de se rendre à leurs postes, et pour rassembler la populace (1).

Le général Czichocky envoya d'abord l'ordre au régiment de Dzianlinski d'entrer en ville et de marcher au château. Il cria au peuple de ses fenêtres *aux armes, aux armes.*

On distribua à l'arsenal des sabres et des fusils à qui en voulut; on en jeta aux passans par les fenêtres.

Le régiment des gardes de la couronne sortit aussi de ses casernes, et se porta avec impétuosité vers les magasins à poudre, d'où un bataillon se rendit au château et l'autre à l'arsenal, après que les trois compagnies de la milice du trésor vinrent les relever aux magasins à poudre.

Cette milice avait traversé la Vistule, de bon matin, en bateaux, marcha à l'arsenal, où on la pourvut d'armes, et se rendit de là aux magasins à poudre. En allant à l'arsenal, elle passa à côté des deux compagnies placées dans la rue Longue,

---

(1) Suivant la disposition commune, l'avertissement pour l'assemblement des troupes devait se faire par des ordonnances, afin d'éviter l'alarme.

litt. R. Lorsqu'on en fit le rapport au général Igelstrom, il ordonna de la laisser passer, pour ne pas commencer des hostilités si près de son quartier (1).

Les escadrons de la cavalerie nationale qui étaient à Praga, passèrent également la Vistule et se rendirent à l'arsenal. Ils tinrent d'abord des postes dans les rues aux environs de l'arsenal, ensuite ils combattirent à pied avec la populace et se jetèrent dans les maisons pour tirer sur nous par les fenêtres.

Par tout où les Polonais rencontraient quelqu'un des nôtres, ils le prenaient, le maltraitaient ou le massacraient. Nos officiers qui demeuraient dans des rues éloignées, furent enlevés et maltraités par le peuple. Leurs gens furent pour la plupart massacrés. Tout cela se passa de bon matin.

Le général Igelstrom étant averti de l'alarme et des hostilités commencées par le détachement des gardes à cheval contre notre piquet, ordonna d'abord au lieutenant général Apraxin d'assembler toûtes nos troupes aux postes qui leur étaient assignés; il envoya en même temps un messager au

(1) D'après la disposition, ces trois compagnies devaient rester à Praga.

roi, pour demander raison de ce qui venait de se passer.

J'ignore la réponse que fit le roi ; il y eut plusieurs messages entre S. M. et le général Igelstrom.

Le ci-devant grand-chambellan prince Poniatousky vint une fois, de la part du roi, chez le général; mais j'ignore le sujet de tous ces messages.

Plusieurs de nos bataillons arrivèrent fort tard à leurs postes. Ils auraient dû s'assembler à la moindre alarme, sans en attendre l'ordre ; ils auraient dû être habillés à l'aube du jour, et être prêts pour pouvoir s'assembler à tout moment. Je suppose que les ordres leur avaient été donnés en conséquence.

Le quartier que j'habitais n'étant pas loin de la place où notre piquet fut attaqué, j'en fus incontinent averti par ma garde. Je me rendis au plus vîte chez le général en chef; il était cinq heures du matin. Sur tout le chemin que j'avais à faire pour aller chez le général Igelstrom, en passant par la cour du palais de Saxe et devant Marieville, je ne rencontrai que deux cavaliers de la cavalerie nationale qui, venant de l'arsenal, dépassèrent ma voiture au galop près Marieville. C'étaient, sans doute, des ordonnances qui portaient des ordres

quelque part. Toutes les portes des maisons étaient fermées.

Nos deux compagnies qui devaient se placer devant Marieville, n'y étaient pas encore, et je ne vis pas un de nos soldats dans les rues.

En venant chez le général Igelstrom, je lui proposai de faire assembler nos troupes, et de faire avertir les Prussiens de s'approcher de la ville. Il me répondit que c'étaient justement les Prussiens qui avaient causé l'alarme, parce que leurs patrouilles étaient allées jusqu'à la barrière de la ville (1).

Le général en chef donna ordre aux deux compagnies placées devant Marieville, *litt. Q*, et à celles qui étaient dans la rue Longue, *litt. T*, de se porter dans la rue devant son quartier, et de s'y former en bataillon, ce qui s'exécuta après les six heures.

Vers ce temps-là, arriva chez le général en chef le chirurgien Lebedew du second bataillon du régiment de Sibérie ; il était envoyé de la part du major Bago, pour rapporter au général ce qui s'était passé, après quatre heures du matin, entre

(1) C'était un mensonge inventé par les factieux pour exciter le peuple ; c'était peut-être aussi pour engager le général Igelstrom à ne pas appeler d'abord les troupes prussiennes à son secours.

le détachement des gardes-du-corps et notre piquet, et demanda ses ordres (1).

Le général était justement devant le bataillon formé devant son quartier, et les généraux Apraxin, le comte Nicolas de Zouboff et moi, nous nous trouvions auprès de lui. Il renvoya le chirurgien incontinent, en lui ordonnant de dire au major de s'avancer avec le bataillon vers son quartier, et que le même ordre devait être suivi par les autres bataillons. Nous verrons plus bas, lorsqu'il sera question des affaires des bataillons, de quelle manière cet ordre a été exécuté.

Après sept heures commencèrent les attaques contre le quartier du général en chef (2). Une

(1) Tout officier, tout homme reconnu pour Russe, qui paraissait alors dans les rues de Warsovie, était assommé. Ce chirurgien s'offrit volontairement à exécuter la commission du major Bago, et traversa intrépidement les groupes du peuple en allant et revenant. Il fut cependant blessé en retournant chez son major.

(2) Il faut observer ici que toutes les attaques étaient principalement dirigées contre le quartier du général Igelstrom. C'était comme si le peuple enragé en eût voulu à sa personne. Les attaques qui se firent ailleurs, comme celle du régiment de Dzianlinski, n'étaient que pour s'approcher du quartier du général, pour en éloigner et couper les autres bataillons, afin de pouvoir l'assaillir de tous côtés.

troupe de bas peuple (1), mêlée de soldats congédiés, sortit avec un canon de la vieille ville par la porte du faubourg de Cracovie. (*Voyez* le plan de la ville, *litt. a.*)

Son dessein était de s'avancer de cette porte dans la rue Électorale, et de pénétrer dans la rue Mieclova, où était le quartier du général, afin de l'attaquer de ce côté-là.

Le général Igelstrom fit d'abord placer au bout de sa rue et dans la rue des Sénateurs (*Voy.* plan de la ville, *litt. b.)* une compagnie avec un canon, qui chassa cette multitude (2), et la força de se retirer de rechef dans la ville.

---

(1) Peu de bourgeois comme il faut prirent personnellement part à la révolte. Ils se tenaient tranquilles dans leurs maisons ; toutes les portes étaient fermées. Warsovie était pleine de bas peuple comme de garçons de différens métiers, la plupart étrangers, des domestiques, des cochers, ainsi que des paysans qu'on avait fait venir des villages; parmi eux se trouvaient des soldats soi-disant congédiés des régimens dans les provinces et de ceux de Warsovie. Ce bas peuple était conduit et excité par quelques bourgeois hardis et entreprenans, qui avaient du crédit chez la populace, comme ce cordonnier Kilinsky, par des avocats et d'autres enragés. Les premiers moteurs et exécuteurs de l'entreprise révolutionnaire étaient Czichosky, Mokranowsky, Sierakowsky, Haumann, Dobrsky, &c.

(2) Il est difficile de déterminer le nombre de gens qui composaient cette troupe. La porte par laquelle elle passa, empêcha de voir dans l'intérieur de la ville.

Quelques-uns de la cavalerie nationale et des soldats congédiés se jetèrent ensuite dans les maisons de la rue des Sénateurs et dans celle de madame de Cracovie *(litt. c.)*, dans lesquelles ils pouvaient entrer du côté du faubourg de Cracovie, et se mirent à tirer par les fenêtres sur notre compagnie. Le général Igelstrom la fit retirer et placer auprès de sa maison.

Cette attaque était à peine repoussée, qu'une autre troupe de populace de cent jusqu'à cent-cinquante hommes, venant de l'arsenal avec un canon, s'avança par la rue Longue vers l'autre bout de la rue du genéral en chef.

Le général Igelstrom détacha contre cette troupe deux compagnies avec un canon, sous le commandement du major Depreradowicz; nos compagnies se placèrent dans la rue Longue; derrière le coin d'une maison *(d)*; et lorsque cette troupe s'était avancée jusqu'à une certaine distance *(e)* et avait déchargé son canon, les nôtres tombèrent dessus, prirent le canon, battirent et chassèrent cette tourbe d'insurgens du côté de l'arsenal.

Les deux compagnies restèrent dans ce poste, le gardèrent jusqu'à notre sortie de la ville, afin d'empêcher la populace de renouveler son attaque de ce côté-là.

Une troisième attaque suivit immédiatement la seconde. Une troupe de peuple vint, avec un canon, de la vieille ville par la porte de Sakroczim *(f)*, et entra dans la rue Longue *(g)*, afin de pénétrer jusqu'au quartier du général Igelstrom.

Aussitôt que cette troupe se montra dans la rue Longue, et commença à tirer sur les nôtres, nous envoyâmes contre elle un petit détachement d'infanterie et de cavalerie (1), qui la chassa et la poursuivit jusque dans la porte de la vieille ville.

Notre détachement ne pouvant pousser plus loin sa poursuite, et étant exposé aux coups de fusils qu'on tirait sur lui par les fenêtres, se trouvant aussi trop éloigné de nous pour que nous pussions le soutenir, se replia vers nous ; il fut placé au coin de la rue du général en chef, afin de garder cette partie de la rue Longue, en cas que les insurgens reviendraient à la charge.

Ils y revinrent en effet, et furent reçus et repoussés de la même manière.

---

(1) Nous n'avions jusque-là qu'un seul bataillon, avec lequel nous dûmes repousser toutes ces attaques que la populace fit contre nous de différens côtés. Il fallait agir par petites troupes, que nous ôtâmes même avec grande peine des autres postes qui étaient à garder. Nous repoussâmes néanmoins chaque attaque assez facilement et avec tant d'énergie, que l'ennemi ne revint plus.

Après que ces attaques furent heureusement repoussées, le général Biszewsky arriva chez le général en chef; il vint lui dire, de la part du roi, que le peuple pourrait être calmé, s'il voulait sortir de la ville avec les troupes.

Pour s'arranger là-dessus avec le roi, le général en chef jugea à propos d'envoyer, avec le général Biszewsky, son neveu, le major Igelstrom; mais, passant par le faubourg de Cracovie, cet officier, de la meilleure espérance, fut assassiné, à côté du général polonais, par le peuple attroupé, pas loin du château.

Quelque temps après, le roi envoya un officier au général Igelstrom, lui dire qu'il pouvait sortir de la ville avec les troupes, mais sans armes, et qu'il eût à indiquer les rues par lesquelles il voulait se retirer.

Pendant que le général Biszewsky était avec le général Igelstrom, l'aide-de-camp du général Milaschewicz, accompagné d'un officier du régiment de Dzianlinsky, vint demander au général en chef si le général Milaschewicz devait laisser passer le régiment de Dzianlinsky, qui venait de sa caserne pour marcher au château.

Le général Igelstrom renvoya l'aide-de-camp avec l'ordre à son général d'arrêter, avec toutes ses forces, le régiment polonais, et de lui nettoyer

le chemin, en cas qu'il voulût se joindre à lui (1). Peu après que le général Biszewsky fut parti, la populace renouvela ses attaques. Une troupe de cent cinquante à deux cents hommes, avec une pièce de canon, pénétra vers les dix heures dans la cour du palais de la République, appelée la Commission : elle y entra de la rue Swentayurska, par la porte de derrière de cette cour (*i*), et du côté de l'arsenal, par le jardin de la République et le palais de la Commission. Du fond de cette cour, elle tira à mitraille et à coups de fusil par la porte de devant contre les nôtres qui étaient dans la rue Longue et dans celle du quartier du général en chef.

Au moment où cette attaque commençait, le major Wimpfen, qui avait son poste dans la rue des Franciscains, *litt. V*, arriva avec le quatrième bataillon du régiment de Sibérie, et se joignit aux nôtres dans la rue Longue. Cet officier-major, entendant la tiraillerie et une canonnade très-vive auprès du quartier du général en

(1) Je parlerai ci-après de l'affaire qui s'en est suivie entre le général Milaschewicz et le régiment de Dzianlinsky. Comme les affaires que nos détachemens de troupes ont eues tant avec les militaires polonais qu'avec la populace, se sont passées presque en même temps, j'en donnerai les détails séparément.

chef, ne manqua pas à son devoir, marcha au secours, et arriva très-à-propos.

Nous employâmes d'abord ce bataillon pour repousser cette multitude de bas peuple de la cour de la Commission. Deux compagnies furent commandées dans la petite cour devant l'entrée de la maison de comédie *(l)*, et deux se placèrent à côté de la grande porte du côté de la rue Longue *(k)*.

Aussitôt que les insurgens eurent déchargé leur canon, nos grenadiers tombèrent dessus, les mirent en fuite, et s'emparèrent du canon.

Nous gardâmes les entrées de cette cour, qui nous servit de place d'armes et de point d'appui contre l'arsenal, et nous y employâmes le canon pris sur l'ennemi.

Les Polonais avaient placé des canons tout autour de l'arsenal. Ils avaient fait des ouvertures dans la grille de fer *(m)*, qui entoure le jardin de la République, vis-à-vis de l'arsenal; et par ces ouvertures, ils tiraient continuellement avec trois canons contre le palais de la Commission et dans la cour.

Dès que nous eûmes occupé cette cour, les Polonais plaçaient au coin du jardin de la République *(n)* trois canons, avec lesquels ils enfilaient la rue Swentayurska et rasaient devant la

porte, le derrière de cette cour *(i)*, d'où l'on sort dans la rue Swentayurska.

L'attaque dans la cour de la Commission fut suivie d'une autre. Un parti d'insurgens se jeta dans la maison de Tepper, qui est vis-à-vis du quartier du général en chef. Ils y pénétrèrent par l'arrière-corps du bâtiment, et tirèrent des fenêtres sur nos gens placés devant le quartier du général. Nous y envoyâmes une vingtaine de grenadiers qui les en chassèrent.

Voici toutes les affaires que nous avons eues dans la matinée avec les Polonais, auprès du quartier du général Igelstrom.

L'ennemi a été repoussé par-tout, avec perte en hommes et en canons; il ne hasarda plus de renouveler ses attaques que l'après-midi, il continua cependant de tirer ci et là des fenêtres et des coins des rues, des coups de fusil contre nos postes, qui y répondirent.

Nous restâmes aux postes que nous avions occupés, espérant que quelques-uns de nos bataillons viendraient se joindre à nous pour agir offensivement.

Le général Igelstrom ayant retiré dès le matin les deux compagnies qui avaient été placées à Marieville. et ce poste n'ayant pas été remplacé par les autres bataillons, qui, suivant l'ordre exprès

du général, devaient s'approcher de son quartier, il s'en suivit que le quartier-général fut entouré de la populaçe et entièrement coupé des autres bataillons, au point que nous ne pouvions plus y faire passer le moindre ordre, à moins de leur envoyer quelqu'un escorté par un détachement d'infanterie ou de cavalerie; et pour celà, nous n'avions pas assez de monde, eu égard à tant de postes que nous avions à garder.

Rien ne nous empêchait de marcher avec toutes les troupes que nous avions auprès du quartier du général en chef, et de nous joindre aux autres bataillons; mais, en quittant le quartier-général, l'archive de l'ambassade et tous les papiers secrets seraient tombés entre les mains des rebelles.

Je continuerai la relation des affaires qui se sont passées ultérieurement auprès du quartier du général Igelstrom, après que j'aurai fait le récit de ce qui est arrivé dans la même matinée aux autres troupes (1).

Je commence par la brigade du général Milaschewicz.

---

(1) N'ayant pas été témoin oculaire, et n'ayant pas vu des trapports formels sur ces affaires, je ne puis alléguer que ce que j'en ai appris, en m'informant près de ceux qui ont été sur les lieux, qui ont été employés avec les troupes mêmes, ou qui se sont trouvés dans le voisinage où les affaires se sont passées.

Dans les points 1, 2 et 3 de notre disposition, il a été dit, et je le répéterai ici,

1. Que cette brigade (1) avait pour principal objet de ne pas laisser entrer en ville le régiment de Dzianlinski;

2. Que le quatrième bataillon du corps des chasseurs de Cathérinoslaw, commandé par le lieutenant-colonel Klugen fut uniquement, dans ce dessein, avec deux canons de campagne, contre les casernes du régiment de Dzianlinsky, et nommément à l'endroit appelé les *Trois-Croix*, marqué sur le plan sous *litt. A;*

3. Qie la troisième compagnie du premier bataillon du régiment de Sibérie fut, pour le même objet, postée avec un canon dans la rue Brazka. F;

4. Que les deux escadrons du régiment de Charkow, commandés par le lieutenant-colonel d'Igelstrom, furent placés au milieu de la rue, appelée *Nouveau-Monde* D, principalement pour soutenir le bataillon de chasseurs en cas que le régiment de Dzianlinsky l'attaquerait pour forcer le passage en ville, ainsi que pour secourir, en cas de besoin, les deux compagnies du premier bataillon de Sibérie E.

---

(1) Ces postes sont marqués sur le plan de la ville, sous *litt.* A, B, C, D, E, F et G.

Le régiment polonais sortit de ses casernes avec ses deux canons, à cinq heures du matin, et marcha vers le bataillon des chasseurs (1) qui le laissa passer à côté de lui et entrer en ville, sans s'y opposer, ni mettre le moindre obstacle à sa marche (2). Le régiment prit sa route par la rue du Nouveau-Monde. Lorsqu'il s'approcha des deux escadrons D, le lieutenant-colonel Igelstrom envoya un officier au général Milaschewicz qui se trouvait avec le prince Gagarin, près des deux compagnies placées au faubourg de Cracovie, E, lui rapporter que le régiment était en marche, et demander s'il devait le laisser passer.

---

(1) Selon la disposition, le bataillon devait placer un détachement avec un canon au bout de la rue Marschalkowska C. Il ne l'avait pas fait; il se trouvait par conséquent complet à son poste A. On lui avait encore ajouté quatre pièces de campagne. C'étaient sans doute celles qui avaient été destinées pour être placées dans la cour du palais de Saxe. Il avait par conséquent six pièces de campagne, et deux canons du bataillon.

(2) J'ignore quels étaient les termes de l'ordre qui a été donné au lieutenant-colonel Klugen, et s'il a été suffisamment instruit de ne pas laisser entrer en ville le régiment de Dzianlinsky, sous quelque prétexte que ce soit. Il se peut que le commandant du régiment, en s'approchant du bataillon, lui ait fait dire, comme au général Milaschewicz, qu'il marchait au château, par ordre du roi, et que le lieutenant-colonel Klugen ait cru que, d'après cet ordre, il ne devait pas s'opposer au passage du régiment.

Le général Milaschewicz renvoya l'officier avec l'ordre que les lieutenans colonels Igelstrom et Klugen devaient arrêter le régiment.

L'officier n'était pas retourné, que le régiment avait déjà dépassé les deux escadrons, et qu'il s'avançait vers le poste des deux compagnies.

Le général Milaschewicz lui fit dire de s'arrêter, sans quoi il le traiterait en ennemi. Il forma aussitôt ses compagnies sur deux lignes devant la rue du Nouveau-Monde *(o)* et plaça en avant les deux pièces de campagne, afin de défendre absolument le passage. Sur cela, le régiment de Dzianlinsky fit halte, au coin de la rue de S.te-Croix *(p)*, à une portée de mitraille du poste des deux compagnies, et entre ce poste et celui des deux escadrons.

Le commandant du régiment envoya un officier au général Milaschewicz, pour l'assurer que le régiment, loin d'avoir des desseins hostiles contre nous, marchait au contraire, par ordre du roi, au château pour agir de concert avec nous, contre les insurgens, afin de maintenir l'ordre et la tranquillité dans la ville, et que c'était pour cet effet qu'il demandait un libre passage.

Le général Milaschewicz refusa hautement d'acquiescer à cette demande; il attendait les ordres du général en chef, auquel il avait envoyé le

major Milaschewicz pour lui faire rapport de l'entrée du régiment polonais en ville.

Ce major ne retournant point (1), et le régiment polonais parlementant toujours avec notre poste, le général Milaschewicz envoya son aide-de-camp, accompagné de l'officier du régiment de Dzianlinsky, au général en chef, pour demander ses ordres.

Dans ces entrefaites, le général Milaschewicz, pour renforcer le poste de deux compagnies, fit venir de la rue Sainte-Croix (G), la quatrième compagnie du bataillon, avec laquelle le prince Gagarin se plaça devant le corps des cadets (q), afin de garder le dos des deux premières compagnies, et pour chasser la populace qui pourrait venir du côté du château ou de la cour de Saxe.

Il envoya en même-temps un officier au lieutenant-colonel Klugen, lui porter l'ordre de s'avancer avec le bataillon et les deux escadrons contre le régiment de Dzianlinsky, et de l'attaquer en dos aussitôt qu'il verrait que les Polonais commenceraient des hostilités contre le poste de nos deux compagnies.

L'officier qui fut envoyé croyait pouvoir passer

---

(1) Il a été tué par la populace, près la maison de poste, dans la rue des Chèvres.

à côté du régiment polonais; il prit son chemin par la rue du Nouveau-Monde; mais il fut arrêté et maltraité par le régiment.

L'aide-de-camp du général Milaschewicz (1) revint avec l'ordre du général en chef, qu'il fallait s'opposer de toutes ses forces au passage du régiment.

Peu après le retour de l'aide-de-camp, le général Mokranowsky arriva près du général Milaschewicz pour demander, de la part du roi, qu'on laissât passer le régiment de Dzianlinsky, en réitérant l'assurance qu'il agirait de concert avec nous, pour apaiser l'insurrection du peuple.

Le général Milaschewicz lui donna pour réponse l'ordre qu'il venait de recevoir du général Igelstrom, et que, pour obtenir un changement quelconque, il fallait s'adresser directement au général commandant. Le général Mokranowsky voulut alors passer à travers notre poste et percer, avec

(1) Il revint seul. L'officier polonais, qui l'avait accompagné, l'avait quitté chemin faisant, apparemment pour rapporter à ses supérieurs le refus du général Igelstrom, peut-être aussi à dessein de faire périr cet aide-de-camp par la populace, pour que l'ordre n'arrive pas à son général. Il fut blessé deux fois après que l'officier polonais l'eut quitté.

son

son cheval, par les rangs de nos compagnies, apparemment pour aller en droiture au régiment et le faire agir incontinent; mais nos grenadiers lui opposèrent la baïonnette, et ne le laissèrent pas passer. Il retourna vers le château très-fâché de n'avoir pas obtenu son but.

Le général Milaschewicz envoya alors un second officier au lieutenant colonel Klugen, pour lui porter l'ordre sus-mentionné. Cet officier, qui fut à pied, prit le chemin par la rue d'Alexandrie et Izolez, où la populace ne le laissa pas passer (1).

---

(1) Le général Milaschewicz, lorsqu'il envoya ordre à la quatrième compagnie, postée dans la rue Sainte-Croix (G), de venir se joindre à lui, aurait dû envoyer en même temps l'officier qui lui porta cet ordre, ou bien ce dernier par le même chemin, c'est-à-dire, à côté du palais de Saxe, et par les rues Masowezka et Spitalna à la troisième compagnie placée dans la rue Brazka (F). L'officier pouvait delà, et sans danger, parvenir au bataillon de chasseurs (A). L'ordre qu'il envoya au lieutenant-colonel Klugen, devait être aussi de s'avancer incontinent dans la rue du Nouveau-Monde, et de se placer au dos du régiment polonais.

Comme l'objet du poste de la troisième compagnie était d'empêcher ce régiment de passer en ville et qu'elle n'en avait plus dès que le régiment était en effet passé, elle devait changer son poste et en prendre, d'où elle pût encore s'opposer à sa marche ultérieure. On aurait donc dû la faire approcher de la rue S.te-Croix, pour l'opposer là de nouveau à ce régiment et pour y remplacer la quatrième compagnie. Mais pour ne pas l'exposer seule dans cette position, il fallait

Sur les huit heures, lorsque la canonnade auprès du quartier du général en chef et de l'arsenal se fit entendre, le régiment polonais demanda encore une fois le libre passage pour se rendre au château; mais ayant reçu le même refus, il commença à tirer à mitraille contre notre poste.

Le général Milaschewicz y fit répondre par

---

la renforcer par un détachement de chasseurs. Une telle position eût empêché le régiment de Dzianlinsky d'entreprendre des hostilités ayant nos troupes en front, en dos et en flanc.

On manquait, à ce poste, de cavalerie pour porter cet ordre important. Le général Milaschewicz aurait dû faire venir et placer au faubourg de Cracovie ou auprès de la cour du palais de Saxe un escadron.

C'était le devoir du lieutenant-colonel Igelstrom d'envoyer un détachement de ses escadrons chez le général de la brigade, et de s'y rendre lui-même pour savoir ses ordres, et il aurait dû le faire dès que le régiment de Dzianlinsky vint se placer entre son poste et celui de deux compagnies.

Le général Milaschewicz aurait aussi bien fait d'envoyer en même temps ordre au second bataillon du régiment de Sibérie, placé à Grzibow (H), de marcher au secours du poste de ces ceux compagnies, au cas qu'elles seraient attaquées par le régiment de Dzianlinsky. On ne l'a sans doute pas cru nécessaire; nos deux bataillons et deux escadrons opposés à ce régiment, avec une si nombreuse artillerie, étaient du double plus forts que ce régiment polonais.

On avait assez de temps pour faire tous ces arrangemens, puisque depuis cinq heures que le régiment polonais entra en ville, jusqu'à huit heures qu'il attaqua le poste de deux compagnies, tout était tranquille dans ces environs.

ses canons, et dispersa d'abord le régiment, qui se retira dans les rues de Sainte-Croix et Ordinazka. Le régiment ennemi plaça alors ses canons aux coins de ces rues et tira sur nos compagnies. Les soldats polonais se jetèrent dans les maisons de cette rue, et tirèrent des fenêtres sur les nôtres.

Pour ne pas perdre inutilement du monde, le général Milaschewicz retira les compagnies dans la position (E), dans laquelle elles avaient été avant l'arrivée du régiment, et où elles étaient plus à couvert par l'église des Dominicains (S). Les canons restèrent devant la rue du Nouveau-Monde, et la canonnade continua de part et d'autre.

Quelques-uns du régiment polonais qui s'étaient retirés dans la rue Bernacka, passèrent dans celle d'Alexandrie, où la populace se joignit à eux *(r)*. Ils essayèrent d'attaquer les compagnies dans leur flanc gauche; mais le général Milaschewicz leur opposa un détachement qui les mit en fuite.

La populace venant du côté du château et des petites rues de ce côté-là *(t)*, fut dispersée par la troisième compagnie sous les ordres du prince Gagarin. Le général Milaschewicz et le prince Gagarin s'étaient soutenus à leurs postes près de trois heures entières. Ils avaient repoussé toutes les

attaques, tant du régiment de Dzianlinsky, que des attroupemens de la populace; mais n'ayant plus l'espérance de voir les lieutenans-colonels Klugen et Igelstrom venir à leur secours, ils résolurent de se retirer vers la cour du palais de Saxe. Cette résolution leur devenait d'autant plus nécessaire, que le feu que le régiment de Dzianlinsky fit sur eux par les fenêtres des maisons des rues du Nouveau Monde et d'Alexandrie, leur enlevait beaucoup de monde sans pouvoir décider cette affaire. La plupart de leurs munitions pour servir leurs canons, se trouvaient d'ailleurs également épuisées (1).

(1) A cette affaire se fait sentir la faute qui a été commise de n'avoir pas fait occuper la cour du palais de Saxe par un détachement, et du canon. Nos compagnies auraient eu par là un soutien; aucun attroupement de la populace n'aurait pu se faire aux environs de cette cour, et la communication avec les autres postes aurait été assurée.

Le général Milaschewicz avait encore un moyen de réparer cette première faute, en faisant venir de la rue Brazka la troisième compagnie (F), qui restait désormais sans objet, dès que le régiment de Dzianlinsky était entré dans la rue du Nouveau-Monde : en la plaçant avec son canon, dans la cour du palais de Saxe, tous les inconvéniens dont il est parlé ci-dessus étaient évités, et il en résultait encore l'avantage que tout le premier bataillon se fût trouvé rassemblé en un seul endroit; mais il paraît qu'on avait totalement oublié cette compagnie.

Il est inconcevable que, pendant les trois heures qu'on parlementa avec le régiment polonais, et que tout était tranquille

Dans cette retraite, ils eurent le malheur d'être grièvement blessés l'un après l'autre.

On les transporta dans les maisons voisines. Le général Milaschewicz fut fait prisonnier, et le prince Gagarin fut assommé par la populace.

Les compagnies étant restées sans commandement, résolurent de se retirer vers le second bataillon de Sibérie (H) (1). Comme elles s'avan-

---

dans ce quartier, et sur-tout pendant les trois heures que le combat dura, et que le secours des autres troupes devenait fort pressant, on n'avait pas envoyé par les rues sus-indiquées, encore un autre officier accompagné d'une quinzaine ou vingtaine de grenadiers, porter l'ordre à la troisième compagnie (F) du bataillon, et aux lieutenans-colonels Klugen et Igelstrom, de marcher au secours, ou même au second bataillon (H) du régiment de Sibérie; ce qui eût été d'autant plus facile, que, pour arriver au poste de ce dernier, il n'y avait qu'à passer la rue Krolewska. Tout était tranquille dans cette rue, excepté près du palais de Saxe, où quelques-uns de la populace s'étaient attroupés; ils se fussent immanquablement enfuis à l'approche des grenadiers; l'officier qui aurait porté cet ordre serait parvenu sans obstacle à l'un ou à l'autre de ces postes.

(1) Nos compagnies se seraient retirées en toute sûreté dans la cour du palais de Saxe, si l'on y avait placé un détachement de nos troupes; elles y auraient trouvé un appui, elles n'y auraient pas été exposées aux coups de fusil par les fenêtres; au contraire, nos grenadiers se seraient rendus maîtres des maisons qui font l'enclos de cette cour, et ils en auraient fait le même usage contre les insurgens: les nôtres auraient donc pu se soutenir dans cette cour, et y attendre le secours

çaient dans ce dessein par la rue Krolewska *(u)*, le deuxième bataillon se portait aussi en avant dans la même rue *(v)*. Cette rencontre inopinée fit que le bataillon, croyant voir l'ennemi marcher à lui, tira de ses canons : les compagnies furent donc obligées de prendre par les rues Masowezka et Spitalna vers leur troisième compagnie, qu'elles trouvèrent tranquillement à son poste. Elles ne rencontrèrent non plus aucun obstacle dans leur retraite par ces mêmes rues.

De là, toutes les quatre compagnies se replièrent sur le bataillon de chasseurs de Klugen, qui n'avait pas bougé de sa place et n'avait été incommodé en aucune façon.

Dès que le régiment de Dzianlinsky avait commencé à attaquer le poste de nos deux compagnies, le lieutenant-colonel Klugen avait formé de son bataillon un quarré sur la même place où il avait été posté, et s'y tenait sur la défensive.

Le lieutenant-colonel Igelstrom s'était retiré de son propre mouvement vers ce bataillon ; il

---

des autres troupes qui voulaient effectivement s'y porter vers ce temps-là, pour marcher suivant les ordres reçus au quartier du général en chef. Le général Milaschewicz et le prince Gagarin, blessés, s'y seraient fait transporter également ; et, en général, nos affaires n'auraient pas pris une si mauvaise tournure qu'elles ont prise après que ces compagnies se fussent retirées vers le bataillon des chasseurs.

y tenait, avec ses deux escadrons, les postes autour du bataillon pour garder les avenues, sans se mettre en peine de ce qui se passait aux autres postes de la brigade.

Telles furent les affaires de la brigade du général Milaschewicz. Les fautes commises par les lieutenans-colonels Klugen et Igelstrom lui firent non-seulement manquer son objet, mais encore elle essuya une perte considérable à un de ses postes, et cet échec influa d'une manière très-préjudiciable sur la possibilité de nous maintenir dans la ville, comme il sera détaillé ci-après.

J'ajouterai encore quelques observations sur l'article précédent.

Il est connu que l'objet essentiel du bataillon des chasseurs (A) et celui de la troisième compagnie du premier bataillon du régiment de Sibérie (F) étaient de ne pas laisser entrer en ville le régiment de Dzianlinsky; il est connu aussi que le poste des deux escadrons ne pouvait en avoir d'autre d'abord que de soutenir, en cas de besoin, le bataillon de chasseurs.

Ce but commun n'existait plus dès que le régiment polonais était entré en ville; le bataillon devait donc quitter son poste et marcher à la poursuite du régiment, ou, s'il ne pouvait plus l'atteindre et l'arrêter dans sa marche, il devait

au moins soutenir les autres postes de la brigade ; la quatrième compagnie devait, par les mêmes raisons, soutenir les postes des autres compagnies du premier bataillon du régiment de Sibérie.

Que le lieutenant-colonel Klugen ait laissé librement défiler à ses côtés le régiment polonais, je veux supposer un instant qu'il n'ait pas été suffisamment instruit du but et des devoirs de son poste, et qu'il se soit laissé leurrer par le commandant du régiment, qui lui donna pour prétexte qu'il marchait par ordre du roi et sur la promesse qu'il agirait de concert avec les nôtres ; toujours était-il de son devoir indispensable de marcher au secours des deux compagnies, aussitôt qu'il entendit qu'elles étaient attaquées par le régiment qu'il avait imprudemment laissé passer, nonobstant même que l'ordre du général Milaschewicz d'avancer ne lui fût pas parvenu (1).

Il ne restait également autre chose à faire aux

(1) Il s'est introduit un faux principe dans notre service ; savoir, qu'on exige toujours un ordre particulier pour chaque chose qu'on doit faire, et même pour des choses auxquelles le seul devoir du service nous oblige. La crainte d'être responsable de l'événement et d'être taxé d'avoir agi sans ordre a sans doute introduit ce faux principe ; mais il en arrive souvent de très-grands inconvéniens. Un officier à son poste craint d'en bouger avec son commandement et de marcher au secours d'un poste voisin, s'il n'a pas un ordre exprès de

deux escadrons, que de soutenir les deux compagnies, et le lieutenant-colonel Igelstrom devait indispensablement marcher à leur secours.

Si cette attaque avait été l'affaire d'un moment, on pourrait encore trouver de quoi excuser une semblable conduite; mais il y avait presque trois heures d'intervalle entre l'entrée du régiment en ville et le commencement des hostilités; pendant tout ce temps tout était tranquille: ensuite le combat dura près de trois heures; on avait donc tout le temps de prendre une bonne résolution.

Il est incontestable que si, durant l'attaque, le bataillon de chasseurs avait attaqué le régiment polonais en dos; que si la quatrième compagnie,

---

le faire, quand même il verrait par lui-même que les affaires ont changé de face, et que son poste est devenu inutile, et que son secours est aussi pressant que nécessaire d'un autre côté. On va plus loin encore, on balance même d'obéir à son chef, quand l'ordre qu'on en reçoit n'est pas un ordre par écrit. Parlant un jour, avec quelques-uns de nos généraux, de la révolution de Warsovie, et sur ce que je leur disais qu'on n'avait pas suivi l'ordre du général Igelstrom de marcher à son quartier, quelques-uns me répondirent qu'ils en auraient fait tout autant s'ils n'avaient pas eu un ordre par écrit. Est-il donc possible que, pendant le combat, le général puisse donner des ordres par écrit? Si des généraux sont de cette opinion, il faut excuser un major qui pense de même. Mais il est aussi peu agréable que dangereux de servir près d'un tel général. Il serait, au contraire, bien essentiel pour le bien du service de déraciner un principe aussi funeste dans ses conséquences.

soutenue par un détachement de chasseurs, était entrée dans la rue Sainte-Croix, pour prendre l'ennemi en flanc, et que si les deux escadrons avaient soutenu ces attaques combinées, il est incontestable, dis-je, que le régiment de Dzianlinski aurait été taillé en pièces.

Le second bataillon du régiment de Sibérie, placé à Grzibow (H), n'ayant alors aucun ennemi devant lui, aurait également pu envoyer quelques compagnies au secours du poste de son colonel. Le major Bago aurait pu même y venir avec tout son bataillon; mais, en général, aucun poste ne s'est soucié de l'autre; chaque bataillon est resté à la place qui lui avait été assigné, sans en bouger, sans marcher au secours du poste voisin, excepté les bataillons des majors Titow et Wimpfen, qui marchèrent au secours du quartier du général en chef.

La brigade du général van Suchteln, qui était composée du deuxième et du troisième bataillon du régiment de Sibérie et de deux escadrons du régiment de Charkow (1), n'eut d'autre affaire avec les révolutionnaires, que l'attaque du déta-

(1) Voyez les articles de la disposition, sous les n.os 4, 5 et 6.

Les postes de cette brigade sont marqués dans le plan de la ville sous *litt.* A, I, K, L.

chement des gardes à cheval contre notre piquet du deuxième bataillon du régiment de Sibérie, placé avec deux pièces de campagne entre les casernes de cette garde et la porte de fer du jardin de Saxe *(f)*, dont il a été parlé ci-dessus.

Aussitôt que ce piquet fut attaqué, tout le second bataillon se mit sous les armes. Le major Bago envoya incontinent au secours du piquet une compagnie avec un canon ; il reprit les deux pièces de campagne et les fit transporter à son bataillon. La garde à cheval était alors déjà sortie de ses casernes, et tout était tranquille de ce côté.

L'officier, que le major avait envoyé au général en chef pour lui faire le rapport des hostilités qui venaient d'avoir lieu, et pour demander ses ordres, n'étant pas revenu, il fallait supposer qu'il avait été pris en chemin. Le chirurgien du bataillon, Lebedew, se chargea alors volontairement de cette commission.

Il se rendit chez le général Igelstrom, et revint avec l'ordre au bataillon de marcher vers le quartier du général en chef, et de faire passer le même ordre aux autres bataillons et escadrons placés de ce côté-là.

Le général van Suchteln (1) ne venant pas à

(1) Il fut pris, à ce qu'il dit, près de Marieville, sortant,

sa brigade, ce fut le général Nowiczky qui en prit le commandement.

Les majors Bago et Kaminiew (1) se rendirent, avec le chirurgien, chez le général Nowiczky, lui rapporter l'ordre du général en chef. Après avoir examiné le chirurgien, on n'ajouta pas entièrement foi à son rapport, parce qu'il n'avait point apporté l'ordre par écrit (2) : cependant les deux majors se préparèrent à obéir à cet ordre.

Le major Bago s'avança dans ce dessein avec son bataillon et un escadron (3) dans la rue Krolewska, jusqu'à l'endroit marqué sous *litt. v*. Le major Kaminiew envoya un officier au lieutenant-colonel Igelstrom, pour lui faire savoir l'ordre du général en chef; et comme tout était tranquille tout autour d'eux, il se rendit peu-

---

vers six heures du matin, du quartier du général en chef, où il logeait lui-même, pour se rendre à sa brigade.

(1) Il commandait les deux escadrons du régiment de Charkow.

(2) Le chirurgien vint aussi le même matin, pour la seconde fois, chez le général Igelstrom, lui dire qu'on demandait son ordre par écrit. Il ajouta, en même temps, qu'il ne pourrait plus retourner, puisque le peuple ne le laisserait pas passer. Il était blessé aux jambes.

(3) Le général Nowiczky avait envoyé l'autre escadron avec la caisse et les effets de la commission des vivres à la barrière de Jérusalem.

à-peu lui-même chez les lieutenans-colonels Igelstrom et Klugen, pour leur apprendre cet ordre et se concerter avec eux. Ils furent tous d'accord de marcher vers le quartier du général en chef, et de se joindre au bataillon du major Bago dans la cour du palais de Saxe (1).

C'était sur les onze heures que le major Kaminiew alla chez les lieutenans-colonels Klugen et Igelstrom. A son retour, le général Milaschewicz et le prince Gagarin étaient déjà blessés, et les trois compagnies se retiraient. Il les rencontra auprès de la troisième compagnie placée en F, lorsque les quatre compagnies voulurent marcher ensemble vers le bataillon de chasseurs.

En continuant son chemin pour joindre le bataillon du major Bago, il le rencontra dans la rue Marschalkowska *(w)*. C'était pour sortir de la ville; car aussitôt que le général Nowiczky

(1) L'intention du général en chef était que le troisième bataillon du régiment de Sibérie, placé aux barrières de Wola et de Jérusalem, et le troisième bataillon du régiment de Kiew, placé dans la rue Leschno, suivissent le bataillon du major Bago, et non pas le bataillon de chasseurs avec les deux escadrons, dont la destination était contre le régiment de Dzialinski, contre lequel le général Milaschewicz se battait dans ce même temps, depuis plus de deux heures. C'était là que le bataillon de chasseurs et les deux escadrons devaient se porter.

eut appris la défaite des trois compagnies et leur retraite, il donna ordre à toutes les troupes, dans cette partie de la ville (1), de sortir, et de se retirer vers la barrière de Jérusalem.

Le général Nowiczky se mit donc en marche avec le bataillon du major Bago, et avec l'escadron de Charkow qui était resté auprès de ce bataillon, et prit son chemin par la rue Marschalkowska.

Le lieutenant-colonel Klugen, auquel le général Nowiczky avait envoyé le même ordre, se retira avec son bataillon de chasseurs et avec toutes les troupes de cette brigade, par la rue de Mokatow, vers la barrière de Jérusalem (2).

Le troisième bataillon du régiment de Kiew, dont deux compagnies étaient placées à cette barrière, y joignit les deux autres compagnies qui avaient été placées à la barrière de Wola.

Le lieutenant-colonel Kaschtolinsky se trouvait déjà à la barrière de Jérusalem, avec le parc d'artillerie et les troupes qui le gardaient.

Dès le matin, lorsqu'il entendit l'alarme dans la ville, et que les troupes polonaises s'assem-

(1) Hors le troisième bataillon du régiment de Kiew, placé dans la rue de Leschno O, qu'on oublia totalement.

(2) Les chemins de ces retraites sont marqués sur le plan de la ville par des points rouges et les lettres *x*, *y*, et *z*.

blaient au magasin à poudre, il s'était retiré avec le parc d'artillerie, vers la barrière de Wola. Là, il se joignit aux deux compagnies du troisième bataillon du régiment de Sibérie (M).

Ne trouvant pas à cette barrière un bon et sûr emplacement pour son parc, il se porta, le même matin, à la barrière de Jérusalem, et s'y joignit aux deux autres compagnies (N) dudit bataillon.

Lorsque toutes ces troupes furent rassemblées, le général Nowiczky sortit avec elles de la ville par la porte de la Potence *(a a)*. Hors de cette porte, il se plaça sur les champs, et forma un carré de ses troupes *(b b)*. Elles étaient composées,

1. Des premier, deuxième et troisième bataillons du régiment de Sibérie ;

2. Du bataillon de chasseurs du lieutenant-colonel Klugen ;

3. De deux compagnies de chasseurs qui gardaient le parc d'artillerie ;

4. De quatre escadrons du régiment de Charkow ;

5. D'un escadron du régiment de Jambourg ;

6. De seize pièces de campagne et de huit canons de bataillon.

Ce fut donc la retraite de ces trois compagnies du faubourg de Cracovie qui donna tant

de frayeur au général Nowiczky, et qui l'engagea d'ordonner à toutes ces troupes de se retirer au plus vîte et de sortir de la ville. La perte que ces trois compagnies avaient soufferte était sensible à la vérité ; mais elle était peu de chose en comparaison du nombre de troupes que nous avions dans cette partie de la ville ; elles qui, hors quelques hommes que notre piquet perdit lorsqu'il fut attaqué par le détachement des gardes à cheval, n'avaient eu aucune autre perte, elles qui n'avaient pas eu occasion de tirer un seul coup de fusil, et qui jusque-là n'avaient même eu aucun ennemi à combattre.

Avant de rendre compte de ce qui arriva ultérieurement à ces troupes après leur sortie de la ville, je dois faire mention ici du troisième bataillon du régiment de Kiovie placé dans la rue de Leschno (O).

Ce bataillon était assez éloigné des autres troupes de sa brigade (1), mais il était en liaison avec celles dont je viens de parler, et particulièrement avec les deux compagnies placées à la barrière de Wola.

Plus que la moitié de ce bataillon a eu le

(1) Voyez la disposition n.os 7, 11 et 12, et sur le plan *litt.* O. P. V et W.

malheureux sort d'être tué ou pris dans l'église où il était allé communier (1). Les fusiliers de l'artillerie avaient leurs quartiers aux environs de la rue de Leschno. Ce furent eux apparemment et la populace armée qu'on employa à exécuter cette atrocité. On entoura la maison où se faisait le service; et les soldats n'ayant ni armes ni sabres, furent pris et presque tous massacrés.

J'ignore quand précisément se commit cette noire et barbare atrocité : mais je suppose que ce fut de bon matin (2), et vers le même temps que la garde à cheval attaquait notre piquet.

---

(1) Chaque bataillon avait sa semaine pour communier. La septième semaine du carême, dans laquelle se fit la révolution, était celle de ce bataillon pour faire ses dévotions.

(2) Le conseiller de cour Becker, attaché à notre ambassade, est allé à six heures du matin dans la rue Électorale, qui est derrière la rue de Leschno. Il a passé à côté de la rue Salna, rue de traverse qui conduit de la rue Électorale dans la rue de Leschno, et au bout de laquelle l'aile gauche du troisième bataillon du régiment de Kiovie devait toucher. Outre quelques corps morts de nos soldats, particulièrement de nos cosaques, qu'il a trouvés couchés par terre dans la rue Électorale, il n'a rien vu ni entendu. En retournant une heure après par la rue Électorale, le nombre des corps morts s'était augmenté, et il vit trois de nos grenadiers blessés et à moitié morts, que six hommes de la populace traînaient du quartier du général Tischczow. D'ailleurs, tout avait été tranquille dans la rue; et ces soldats et cosaques couchés par terre

Le major Raar, qui commandait ce bataillon, était justement de jour; il n'était pas au bataillon. Comme il ne s'est pas retrouvé, il est à présumer qu'il a été tué dans quelque quartier de la ville en faisant la ronde.

Le général Tischczow, qui avait son quartier dans la rue Électorale derrière la rue de Leschno, étant averti que ce bataillon était attaqué, se rendit à ce poste et en prit le commandement; et quoiqu'il ait dû avoir trouvé très-peu de monde, pas même deux compagnies sous les armes, il chassa cependant au commencement l'ennemi de cette rue, et perça même jusqu'à l'arsenal. Il fut ensuite attaqué à-la-fois par la garde de la couronne du côté de l'arsenal, et par la populace qui

---

avaient apparemment été tués par les fenêtres des maisons. Le baron de Bühler, qui logeait dans une aile de la maison d'Oginsky, située entre la rue de Leschno et la rue Électorale, fut enlevé de sa maison vers les six heures du matin par un détachement de fusiliers de l'artillerie, qui le traîna à l'arsenal. Tout était tanquille alors dans les rues. En passant au bout de la rue de Leschno, il ne vit personne des nôtres, et n'entendit pas tirer dans la rue. Il rencontra quelques piquets de cavalerie nationale, qui tenaient des postes devant la rue de Leschno et devant l'arsenal. De ces témoignages il faut conclure que vers les six heures le massacre dans l'église était déjà consommé, et que le reste du bataillon qui vint se mettre sous les armes, n'était pas encore attaqué dans son poste à l'autre bout de la rue de Leschno.

vint de l'autre côté (1). Dans ce combat, le général fut grièvement blessé (2) : le reste du bataillon fut forcé de mettre bas les armes et de se rendre prisonnier (3).

Le général Tischczow, trouvant à son arrivée au bataillon si peu de monde sous les armes, aurait mieux fait, sans doute, après avoir dispersé la populace et les fusiliers, de se retirer vers les deux compagnies placées à la barrière de Wola : il eût sauvé par-là ce reste avec lequel il ne pouvait, sans cela, rien effectuer ; ou, s'il voulait défendre encore ce poste, il aurait dû appeler à lui ces deux compagnies, et avertir les autres postes des hosti-

---

(1) J'ai entendu dire de quelques Polonais, que cette dernière attaque s'est faite vers trois ou quatre heures de l'après-midi.

(2) Il eut la jambe emportée par un boulet de canon. Il fut transporté à l'arsenal, où il mourut le lendemain.

(3) Les prisonniers de ce bataillon ont eu le malheur d'être massacrés deux jours après. On les avait d'abord enfermés dans une cave, où ils étaient tellement serrés, qu'il fallait qu'ils restassent de bout nuit et jour : outre cela, ils étaient encore enchaînés l'un à l'autre. Le jour de Pâques, on les transférait dans une autre prison, lorsque le peuple enragé mit le comble à toutes ces horreurs, en massacrant partie, et en assommant à coups de massue ces malheureux enchaînés et à demi morts déjà des souffrances qu'on leur avait fait éprouver.

lités commises contre ce bataillon (1). N'ayant plus assez de troupes pour se maintenir à son poste, il est naturel qu'il ne pouvait pas placer dans la cour Flomacky (P) le détachement qu'il devait y envoyer, en vertu de la disposition, pour occuper cette cour et entretenir par-là la communication avec les deux compagnies placées devant Marieville (*q*) et avec celle qui l'était dans la rue Longue (R). Cette communication ne pouvait d'ailleurs plus se faire; car les compagnies de ces deux postes étaient retirées dès le matin et avaient été placées devant le quartier du général en chef, comme il a été dit ci-dessus.

Je reviens aux troupes sorties et rassemblées hors de la ville.

Le général Nowiczky et les officiers majors tinrent un conseil de guerre sur ce qu'ils avaient à faire, sur-tout relativement à l'ordre que le général en chef avait envoyé par le chirurgien Lebedew. Il fut résolu de rentrer en ville et de marcher au quartier du général en chef: on y entendait alors un feu continuel. On y destina les troupes suivantes :

---

(1) Il s'était rendu de son propre mouvement à ce poste. Il n'avait point d'autre commandement que celui de l'artillerie. Il n'était par conséquent pas instruit, ni de la manière dont les troupes étaient placées, ni de ce qu'elles avaient à observer.

1. Le bataillon de chasseurs,

2. Le second et le troisième bataillon du régiment de Sibérie,

3. Les quatre escadrons du régiment de Charkow,

4. Dix pièces de campagne. Chaque bataillon avait outre cela ses deux canons.

Le général Nowiczky resta avec le surplus des troupes hors de la ville ; et le lieutenant-colonel Klugen, comme plus ancien officier major, eut le commandement de celles qui devaient marcher en ville.

On les rangea sur une colonne. Le bataillon de chasseurs faisait la tête ; les deux escadrons de Charkow, commandés par le lieutenant-colonel Igelstrom, suivaient ; ensuite le deuxième et le troisième bataillon du régiment de Sibérie, qui étaient suivis par les deux escadrons commandés par le major Kaminiew. Les dix pièces de campagne étaient placées à la tête et à la queue de la colonne et dans les intervalles des bataillons.

Les troupes étant rangées dans cet ordre, on se mit en marche entre deux et trois heures. On était convenu de marcher par les rues Marschalkowska et Krolewska au palais de Saxe, de passer par la cour de ce palais, et de prendre ensuite par la rue Werschbowska autour de Marieville,

et par la rue des Sénateurs au quartier du général en chef. Lorsque cette colonne arriva dans la rue Krolewska *(cc)*, il se présenta une troupe de populace d'environ cinquante à soixante hommes, avec un canon de six livres de balle servi par deux canonniers, laquelle s'était placée devant la porte de la cour de Saxe *(dd)*, qui conduit dans la rue Krolewska. Cette populace fit une décharge de canon sur la tête de notre colonne, et se retira d'abord dans l'intérieur de la cour, où elle se plaça à quelque distance de la porte *(ee)*.

Notre colonne s'étant avancée jusqu'à ladite porte, elle fit halte, parce qu'on tira à mitraille par la porte. Nos chasseurs passèrent alors par la petite porte de derrière *(ff)* qui mène de la rue Krolewska dans l'aile du palais de Saxe *(gg)*, et y entrèrent. Aussitôt que les Polonais s'en aperçurent, ils se retirèrent avec leur canon de la cour: les uns s'enfuirent tout-à-fait; d'autres se placèrent devant le palais de Brühl *(hh)*, et pointèrent leur canon par la porte dans la cour.

Nos troupes restèrent immobiles dans leur position en colonne, laquelle s'étendait de la porte de la cour du palais de Saxe le long de la rue Krolewska jusque dans la rue Marschalkowska. Le major Kaminiew fut seul détaché avec ses deux escadrons vers le quartier de derrière le jardin de Saxe, pour

garder les rues voisines et couvrir la colonne de ce côté-là.

Quant aux autres troupes, non-seulement elles n'avancèrent pas plus loin, mais elles ne firent pas même la moindre tentative pour entrer dans la cour de Saxe, ni pour l'occuper. Elles étaient cependant devenues maîtresses du palais, depuis que les chasseurs en avaient occupé l'aile droite, de laquelle ils pouvaient passer dans le corps de logis ainsi que dans l'aile gauche et tirer par les fenêtres pour chasser l'ennemi placé devant le palais de Brühl.

Nos troupes pouvaient aussi sortir du palais de Saxe dans la cour sans être aperçus des Polonais, et tomber sur eux à l'improviste. Par-là elles étaient aussi devenues maîtresses du jardin de Saxe, par lequel elles pouvaient entrer dans le palais de Brühl, et attaquer par derrière cet amas de populace.

Il s'ensuit donc que notre colonne pouvait occuper la cour de Saxe et s'en rendre maîtresse sans perdre un seul homme, et qu'en faisant passer un détachement par l'arrière-cour du palais de Brühl, elle se serait également rendue maîtresse de la rue Werschbowska, par laquelle elle devait passer pour arriver au quartier du général en chef.

Au mépris de tous ces avantages qui s'offraient à nos troupes et qui devaient les encourager à

occuper la cour de Saxe, qui leur eût servi d'abord d'appui et de poste pour continuer leur marche, vers le quartier du général Igelstrom, elles n'en profitèrent point, et la porte de la cour de Saxe fut pour eux le *non plus ultra* (1).

Nos troupes s'étant arrêtées trois heures entières (2) devant la cour du palais de Saxe, et voyant enfin un détachement du régiment de Dzianlinsky (3) s'approcher d'elles du côté du

---

(1) Plusieurs officiers ont voulu m'assurer que nos soldats avaient refusé de marcher plus loin : nous en avions eu ce jour-là, à la vérité, plus d'un exemple ; mais si l'on avait suivi l'arrangement ci-dessus indiqué, il n'y avait point d'obstacles à surmonter. Il fallait d'abord empêcher les chasseurs de piller ; car c'était ce qui les avait fait entrer dans l'aile du palais de Saxe : ils n'y étaient pas du tout commandés.

(2) Pendant ce temps-là, nos soldats s'étaient éparpillés dans les maisons pour piller ; plusieurs sont restés la nuit même dans la ville, et ont été pris ou massacrés.

(3) Après que nos trois compagnies se furent retirées du faubourg de Cracovie, et toutes nos troupes de ces environs étant sorties de la ville, ce régiment polonais fut employé par les chefs de l'insurrection pour tenir des postes au château, aux portes de la vieille ville, et peut-être aussi en quelques autres endroits. Il ne se commit plus d'hostilités contre nous, si l'on en excepte quelques-uns de ses soldats qui s'étaient mêlés avec la populace : je n'en ai vu que quelques-uns monter sur la muraille de la cour de derrière de la maison de Tepper, pour pénétrer de là dans cette maison.

faubourg de Cracovie, elles se retirèrent, et sortirent pour la seconde fois de la ville, sans avoir tiré un coup de fusil. Ce fut donc une troupe de cinquante à soixante misérables avec un canon, que les nôtres faisaient fuir dès qu'ils s'en approchaient, qui empêcha cette formidable colonne de marcher au quartier du général Igelstròm, et de venir à son secours (1).

(1) Pour vérifier ce que je viens d'avancer, savoir, que cette troupe de peuple n'était pas plus forte de cinquante à soixante hommes, je citerai ici deux témoins oculaires.

L'un est le conseiller de cour Becker, qui, étant sorti de bonne heure de son quartier à la maison de Borch, tout près de celui du général Igelstrom, et ne pouvant y rentrer à cause des attaques qui se succédaient sans cesse de ce côté-là, s'était arrêté, jusqu'à trois heures de l'après-midi, dans la maison du grand chancelier, prince Sulkowsky, rue des Sénateurs. Vers ce temps, la tiraillerie ayant un peu cessé, il essaya de rejoindre son quartier par la vieille ville en passant par la cour de Saxe et le faubourg de Cracovie. Arrivé sans danger jusqu'à ce palais, il se rendit chez le major Gleichmann, qui en est inspecteur, et qui loge dans l'aile où nos chasseurs pénétrèrent ensuite. Le conseiller Becker n'avait rencontré personne dans les rues qui mènent de la rue des Sénatours à ce palais; mais bien devant la porte de la cour *(dd)* il vit une troupe de populace avec le canon dont il a été fait mention ci-dessus. En s'en allant de chez le major Gleichmann, cette troupe, qu'il estima être de cinquante à soixante hommes, se retira dans la cour *(ee)*, et tira de son canon par la porte de la cour dans la rue Krolewska. Il dirigea sa marche par le faubourg de Cracovie, où il ne rencontra que deux hommes

Vers le soir, ces troupes ayant rejoint celles qui étaient hors de la ville, on prit de concert la

---

armés de fusils. Arrivé à la maison du marchand Koesler, qui est près du château, et qui perce dans la rue des Sénateurs, aboutissante à la rue du général Igelstrom, et qu'il voulait traverser, il vit quelques-uns de la cavalerie nationale, commandés par un avocat en uniforme de cette cavalerie, qui tiraient par les fenêtres de la partie de derrière de cette maison dans la rue du général Igelstrom.

Passant de là à la vieille ville, il vit devant la porte de Cracovie *(a)* un détachement du régiment de Dzianlinsky, et, dans la rue du Podwal *(ii)*, une troupe de populace tirant de ses canons contre le derrière de la maison du général Igelstrom.

En traversant la vieille ville, M. de Becker ne vit personne en armes ; tout y paraissait tranquille : mais arrivé à la porte Sakroczimska *(f)*, il y trouva un nouveau détachement du régiment de Dzianlinsky, et devant cette porte un attroupement de peuple ; obligé alors de rebrousser chemin à cause des coups de fusils qu'on tirait de ce côté-là dans la rue Longue *(g)*, il alla se réfugier chez une de ses connaissances au faubourg de Cracovie.

J'insère ici ce récit tout au long, le croyant capable de donner des éclaircissemens sur l'état des choses dans ce jour.

L'autre témoin oculaire est le capitaine d'ingénieurs Auvray, nouvellement reçu au service de S. M. I., lequel étant encore alors au service de Pologne, fut poursuivi par ses camarades, et se vit obligé de se réfugier chez le major Gleichmann, au palais de Saxe, et qui m'a raconté les mêmes circonstances et tout ce que j'ai rapporté ci-dessus de cette troupe du peuple, lorsque notre colonne, rentrée en ville, s'approchait du palais de Saxe. Il m'a ajouté que le détachement du régiment de Dzianlinsky ne s'était montré qu'après que nos troupes s'étaient retirées.

résolution de se retirer vers les gros bagages placés au bord de la Vistule, vis-à-vis de Karczew, à trois lieues de Warsovie.

A l'instant même, on se mit en marche, l'infanterie rangée en carré, comme elle l'avait été à la première sortie.

A peine avait-on fait une demi-lieue, qu'il fit très-sombre. Nos troupes n'étant pas poursuivies, et n'ayant même pas été incommodées des insurgens dans leur retraite depuis le palais de Saxe, elles firent halte au bivouac, dans le même ordre, jusqu'à minuit. Elles continuèrent leur marche, toujours en carré, jusqu'à deux lieues de la ville, où elles reposèrent.

Là, elles découvrirent une troupe ennemie, venant du côté de la Pilica. C'étaient cent ou cent cinquante hommes de la brigade de Würtemberg, qui avaient passé cette rivière, et qui s'avançaient dans le dessein, sans doute, de marcher à Warsovie.

Le major Kaminiew les attaqua et les dispersa à l'instant.

Après-midi, nos troupes se remirent en marche, mais en colonne. Elles arrivèrent le soir aux grands équipages, vis-à-vis de Karczew.

Je ferai ici quelques observations sur la seconde retraite de nos troupes et sur les retraites en général.

1. De l'endroit où la colonne s'était arrêtée

dans la ville, elle n'avait plus une bien grande distance à parcourir pour arriver au quartier du général en chef. Si ce parti lui parut trop périlleux, si nos troupes croyaient également trop dangereux de rester plus long-temps dans la ville, elles devaient au moins, en étant sorties, se réunir aux Prussiens, afin de pouvoir agir de concert avec eux. Elles se seraient trouvées, par cette réunion de forces, en état de soutenir puissamment les troupes qui étaient restées dans la ville, plus faibles de beaucoup qu'elles.

En se joignant ainsi aux Prussiens, elles y auraient trouvé le major Titow avec le 4.e bataillon du régiment de Kiew, qui est rentré en ville avec son bataillon, et qui a pu pénétrer jusqu'au quartier du général en chef, comme il sera expliqué ci-après; et toutes ces troupes étant venues nous rejoindre, il n'y a point de doute que l'insurrection n'eût été à l'instant étouffée et anéantie.

2. Ces troupes, vu leur position, ne couraient aucun danger de rester plus long-temps dans la ville.

Les quartiers qu'elles occupaient entre la rue de Leschno et celle du Nouveau-Monde ou du faubourg de Cracovie, et entre la cour du palais de Saxe et les barrières de Mokatow, de Jérusalem et de Wola, étaient, de toute la ville, les quartiers

les plus tranquilles. Les habitans de cette partie avaient paru ne prendre aucune part à l'insurrection; aucun attroupement de la populace ne s'était montré aux environs, occupés par le second et le troisième bataillon du régiment de Sibérie, non plus qu'à celui du bataillon de chasseurs (1).

La raison essentielle en était que tous ces quartiers n'avaient point de dépôts d'armes, et qu'ils n'avaient pu s'en pourvoir, vu la difficulté pour eux de traverser nos postes avec les armes qu'ils seraient allés prendre aux lieux où on eût pu leur en distribuer. Une raison plus forte encore, c'est que les révolutionnaires ne pouvaient pas les exciter aux armemens et à l'insurrection si facilement qu'ils pouvaient le faire avec les habitans des autres quartiers de la ville où il n'y avait pas de nos troupes; et en effet, la populace qui vint s'approcher de nos troupes au faubourg de Cracovie, ne vint pas de ce côté; celle qui attaqua notre bataillon à Leschno, vint également de l'arsenal, où on lui avait distribué des armes.

---

(1) Ce fut seulement, ainsi que M. de Becker en a fait mention, à ce bout de la rue Électorale qui confine avec la rue des Sénateurs et dont nos postes se trouvaient fort éloignés, que se firent les hostilités par les habitans dans la maison du général Tischczow et contre ceux des nôtres qui y avaient voulu passer.

Ce qui le prouve davantage encore, c'est que, lorsque nos troupes rentrèrent en ville par ces mêmes quartiers, elles ne rencontrèrent aucune opposition que celle, déjà mentionnée, d'une poignée d'hommes du peuple à l'entrée du palais de Saxe; elles en ressortirent avec la même tranquillité.

Fortes comme elles l'étaient, nos troupes pouvaient donc sans danger rester dans ces quartiers, et s'y maintenir avec d'autant plus de facilité, qu'occupant la cour du palais de Saxe, le quartier de Grzibow et les rues Krolewska, Masowezka et Marschalkowska, elles pouvaient au besoin y manœuvrer et se servir avantageusement de leur nombreuse artillerie.

3. Si nos troupes étaient restées dans ces quartiers de la ville, quand bien même elles s'y seraient tenues seulement sur la défensive, leur présence aurait fait que l'insurrection n'aurait pas été de longue durée ; et il est à croire, avec raison, qu'elle se serait apaisée d'elle - même le lendemain.

Car les différentes attaques que la populace avait tentées sur le quartier du général en chef, le matin de la révolution, ayant été repoussées avec perte de ses canons et de son monde, elles

cessèrent, aussitôt et ne recommencèrent que midi après la sortie de nos troupes.

Nous verrons dans la suite, lorsqu'il sera traité de ces dernières attaques, qu'elles ne se firent que du côté du Podwal, où les insurgens qui les entreprirent étaient à couvert de nos coups, et d'où, en cas que nous les attaquassions, ils pouvaient se retirer d'abord dans la vieille ville, par les portes du faubourg de Cracovie et de Sakroczim, qui étaient gardées par des détachemens du régiment de Dzianlinsky, et que, dans cet après-midi, tout était tranquille du côté de l'arsenal, d'où le matin la populace entreprit les deux fortes attaques ci-dessus mentionnées, contre le quartier du général, et que les Polonais ne tirèrent même pas de leurs batteries, établies à côté de l'arsenal, sur le bataillon du major Titow, lorsqu'il passa de la rue Swentayurska dans la cour de la Commission.

Nous verrons, dis-je, qu'il y en a eu peu qui aient continué l'après-midi les attaques contre ce quartier; que le nombre d'insurgens qui l'entoura et l'attaqua, suivant l'estimation qu'on put en faire, était tout au plus de deux cents ou deux cent cinquante hommes en tout, quoique ce quartier fût alors le seul point qui leur restât à attaquer, nos autres troupes étant sorties de la ville. Leurs

attaques se ralentirent non-seulement, mais la tranquillité parut se rétablir dans toute la ville.

La populace était devenue craintive (1) par la défaite qu'elle avait essuyée dans ses premières attaques sur ce quartier, et par la perte qu'elle y avait faite.

Nous avons vu que notre colonne ne rencontra sur sa marche en ville, que les cinquante ou soixante hommes de la populace postés à la cour du palais de Saxe, et que, hormis celle-ci, tout était très-tranquille dans ces quartiers de la ville.

La déclaration de M. le conseiller de Becker prouve clairement que, dans cet après-midi, tout était passablement tranquille dans les quartiers qui environnent celui du général en chef, et par lesquels il passa, sur-tout ceux devant le château et dans la vieille ville.

Comme cette ville fut le foyer principal de l'insurrection, et que le matin la populace s'y attroupa en grande foule autour de l'hôtel-de-ville, et

(1) Les habitans paisibles craignaient fortement l'insurrection. Ils craignaient d'être maltraités par nos troupes. Lorsque les troupes prussiennes s'approchèrent de la ville, le matin de la révolution, les habitans des quartiers de la ville dont elles s'approchèrent envoyèrent chez le Roi pour prier sa Majesté de faire cesser la révolution, afin que les troupes prussiennes, dont ils craignaient d'être maltraités, n'entrassent pas dans la ville.

enfonça

enfonça les boutiques pour s'emparer des armes qui s'y trouvaient ; qu'elle se porta alors de là avec impétuosité devant le château pour commencer les hostilités, et que, dans cette première ardeur, elle se jeta sur le quartier du général, d'où elle fut toujours repoussée ; il se trouve ici une différence sensible entre l'état de l'insurrection du matin et ce qu'elle était l'après-midi.

On verra de même dans la suite, que le major Titow, marchant l'après-midi au quartier du général en chef, et passant par le quartier de la ville de Sakroczim, où l'insurrection avait également éclaté dès le commencement, ne rençontra personne dans les rues par lesquelles il passa. S'il essuya quelque perte, elle lui vint de quelques coups de fusil tirés des fenêtres.

On verra, dis-je, que les attaques de la populace cessèrent vers le soir, et que, pendant la nuit, tout fut passablement tranquille dans toute la ville.

Ce que je viens de rapporter ici de l'état de l'insurrection l'après-midi, prouve assez clairement qu'elle s'était déjà apaisée d'elle-même à un point qui donne assez à présumer qu'elle eût cessé le lendemain tout-à-fait si nos troupes fussent restées dans la ville.

4. Si ces troupes rentrées en ville y fussent restées et se fussent placées aux endroits ci-indiqués,

et où elles se trouvaient en partie toutes postées, cela seul eût suffi aussi pour produire le même effet.

Ces troupes, qui étaient plus fortes que celles que nous avions au quartier du général en chef, qui avaient une si nombreuse artillerie, et qui y avaient eu un emplacement plus favorable que le nôtre pour pouvoir s'opposer à chaque attaque de l'ennemi, pouvaient donc, sans danger, rester en ville la nuit; mais il eût fallu pour cela ne pas craindre une poignée de populace, et sur-tout ne pas permettre aux soldats de s'éparpiller pour piller, comme ils l'ont fait.

S'il paraissait trop périlleux à ces troupes de marcher au quartier du général pendant le jour, à cause des coups de fusil qu'on eût pu leur tirer des fenêtres (1), elles pouvaient au moins y

(1) Une colonne aussi forte n'avait pas tant à craindre qu'on tirât sur elle des fenêtres, lorsqu'elle passerait par les rues. Si cela fût arrivé, elle n'avait qu'à s'arrêter et envoyer quelques soldats pour percer dans la maison et jeter tout par les fenêtres. Un seul exemple eût suffi pour empêcher qu'on ne l'entreprît une seconde fois. Aussi n'a-t-on pas tiré un seul coup de fusil sur cette colonne, ni dans sa marche, ni pendant le temps qu'elle s'arrêta devant la cour du palais de Saxe; au contraire, tout le monde tremblait lorsqu'on la vit passer en ville, et les Polonais croyaient déjà que c'en était fait de leur révolution.

marcher pendant la nuit, que tout était tranquille ; et ces troupes s'étant rejointes à nous, nous eussions pu aussitôt agir offensivement, prendre l'arsenal, et finir l'insurrection d'une manière éclatante, tandis que, par l'absence de ces forces, nous vîmes l'impossibilité de nous maintenir plus long-temps dans la ville.

Je passe aux autres corps de troupes qui étaient restés dans la ville, et qui s'y défendaient encore.

Le second bataillon de Kiew, chargé de garder le passage de la Vistule, et dont deux compagnies étaient placées sur la rive droite et deux autres sur la rive gauche de cette rivière (1), n'eut aucune affaire remarquable avec l'ennemi.

Le major Mayer, qui commandait les deux compagnies placées sur la rive du côté de la ville, voyant que la populace s'attroupait autour de son poste, et commençait les hostilités en tirant des fenêtres sur son monde, prit le parti de passer la rivière pour aller se réunir aux deux autres compagnies, placées à Praga, de l'autre côté (2).

---

(1) *Voyez* n.° XIII de la disposition, et *litt.* X et Y sur le plan de la ville.

(2) Les troupes polonaises qui étaient en quartier à Praga, ayant réussi à passer la Vistule pour entrer dans la ville, l'objet essentiel qui avait déterminé le placement de ce poste,

Revenons maintenant au quartier du général en chef.

En parlant plus haut des différentes affaires qui ont eu lieu autour du quartier du général Igelström, j'ai remarqué qu'après avoir poussé l'attaque faite par la populace à la cour de la Commission, il n'y en eut plus de sérieuse jusqu'à l'après-midi. La canonnade que les Polonais avaient ouverte du côté de l'arsenal, sur la maison et la cour de la Commission, avait également cessé ; il n'y avait plus que des tirailleries des maisons et des coins de rues, d'où l'on tirait de temps en temps, la plupart à une grande distance.

Les coups qui pouvaient nous endommager le plus, nous venaient des coins de la rue Miedowa *(b)*, qui est celle du général en chef, et des maisons de la rue des Sénateurs *(c)* qui font face à cette rue, particulièrement du derrière de la maison de Roesler, d'où ils enfilaient la rue du quartier

---

se trouvait absolument manqué. Rien ne pouvait plus empêcher les habitans de Praga et les paysans qui voulaient passer la rivière, de l'effectuer dans de petits canots et à différents points. La communication d'ailleurs de ces deux compagnies, soit avec celles qui étaient sur la rive opposée, soit avec nos autres troupes, étant très-difficile, le major Mayer fit bien de réunir ses compagnies à celles de Praga, afin d'être à portée de garder notre hôpital en cas de désordre.

du général et rasaient l'entrée de sa maison. Cependant nos soldats, que nous leur avions opposés, s'étant placés sur le perron de l'église des Capucins, en face de la maison du général, se trouvaient à couvert de ces coups ennemis.

A deux heures de l'après-midi, les attaques de la populace recommencèrent : une troupe à-peu-près de cent ou cent cinquante hommes (1), avec deux canons, venant du côté de la porte de Cracovie et de la vieille ville *(a)*, attaqua, par la rue du Podwal, le derrière de la maison du général en chef, et se mit en devoir de faire sauter les portes des cours de derrière à coups de canon, pour pouvoir ensuite y pénétrer par ce côté. Une grande garde qui y était, et que le général venait de faire augmenter, empêcha cette troupe de s'approcher assez de la maison pour pouvoir effectuer son dessein, et la força de s'en tenir éloignée du côté du faubourg de Cracovie *(ii)*. Ils tirèrent de là avec leurs deux canons contre la porte de cette maison : la rue étant très-étroite, ce qui rendit les coups trop peu fichans, les boulets ne l'atteignirent point; et cette attaque, quoique prolongée jusque dans la nuit, ne produisit aucun

(1) Il y avait parmi cette troupe quelques personnes bien habillées, mais à la polonaise, et je n'en reconnus aucune.

effet. Nous manquions de troupes pour pouvoir déloger de cette rue cette troupe; elle était soutenue par un détachement du régiment de Dzianlinsky, placé à la porte de Cracovie *(a)*.

D'autres troupes de peuple venant de la vieille ville, du côté de la porte de Sakroczim *(f)*, vinrent également par cette rue du Podwal, à dessein de percer dans celle du général en chef, par les cours et maisons *(kk)* qui percent dans les deux rues. Nous fîmes entrer dans ces cours un détachement de nos grenadiers, qui les en délogea et nettoya cette partie de la rue du Podwal; ils revinrent le soir une seconde fois; et nonobstant qu'ils étaient plus en force, ils ne furent pas moins mis en fuite de la même manière.

Les tirailleries des maisons et des coins des rues sur nos autres postes continuèrent, mais moins fort que le matin; il y eut même quelques coups de canon, mais sans nous endommager beaucoup: la perte que nous avons faite alors, a été très-peu considérable.

Étant montés vers cinq heures sur le belvédère de la maison de Borch, située dans la même rue que celle du général en chef, nous découvrîmes les troupes prussiennes postées devant la ville; mais nous ne vîmes ni n'entendîmes rien de nos troupes, pas un coup de fusil.

Nous essayâmes de leur envoyer un ordre. Une femme que nous en avions chargée, et que nous voulions faire passer par les maisons circonvoisines du jardin de Borch, ne put y pénétrer. Les habitans de ces maisons ne la laissèrent pas passer.

Vers le soir, nous détachâmes un officier avec vingt hommes de cavalerie chez les Prussiens, pour leur dire de se joindre à nos autres troupes, et de marcher avec elles au quartier du général.

Enfin, entre sept et huit heures, arriva le major Titow avec le quatrième bataillon de Kiew.

Ce bataillon, qui fut placé à côté de la rue des *Boni-Fratres* (1), avait été attaqué, le matin à sept heures, par des canonniers munis de leurs canons, et par un détachement de la garde à pied de la couronne (2). Ces troupes polonaises renouvelèrent leurs attaques à plusieurs reprises, mais

(1) *Voyez* n.° XIII de la disposition et *litt. W,* sur le plan.

(2) Lorsque le matin les signaux furent donnés à l'arsenal, des soldats de la garde de la couronne, venant de leurs casernes, couraient par bandes et sans armes à la caserne des canonniers. Passant près du piquet de ce bataillon, que rassemblait le major Titow, on leur demanda où ils couraient; à quoi ils répondirent qu'ils allaient à la caserne des canonniers, mais qu'ils en ignoraient la raison. Ce furent ces mêmes soldats qui, revenus pourvus d'armes qu'on leur avait vraisemblablement fournies à cette caserne, firent ces différentes attaques contre le bataillon du major Titow.

toujours infructueusement ; elles furent chaque fois repoussées, et le major Titow n'en fut délivré qu'à onze heures, que les Prussiens s'approchèrent de la ville et se postèrent pas loin de lui (1) (*litt. u*).

Le lieutenant-général Wolky envoya son aide-de-camp au major Titow pour s'informer de lui de ce qui se passait dans la ville, et lui demander en même temps s'il avait besoin de secours. Le major Titow fit voir à l'aide-de-camp les morts et les blessés qu'il avait eus dans les différentes attaques soutenues contre les Polonais, et demanda le secours offert ; mais il ne put satisfaire de même à la demande du général sur ce qui se passait en ville, ne sachant comment les hostilités avaient commencé, ni ce qui y avait donné lieu.

Sur cette réponse, le lieutenant-général Wolky envoya derechef son aide-de-camp au major Titow, pour lui proposer de se placer auprès de ses

---

(1) Le lieutenant-général Wolky, commandant les troupes prussiennes près de Warsovie, entendant le matin une grande canonnade dans la ville, assembla ses troupes et les fit avancer. Il se plaça devant la ville, à l'endroit désigné ci-contre, et y resta jusqu'à la nuit, qu'il retourna dans ses cantonnemens pour faire reposer ses troupes et donner du fourrage aux chevaux. Le lendemain il s'approcha derechef de la ville, pour se joindre à nos autres troupes, en vertu de l'ordre que le général Igelstrom lui avait envoyé, comme il sera dit ci-après.

troupes, jugeant que la position qu'il occupait était désavantageuse; et en effet, le major Titow se réunit aux troupes prussiennes. Le général lui fit occuper un cimetière qui était à sa droite, vers les magasins à poudre, et y joignit un de ses bataillons. A peine ces deux bataillons réunis avaient-ils occupé cette position, qu'ils furent attaqués par les Polonais; mais ceux-ci furent aussitôt défaits et mis en fuite (1).

Le feu du canon et des petites armes ne discontinuant pas dans la ville, le major Titow prit la résolution d'y rentrer et de marcher au quartier du général en chef. Ayant fait part de cette intention au général Wolky, et qu'il croyait de son devoir de rentrer dans la ville pour se joindre aux autres bataillons qui s'y défendaient, le général prussien ne put qu'approuver son dessein; il lui promit en même temps de le soutenir dans sa marche, en cas qu'on cherchât à l'inquiéter.

---

(1) Les hulans qui étaient placés près des magasins à poudre, s'étant approchés des Prussiens, le général Wolky envoya un de ses officiers au roi, pour lui demander si les hulans étaient du parti de sa Majesté, ou s'ils agissaient contre elle. La réponse du roi fut: « Que le roi et la nation ne faisaient qu'un; que » les Russes étaient leurs seuls ennemis; qu'il se flattait que le » général n'entreprendrait aucune hostilité et n'attaquerait point » les magasins à poudre, comme on le lui avait donné à » entendre. »

Le major Titow se mit en marche à quatre heures de l'après-midi, et entra dans la ville par la barrière de Mariemont (1); et passant par les rues Favori, Sakroczimska et Swentayurska, il se rejoignit à nous dans la cour de la Commission, comme il a été dit ci-dessus (2).

La populace avait déjà occupé les maisons de ces rues, pour être à portée de tirer sur ceux des nôtres ou des Prussiens qui tenteraient de rentrer dans la ville, et pour couper ainsi la communication entre nous et les Prussiens. Aussi le major Titow ne put les traverser, sans essuyer leur feu qu'ils firent sur lui des fenêtres, et qui lui fit perdre du monde; il fut lui-même blessé (3).

---

(1) Étant à cette barrière, le général vint trouver le major Titow, pour lui répéter que s'il se trouvait dans le cas d'avoir besoin de secours, lui ou les autres corps qui étaient dans la ville, il eût à l'en faire avertir.

Le général prussien aurait dû, sans doute, faire entrer en même temps son infanterie pour soutenir ce bataillon : mais cette mesure même n'eût pas produit un grand effet; et tant que nos autres troupes ne se seraient pas rejointes à nous, ce renfort eût été insuffisant pour nous maintenir dans la ville.

(2) Le major Titow prit son chemin par ces rues, pour éviter les casernes des canonniers et les autres postes occupés par les troupes polonaises, avec lesquelles il avait eu affaire le matin, à différentes reprises.

(3) Ce n'est pas seulement dans les affaires couronnées du succès qu'on devrait distinguer la bravoure et l'habileté d'un

Ce bataillon s'étant enfin rejoint à nous, et dans l'ignorance où nous étions de ce qu'étaient devenus les autres, n'ayant pas entendu tirer de leur côté pendant tout l'après-midi, ce qui nous fit juger qu'ils n'étaient plus dans la ville, le major Titow nous ayant également assuré que les Prussiens n'en avaient eu aucune nouvelle, je proposai au général en chef de sortir nous-mêmes avec les troupes qui étaient auprès de nous, et d'effectuer cette sortie vers les dix heures du soir, afin de pouvoir nous réunir aux autres; auquel cas nous pourrions, au moyen de cette jonction, être à portée d'agir de concert, comme nous le jugerions convenable.

Le général fut d'opinion que si nos troupes étaient effectivement sorties de la ville, elles

---

officier; souvent un accident, un concours de circonstances, la position, la supériorité en nombre des combattans, une faute de l'ennemi, en décident : mais, dans une affaire malheureuse, savoir prendre une résolution, être assez intrépide pour l'effectuer, savoir réparer ou diminuer ses pertes, c'est ce qui peut faire décider de l'habileté.

Malheureusement cependant, c'est en pure perte qu'il en a montré dans une affaire désavantageuse; l'usage a prévalu de ne pas le récompenser, quoiqu'il ait plus fait dix fois et montré plus de savoir et d'expérience qu'il n'aurait pu en faire voir dans une affaire heureuse, et où tout a concouru à son succès.

reviendraient immanquablement se rejoindre à nous, et rentreraient dans la ville pendant la nuit.

Je proposai alors au général d'envoyer, pour plus de sûreté, une seconde fois chez les Prussiens, pour leur faire dire de marcher à Wola, où nous jugions que nos troupes s'étaient retirées, si en effet elles étaient sorties de la ville; auquel cas elles auraient à se joindre à elles, pour marcher ensemble et de concert avec elles sur la ville, et effectuer leur jonction avec nous.

Nous détachâmes à cet effet un demi-escadron, que nous fîmes partir dès qu'il fit sombre; et nous prîmes cette précaution, afin que ce détachement pût se faire jour, au cas que la populace ou le militaire polonais tentât de l'arrêter dans sa marche.

Il était près de minuit, et nous n'avions rien entendu de l'approche de nos troupes; tout était passablement tranquille dans la ville : les Polonais ne tiraient que très-peu des maisons. Je réitérai alors ma proposition de nous retirer de la ville, pendant qu'il faisait encore nuit. Le général envoya brûler les papiers ministériels les plus secrets.

Le lieutenant-colonel de Friesel, qui avait été chargé de cette commission, étant venu rapporter au général qu'elle était exécutée, je représentai au général qu'il était temps de songer à nous retirer

avant que le jour parût; qu'alors il nous deviendrait infiniment difficile de traverser les rues; que nous ne le pourrions du moins qu'en nous exposant à perdre beaucoup de monde; que nous serions toujours de plus en plus dans la nécessité de le tenter, puisqu'il paraissait que nous n'avions plus d'espérance de nous voir rejoindre par nos troupes. La réponse du général à ces représentations fut qu'il ne pouvait abandonner sa maison.

Le jour commençait à peine à paraître, que la populace se rassembla, et qu'elle recommença ses attaques sur le quartier du général du côté du Podwal *(ii)*.

Elle tâcha de nouveau de percer dans la rue que nous occupions, par les cours et maisons de celle du Podwal *(kk)*.

On recommença à tirer des maisons de la rue des Sénateurs *(c)*, contre la maison du général plus fréquemment, de manière qu'il nous parut difficile d'y arriver : plusieurs officiers, qui y furent envoyés, furent blessés. Nous parvînmes cependant à disperser la populace qui tentait de pénétrer jusqu'à nous, par les cours du Podwal : mais la rue du général n'était plus tenable sans perdre du monde ; les coups de canon et de fusil qui partaient du coin *(b)* de cette rue et des maisons *(k)* de celle des Sénateurs, l'enfilaient dans toute sa

longueur, en sorte que le général en fit sortir ses troupes, et les plaça dans la cour de la Commission, à la réserve de celles qui étaient dans son quartier pour le défendre : il y avait quatre cents hommes, commandés par le colonel Parfentiew.

Mais les Polonais, informés de la retraite de nos troupes vers Karczew, et certains par-là qu'elles n'avaient aucun dessein de retourner, qu'ils n'avaient conséquemment rien à en redouter, employèrent tout ce qu'ils avaient de monde pour entourer le quartier de la ville que nous occupions encore.

Toutes les rues qui l'avoisinaient furent garnies de canons : on plaça dans les maisons des soldats et des gens de la populace pour tirer des fenêtres sur nous ; on ramassa des pierres dans les maisons pour les jeter sur nous du haut des fenêtres, en cas que nous tentassions d'y passer pour nous retirer et sortir de la ville.

On recommença à tirer de l'arsenal par le grillage du jardin de la République dans les cours de la Commission. Ces canons et ceux placés au coin *(b)* de la rue des Sénateurs établirent un feu croisé à boulets et à mitraille.

Je réitérai ici mes instances au général, pour l'engager à sortir de la ville avec nos troupes, en lui ajoutant cependant que ce ne serait pas sans

de grandes difficultés, et sans nous exposer à perdre beaucoup de monde, mais qu'il n'y avait cependant pas d'impossibilité à nous faire jour et à nous frayer un chemin.

Le général, croyant apparemment qu'il pourrait y avoir encore quelque moyen de conciliation à tenter avec les Polonais, envoya le brigadier Bauer à l'arsenal pour faire dire au commandant polonais que c'était sans doute quelque méprise, quelque mal-entendu, qui avait été l'occasion de ces hostilités, et pour demander en conséquence qu'on convînt d'un moyen de s'en arranger. Je dis à cette occasion au général qu'il me semblait aussi inutile que superflu de pouvoir compter s'arranger d'une manière amicale avec les Polonais, et que vraisemblablement on arrêterait le brigadier Bauer à l'arsenal ; ce nonobstant, on lui donna l'ordre d'y aller.

A peine le brigadier Bauer était-il parti pour exécuter cet ordre, que nous vîmes nos deux compagnies placées dans la rue Longue *(r)* vers l'arsenal, entourées par les hulans.

Le soi-disant général Mokranowsky, l'un des premiers moteurs de l'insurrection, qui, à l'instant de l'insurrection, s'était fait général et commandant des troupes et de la populace armée, qui engagea le peuple à commencer ses attaques contre nous,

qui ordonna au régiment Dzianlinsky d'attaquer le poste du colonel prince Gagarin, et qui se trouvait pour lors à l'arsenal, fit dire à ces compagnies de mettre bas les armes et de se rendre; que le général Igelstrom s'était déjà rendu à discrétion, et que c'était pour en faire la proposition qu'il avait envoyé le brigadier Bauer à l'arsenal. Le major Depreradowicz, qui commandait ces compagnies, répondit qu'il ne savait rien de tout cela, et qu'il lui fallait un ordre de son général. Sur cette réponse, les Polonais voulurent se mettre en devoir de forcer ces compagnies; ils voulaient déjà saisir un capitaine, lorsque nos troupes les chargèrent et les repoussèrent, avec une grande perte, jusqu'à l'arsenal; après quoi le major Depreradowicz se retira avec ses deux compagnies dans la cour de la Commission.

Dans le temps que ceci se passait, l'officier que le brigadier Bauer avait pris avec lui, revint seul, envoyé par le général Mokranowsky, pour dire, de sa part, au général Igelstrom, que le moyen de faire cesser toutes les hostilités, était de faire cesser de tirer, et de se rendre à discrétion.

Je tentai alors, par tous les moyens, de déterminer le général à se résoudre à notre sortie de la ville; je lui représentai vivement de quelle conséquence il était de s'y décider promptement, pour

ne

ne pas s'exposer à toutes les suites fâcheuses qu'aurait nécessairement toute démarche de sa part qui pût laisser les Polonais arbitres de son sort et de celui des troupes ; qu'il était impossible de songer à se rendre à des traîtres, qui, quelle que fût la capitulation, ne la tiendraient pas, et n'avaient aucun garant à donner de leur fidélité à l'observer ; que maîtres une fois de sa personne, il était dangereux qu'ils ne se portassent à quelque extrémité. Pour aider à le convaincre, je lui montrai encore la possibilité de nous retirer et de nous ouvrir un chemin, quelle que fût la résistance qu'on nous opposerait ; que ce ne serait plus sans doute sans être très-exposés, mais que, dans tous les cas, il valait mieux en courir les risques, et périr plutôt que de s'exposer à la honte de se livrer entre les mains de ces rebelles, qui, sans foi et sans honneur, nous traiteraient de la manière la plus ignominieuse. J'avais demandé que le général donnât ordre aux troupes qui étaient dans son quartier, de se réunir à nous, pour sortir avec nous ensemble ; à quoi il me répondit qu'il leur en avait donné l'ordre, mais qu'elles avaient donné pour réponse, qu'elles voulaient encore s'y défendre.

Sans me donner d'autre résolution sur l'objet essentiel de notre retraite, le général en chef

s'adressa aux autres généraux, et parut ne prendre aucune détermination (1); mais entendant qu'on envoyait un second officier à l'arsenal, et soupçonnant que ce ne pouvait être que dans quelque vue d'offrir une capitulation, je crus devoir me charger du commandement pour les arrangemens et les préparatifs nécessaires à notre sortie.

(1) Le général Igelstrom crut vraisemblablement qu'il serait infiniment difficile que nous pussions réussir à nous faire jour et à nous frayer un chemin; et il faut convenir qu'il y avait quelques raisons de douter du succès d'une pareille entreprise. Toutes les rues, tous les passages, étaient gardés et défendus par du monde et du canon : nos soldats étaient harassés; depuis deux fois vingt-quatre heures, ils n'avaient pas mangé; ils se voyaient en très-petit nombre, et ne pouvaient se dissimuler tout le péril auquel ils seraient exposés: dans plus d'une occasion déjà nous avions pu nous apercevoir qu'ils n'avaient pas cette bonne volonté qu'ils ont coutume de montrer lorsqu'il s'agit d'affronter quelque danger. Un exemple de ce peu de bonne volonté avait vivement frappé le général. J'avais voulu, la veille, faire retirer un de nos canons placé devant la porte du quartier du général, et le faire reculer auprès de cent hommes postés à cent cinquante pas de ce quartier, vis-à-vis de la maison de Borch : je demandai vingt hommes pour aller avec moi transporter ce canon; mais je ne pus jamais les y déterminer. Le major Wimpfen, commandant de leur bataillon, vint le leur ordonner, offrant également de se mettre à leur tête; mais il éprouva la même résistance : pas un homme ne bougea. Le général Igelstrom, témoin de ce refus réitéré d'obéir, me dit alors: Que comptez-vous entreprendre avec ces gens-ci! si ici, où il y a si peu

Toutes nos troupes, à l'exception de celles qui étaient dans le quartier du général en chef, et qui s'y défendaient encore, étaient rassemblées dans la cour de la Commission. Elles étaient peu nombreuses : nous avions en infanterie tout au plus trois cents hommes, vingt-trois à trente de cavalerie, et quatre canons de bataillon (1).

---

de danger, ils témoignent si peu de bonne volonté, comment espérer qu'ils nous suivent dans une occasion infiniment plus périlleuse, et lorsqu'il s'agira de braver de bien plus grands dangers.

(1) Nous avions bien encore, à cette époque, trois bataillons, avec chacun leurs deux canons; mais il y avait quatre cents hommes au moins dans le quartier du général en chef. En second lieu, le bataillon qu'avait ramené la veille le major Titow, avait beaucoup souffert dans les différentes affaires de la matinée, et n'avait pas moins perdu de monde en rentrant en ville pour nous rejoindre. Les deux autres bataillons, dont l'un avait été constamment avec nous depuis le commencement de l'explosion, et l'autre était venu nous rejoindre sur les dix heures, avaient chacun essuyé quelques pertes dans les différentes affaires où ils avaient eu à combattre : mais ce qui, plus que tout cela, diminuait encore le nombre de ceux qui étaient auprès de nous, c'est que plusieurs s'étaient répandus dans la ville pour y piller, et que ceux qui avaient échappé au massacre durant ce pillage, sortirent de la ville ; car plusieurs vinrent nous rejoindre la nuit qui suivit notre sortie.

C'est sans contredit le pillage, tant de ces soldats que de ceux qui s'éparpillèrent dans la ville lorsque nos troupes y rentrèrent pour tenter de pénétrer au quartier du général en chef, et dont il y eut un grand nombre de massacrés, qui augmenta

Je me proposai d'abord de prendre mon chemin par la porte de derrière de la Commission *(i)*,

---

de beaucoup notre perte en hommes, à cette époque, à Varsovie.

Pour prouver ce que je viens de rapporter ici, j'en donnerai quelques exemples.

1. Beaucoup de soldats de nos autres troupes pillèrent, la nuit, dans les maisons du quartier de Leschno. Les habitans de ce quartier se rendirent chez le commandant des troupes polonaises près de l'arsenal, pour lui demander d'envoyer des troupes à leur secours. Le commandant refusa d'abord ce secours, s'imaginant que nos troupes étaient derechef entrées en ville; mais entendant que ce n'était que des soldats qui pillaient, et qui, pour la plupart, s'étaient enivrés, il y envoya deux cents hommes des siens, et fit prendre et massacrer tout ce qui s'y trouvait. On massacra, dans une seule cave, soixante hommes qui étaient ivres-morts. Le général Mokranowsky, rendant compte de ce fait le lendemain à l'hôtel-de-ville, ajouta : Si les troupes russes avaient attaqué l'arsenal, au lieu de piller la ville, tout était perdu autour de l'arsenal.

2. Une centaine de ceux de nos soldats qui nous avaient abandonnés la nuit pour piller dans la ville, s'étaient retirés, après notre sortie, dans une maison près de la rue des Franciscains: ils s'y étaient défendus jusqu'au samedi au soir contre la populace, qui les avait forcés de s'y réfugier; mais étant enfin forcés de se rendre, sans doute pressés de la faim, ils furent tous massacrés.

3. La veille de notre sortie, au soir, les troupes prussiennes étaient encore près de la ville. Les habitans du quartier attenant à la barrière de Mariemont envoyèrent chez le général prussien lui demander du secours contre ceux de nos troupes qui pillaient leurs maisons. Le général Wolky y envoya son

débouchant dans la rue de Swentayurska, de passer de cette rue dans celles de Sakroczim et Favori, menant à la barrière de Mariemont, et cela dans l'intention de nous réunir aux troupes prussiennes.

Ayant donc rangé nos troupes et tout disposé pour la marche, il s'agit de vaincre le premier obstacle qui nous était opposé, celui de sortir en effet par cette porte. Il y avait une grande difficulté à surmonter. Les Polonais, avec les trois pièces de canon qu'ils avaient placées au coin du jardin de la République *(n)*, enfilaient dans toute sa longueur la rue Swentayurska, par laquelle il fallait déboucher, et rasaient la porte par laquelle nous devions y entrer. Il s'agissait donc de commencer à faire taire cette batterie; j'y employai deux de nos canons. Je fis sortir le premier; mais nos canonniers ayant tardé de l'allumer, ils furent prévenus par les Polonais, qui, tirant à mitraille,

---

aide-de-camp, qui fit sortir de la ville un officier et plusieurs de nos soldats qui commettaient en effet ce désordre.

De deux escadrons de Charkow, qui étaient sans cela très-faibles, on en avait détaché la veille une fois vingt hommes, et une autre fois un demi-escadron pour les envoyer chez les Prussiens. Des six canons de ces bataillons, il en était resté deux près du quartier du général en chef. Nous ne pouvions faire aucun usage de ceux pris sur les Polonais; nous manquions de munitions pour les nôtres.

écrasèrent tout ce qui était auprès de cette pièce. Je fis sortir le second, et, profitant du moment que les Polonais avaient déchargé les leurs, je vins à bout de faire tirer sur la batterie polonaise, de mes deux canons; les Polonais s'enfuirent et ne revinrent plus tirer sur nous.

Je fis continuer ce feu sur la batterie polonaise, et me mis en marche avec les troupes. Il était environ dix heures du matin. A la tête, marchait ce qui restait du bataillon du major de Wimpfen (1), avec un canon. Suivait ce qui restait des deux autres bataillons, et à la queue un canon (2).

M'étant avancé à-peu-près cent pas dans la rue Swentayurska, des gens postés dans les maisons en tirèrent sur nous; ce qui occasionna que nos soldats d'eux-mêmes quittèrent leurs rangs et

---

(1) Quelques centaines d'hommes de ce bataillon qui avaient été commandées dans le quartier du général, n'étaient pas encore venues nous joindre.

(2) Les deux canons dont je m'étais servi pour faire tirer sur cette batterie polonaise, étaient restés. Nous n'eussions pu les emmener, les chevaux et une partie des canonniers ayant été tués. Nous manquions d'ailleurs de munitions. Je me déterminai d'autant plus volontiers à les laisser à cette place, qu'ils servaient à barrer cette rue, qui est en cet endroit forte étroite, et que par-là ils empêcheraient la cavalerie polonaise qui était à l'arsenal, au cas qu'elle eût dessein de nous poursuivre, de venir nous tomber en dos.

marchèrent le long des maisons : mais notre marche n'en fut point pour cela ni arrêtée ni interrompue (1).

Parvenu jusqu'à cent cinquante pas de la rue de Sakroczim *(mm)*, une troupe de populace de soixante à soixante-dix hommes, avec un canon, vint se porter à l'extrémité de la rue Swentayurska *(nn)*, et par le feu qu'elle fit de son canon et des petites armes, blessa et tua plusieurs des nôtres.

Quelques décharges de notre canon mirent en fuite cette horde de brigands, qui abandonna son canon : je m'avançai à l'instant avec les grenadiers pour m'emparer du canon polonais ; mais quelques coups de fusil tirés des fenêtres arrêtèrent les grenadiers, et les empêchèrent de s'en rendre maîtres.

Dans le même temps que ceci se passa, le reste de nos troupes, qui suivait derrière moi, se fourvoya dans un cul-de-sac, dont l'entrée est dans cette rue, et qui aboutit dans la cour de la maison indiquée ici *(oo)*. Je savais qu'il n'y avait point d'issue ; je leur criai de ne point y entrer. Le général comte Nicolas de Zouboff vint alors auprès de moi, et encouragea les grenadiers : mais ce fut inutilement,

---

(1) Le chemin de notre retraite est marqué sur le plan par des points et les lettres XX.

la plus grande partie y était déjà entrée; je fus obligé de les suivre.

Il y avait dans cette cour une porte de derrière *(pp)* donnant dans une rue très-étroite, appelée *Kosla*, qui débouche dans la rue des Franciscains. Je tentai de sortir par cette porte : mais on nous y avait vus entrer; et l'ennemi s'était déjà placé dans les maisons de cette petite rue, en y entrant par la rue de Sakroczim. On fit feu sur nous des maisons et des coins de cette rue; et plusieurs de nos grenadiers ayant été tués ou blessés, le reste se replia et rentra dans cette cour. Je fis abattre un enclos de planches qui la séparait de la voisine, et nous pénétrâmes dans cette seconde cour *(qq)* où était une petite maison qui donnait dans cette rue, et dont nous nous rendîmes maîtres; ce qui nous couvrit des coups de fusil tirés des maisons du côté opposé. Je fis de même abattre une semblable cloison qui séparait celle-ci de la troisième cour *(rr)*; nous entrâmes, et de celle-ci, sans obstacle, dans la quatrième *(ss)*: c'était celle d'une maison murée donnant dans la rue des Franciscains.

Pour entrer dans cette rue, il n'y avait de passage que par la porte cochère de la maison. La populace s'était attroupée dans cette rue des Franciscains *(tt)*, et y avait placé un canon pour nous prendre en flanc, lorsque nous passerions

la rue de Sakroczim, supposant que nous prendrions cette direction; mais, s'apercevant ensuite que nous occupions ces cours, et que nous nous disposions à nous faire jour par cette maison, elle vint placer son canon vis-à-vis de la porte cochère pour tirer sur nous et nous en empêcher.

Averti du placement du canon ennemi contre la porte, et m'étant bien assuré qu'on ne pouvait pénétrer dans cette maison que par cette seule entrée, les fenêtres étant trop élevées pour pouvoir y passer, j'ordonnai à quelques soldats de monter sur le toit par l'échelle des cheminées, qui y était adaptée, et de tirer de là sur cette populace. Dès que les nôtres se montrèrent, elle se dispersa et nous laissa son canon chargé, dont nous nous emparâmes.

Je fis tirer à droite et à gauche sur ces fuyards avec leur propre canon; et ayant nettoyé cette rue et celle de Sakroczim, où il y avait un second canon pour nous prendre en flanc de l'autre côté, nos troupes entrèrent dans la rue des Franciscains; celles qui m'avaient suivi passèrent par cette porte cochère, et les autres, avec la cavalerie et les chevaux de selle, débouchèrent par la rue Kosla, d'où la populace s'était retirée en nous voyant maîtres des cours et maisons du côté opposé: celles-ci étaient conduites par le major Baturin. Nos deux canons étant restés dans la première des

cours où nous avions percé, je fis emmener le canon polonais pour nous en servir au besoin.

Nos grenadiers marchèrent en avant. Le général Igelstrom se mit à cheval avec les autres généraux, et partit avec la cavalerie.

Je suivais avec le canon les troupes, et en faisais l'arrière-garde pour protéger leur marché et les couvrir, au cas que les troupes polonaises ou la populace vinssent nous inquiéter sur les derrières. Il y avait peu à craindre pour les devans, qui devaient être passablement libres.

Nous passâmes d'abord par une rue entre des jardins *(uu)* enclos d'un et d'autre côté de fermetures de planches, et où il n'y avait point de maisons : elle était longue d'une demi-verste, mais marécageuse. Cette dernière circonstance arrêta la marche de notre canon. Il était à peine parvenu à la moitié de cette rue, que nos grenadiers, qui marchaient à grands pas, l'avaient déjà dépassée : pour les suivre, je fus obligé de l'abandonner. Je suivis alors nos troupes avec le peu de monde qui était près de ce canon ; il consistait en vingt hommes.

Arrivés au bout de la rue, nous ne vîmes plus nos troupes ; je fis prendre par la rue Klopotna, vers la maison de correction *(vv)*. Je me déterminai à prendre ce chemin, imaginant que nos troupes

l'avaient suivi ; et je le crus d'autant mieux, que j'y trouvai çà et là de nos soldats tués (1), et même le cheval que menait pour moi un domestique du général Igelstrom.

Une quarantaine d'hommes de la populace venant de cette maison, et tirant sur nous de différens côtés, je rebroussai chemin. Passant alors devant la rue que nous venions de quitter, je pris par la rue Pokorno *(ww)*, où je jugeai que les nôtres avaient passé, puisque tous les habitans avaient déserté leurs maisons.

Le peuple venant de l'arsenal nous avait suivis; et s'étant approché de nous, on me tua deux grenadiers et un cavalier du régiment de Charkow, dont je pris le cheval. Ce cavalier venait de se rejoindre à nous.

En arrivant au-devant de la ville où nos troupes m'avaient devancé de beaucoup, et étant encore fort loin d'elles, cette même bande de populace qui m'avait obligé de rebrousser chemin, y vint pour me tourner, et fit tout ce qu'elle put pour me couper de nos troupes ; mais mes soldats la chargèrent et la forcèrent de se retirer.

---

(1) C'était vraisemblablement de ceux dont il a été parlé plus haut, et qui, la nuit, étaient sortis de la ville, ou de ceux qui ce jour même avaient devancé la sortie de nos troupes.

Les troupes polonaises qui gardaient les magasins à poudre, firent sur nous un feu continuel de huit pièces de canon, qu'ils avaient placées dans les ouvrages y établis en conformité de la disposition faite pour les troupes polonaises. Les cent quatre-vingts hulans qui gardaient également ce poste, avaient pris et massacré plusieurs de nos soldats qui étaient sortis de la ville avant nous et nos troupes (1) : mais ils ne hasardèrent pas de nous attaquer, craignant sans doute la cavalerie prussienne qui avait fait un mouvement pour s'approcher de nous, et qui s'était déjà avancée jusqu'à Powonsk.

Ici nous nous joignîmes aux troupes prussiennes et marchâmes ensemble au village Babice, où nous restâmes jusqu'après midi.

Le lieutenant-général Wolky, ayant reçu pendant la nuit l'ordre qui lui était envoyé par le général Igelstrom de marcher à Wola et de s'y rejoindre à nos troupes, pour, avec elles, rentrer dans la ville comme il a été dit plus haut, s'était effectivement mis en marche, à l'aube du jour, de ses quartiers de cantonnement pour s'approcher de

---

(1) Un de mes domestiques et quelques soldats qui avaient suivi les généraux, furent pris de cette manière. Les hulans ne firent aucune grâce aux soldats, ils furent massacrés; mon domestique, comme il n'était pas militaire, fut fait prisonnier.

Wola, en passant devant Powonsk : mais informé ensuite de notre sortie, il s'était approché de nous en rebroussant chemin à Powonsk.

Il avait détaché à Wola et dans tous les villages, pour avoir des nouvelles de l'endroit où se trouvaient nos troupes, qui en étaient sorties la veille; mais nulle part on n'avait pu lui en donner d'informations.

Nous ne perdîmes, à notre sortie, tout au plus que trente hommes; et la raison en fut qu'étant obligés de passer de la rue Swentayurska dans celle des Franciscains par les cours de derrière des maisons, nous ne fûmes point exposés aux coups de fusil tirés des fenêtres, comme nous l'eussions été en passant directement par la rue de Sakroczim, où les insurgens nous attendaient dans toutes les maisons qui bordent de deux côtés cette longue rue, garnie d'ailleurs par intervalles de canons, ainsi que les rues adjacentes; en sorte que ce qui, dans le principe, nous parut un accident fâcheux, tourna au contraire à notre avantage, et devint une circonstance très-heureuse.

La seconde raison en fut que nous nous emparâmes du canon des Polonais dans la rue des Franciscains, que nous longeâmes cette rue et les adjacentes sans perdre un homme, et que ce passage nous

mena ensuite par des rues où il y avait peu ou point de maisons.

Les troupes qui défendaient le quartier du général ne vinrent point nous rejoindre à notre sortie, quoique je ne doute pas que le général ne leur en eût envoyé l'ordre réitéré dans le temps que j'étais occupé à faire les préparatifs pour notre sortie.

Le colonel Parfentiew s'y défendit jusqu'au soir, que le populace força la maison.

J'ignore la perte que nous avons pu faire en hommes, à Warsovie, pendant les deux jours de l'insurrection, n'ayant point vu les listes des troupes. En canons, nous en avons perdu onze pièces ; savoir, trois à Leschno, deux au faubourg de Cracovie, six tant au quartier du général qu'à notre sortie.

J'ajouterai ici la conclusion suivante sur la révolution de Warsovie.

Le détail qu'on vient de lire de cette insurrection, démontre clairement qu'elle ne fut pas telle que nous n'eussions pu l'apaiser et nous en rendre maîtres ; que conséquemment nous n'eussions pu nous maintenir dans la ville avec les troupes que nous y avions. Les remarques suivantes le prouveront :

I. Le nombre des gens du peuple et du militaire qui agirent contre nous, les deux jours de

l'insurrection, était en général très-inférieur à celui des troupes que nous avions dans la ville et que nous pouvions employer contre eux (1).

Premièrement, le nombre des gens du peuple qui attaquèrent, en effet, nos postes dans la matinée, lorsque l'insurrection commença et qu'elle était à son plus haut degré, ne montait pas en tout à mille hommes, comme on le verra par le calcul suivant.

1. Le nombre de la populace qui surprit de grand matin, et de concert avec les fusiliers, le troisième bataillon de Kiew dans l'église, dans la rue de Leschno, pouvait être de deux cents hommes.

Je ne peux pas dire exactement de quel nombre était cette populace; mais elle n'a pas été, sans doute, plus nombreuse que la plus forte troupe de celles qui attaquèrent le quartier du général en chef, et parmi lesquelles il n'y en avait pas une qui passât le nombre de deux cents hommes.

Ce qui prouve qu'elle n'a pas été plus nombreuse, c'est que cette attaque, qui était sans doute préméditée dès les jours précédens, se fit de grand

(1) Le peuple est nombreux à Varsovie; mais parmi cette sorte de gens, il y en a peu qui savent tirer et charger leurs fusils. Ils opposent peu de résistance dans une affaire, et il est facile de les disperser.

matin, pendant que tout était encore tranquille dans la ville, et avant que la populace se fût encore attroupée dans les rues.

Une seconde preuve à donner, est que le faible reste de ce bataillon, qui ne fit pas deux compagnies, battit et chassa tant cette populace armée que les fusiliers, et qu'il soutint son poste contre eux jusque vers quatre heures de l'après-midi, où la garde de la couronne l'attaqua avec les fusiliers et la populace ensemble, et le força de mettre bas les armes.

2. Le nombre de la populace qui attaqua de différens côtés le quartier du général en chef, fut assez considérable.

La troupe de populace qui sortit entre sept et huit heures, avec un canon, de la vieille ville par la porte du faubourg de Cracovie, pour s'avancer par la rue des Sénateurs vers ce quartier, pouvait être de cent cinquante hommes, c'est-à-dire, du même nombre dont était celle qui sortit l'après-midi par la même porte et attaqua avec deux canons l'arrière-corps de la maison du général en chef sur le Podwal, et qui était la seule forte troupe qui attaqua ce quartier, cet après-midi. Je pouvais, des maisons du Podwal, l'observer et estimer sa force.

La troupe qui vint entre huit et neuf heures de l'arsenal

l'arsenal avec un canon, et qui s'avança par la rue Longue vers le quartier du général, ne montait pas à plus de cent ou de cent cinquante hommes.

La troupe qui sortit dans ce temps-là avec un canon, de la vieille ville par la porte de Sakroczim, et entra dans la rue Longue pour s'avancer de ce côté vers le quartier du général en chef, était de quarante à cinquante hommes.

La troupe qui vint de même de l'arsenal, et qui pénétra vers les dix heures, avec un canon, dans la cour de la Commission, était de cent-cinquante ou tout au plus de deux cents hommes.

La quantité de populace qui pénétra dans la maison de Tepper, pouvait être de vingt hommes.

Ainsi le nombre de populace qui attaqua dans la matinée le quartier du général en chef, ne consistait donc en tout qu'en six cents hommes.

Il est même à présumer que la troupe qui pénétra vers les dix heures dans la cour de la Commission, fut composée, pour la plupart, des gens de la troupe qui s'avança entre huit et neuf heures par la rue Longue, puisque ces deux troupes vinrent de l'arsenal, et que l'attaque de l'une se fit une heure plus tard que celle de l'autre. Il est aussi à présumer que ces deux troupes consistaient en partie de la populace qui surprit de grand

matin le troisième bataillon du régiment de Kiew dans l'église, dans la rue de Leschno.

3. La populace qui s'approcha du poste dans le faubourg de Cracovie, ne faisait en tout que vingt ou trente hommes.

4. Les gens du peuple qui tirèrent des maisons sur les deux compagnies placées sur le bord de la Vistule du côté de Warsovie, ne consistaient qu'en quelques hommes. Aucun de nos autres postes ne fut attaqué par la populace, ni dans les rues, ni par des coups tirés par les fenêtres des maisons. La populace s'attroupa alors seulement autour du quartier du général en chef, pour l'assaillir de tous côtés.

Ainsi le nombre des gens du peuple qui attaquèrent nos différens postes dans cette matinée, ne faisait pas mille hommes en tout (1).

Secondement. Le nombre du militaire polonais qui agit contre nous et qui attaqua nos postes dans cette matinée, ne faisait également pas mille hommes.

1. Le détachement de la garde à cheval qui attaqua notre piquet vers quatre heures du matin, était de cinquante à soixante hommes.

---

(1) Dans ce nombre sont compris les soldats congédiés; ils n'agirent que de concert avec la populace, et ce furent eux seuls qui tirèrent sur nous dans les rues et des maisons.

2. Les deux compagnies de fusiliers qui attaquèrent le troisième bataillon de Kiew, dans la rue de Leschno, étaient de cent soixante hommes.

3. Le régiment de Dzianlinsky, qui attaqua les trois compagnies au faubourg de Cracovie, était de quatre à cinq cents hommes.

4. Les détachemens de la garde de la couronne et des canonniers qui attaquèrent avec quatre canons le quatrième bataillon de Kiew, près de la rue de *Boni-Fratres* et Klapotna, étaient ensemble à-peu-près de deux cents hommes.

5. Le parti de la cavalerie nationale qui tira du derrière de la maison du marchand Roesler, dans la rue du général en chef, était, selon le témoignage de M. de Becker, de quinze à vingt hommes.

Les autres troupes polonaises qui étaient en garnison à Warsovie, ne commirent aucune hostilité contre nos postes dans cette matinée.

Ainsi le nombre du militaire polonais qui agit contre nous dans ce temps, ne montait pas à mille hommes.

Par conséquent, la populace et le militaire ensemble n'allaient pas à deux mille hommes.

Toutes ces différentes attaques, tant de la populace que du militaire, cessèrent vers les onze

heures : celles qui suivirent, ce jour-là, ne commencèrent que vers deux ou trois heures l'après-midi.

Le militaire polonais qui agit alors contre nous, fut un détachement d'à-peu-près deux cents ou deux cent cinquante hommes du bataillon de la garde de la couronne, qui se trouvait près de l'arsenal, et qui, conjointement avec les fusiliers et la populace, attaqua, vers trois ou quatre heures, le reste du troisième bataillon de Kiew dans la rue de Leschno.

Toutes les autres troupes polonaises ne commirent aucune hostilité contre nous dans cet après-midi (1), à l'exception du poste de la cavalerie nationale dans la maison de Koesler, qui continua de tirer de temps en temps dans la rue du général en chef, et si l'on veut y comprendre encore le détachement de Dzianlinsky qui s'avança au faubourg de Cracovie pour observer nos troupes lorsqu'elles furent rentrées en ville jusqu'à la cour de Saxe.

(1) Elles étaient postées dans ce temps-là au château, à l'arsenal, aux magasins à poudre, aux casernes des canonniers, et aux portes de la vieille ville. *(Litt. et F.)* J'ai remarqué plus haut les changemens qu'on fit dans leur disposition convenue avec nous, lorsque l'insurrection commença ; et il paraît que, dès le temps que le régiment de Dzianlinsky fut arrivé au château, il ne s'est plus fait de changement.

L'affaire avec le reste du troisième bataillon de Kiew dans la rue de Leschno étant finie, le détachement du bataillon de garde et les fusiliers se rendirent derechef à l'arsenal, et s'y tinrent tranquilles; et dès ce moment-là tout le militaire polonais cessa toute hostilité contre nous, et même lors de notre sortie le lendemain, à l'exception de trois canons ci-dessus mentionnés avec lesquels ils enfilèrent la rue Swentajurska, pour empêcher notre sortie par la porte de la cour de la Commission, et des deux canons placés aux magâsins à poudre, avec lesquels ils tirèrent sur nous lorsque nous sortîmes de la ville (1).

---

(1) Le militaire polonais n'attaqua point le quartier du général en chef les deux jours de l'insurrection: il fut seulement attaqué par la populace, parmi laquelle des soldats s'étaient mêlés. Il semble donc que les chefs révolutionnaires ne firent approcher le militaire de ce quartier, que dans le dessein de servir d'appui à la populace, de lui donner la facilité d'attaquer ce quartier de différens côtés; de la protéger contre nos autres troupes qui auraient pu venir au secours de ce quartier, et de lui assurer sa retraite en cas que nous l'eussions poursuivie jusqu'aux postes de ces troupes polonaises.

Le régiment de Dzianlinski n'attaqua notre poste, au fauxbourg de Cracovie, que pour se frayer un chemin vers le château, afin de s'approcher de ce quartier; y étant arrivé, il ne commit plus d'hostilités contre nous; ce qui pouvait faire penser que peut-être il n'aurait point du tout attaqué notre poste, si on ne l'avait pas arrêté dans sa marche.

Ainsi le militaire polonais qui agit contre nous en différens temps, les deux jours de l'insurrection, ne faisoit en tout pas plus de 1200 hommes.

La populace, qui continua les attaques contre nous l'après midi, était beaucoup moins nombreuse que celle qui agit contre nous dans la matinée, comme je l'ai fait voir plus haut: par conséquent le plus grand nombre de populace qui agit contre nous, était celui ci-dessus mentionné et qui allait tout au plus à mille hommes.

Ajoutons à ce nombre encore à-peu-près deux cents, pour ceux qui rôdèrent dans les rues et qui attaquèrent les nôtres dans les quartiers de la ville où nos troupes n'étaient pas placées. Son nombre en tout ne surpassait donc pas celui de douze cents hommes.

Il s'ensuit donc que le nombre de la populace et du militaire qui agit contre nous les deux jours de l'insurrection, ne faisait donc ensemble que deux mille quatre cents hommes, nombre qui est

---

Les détachemens de la garde et des canonniers attaquèrent le quatrième bataillon de Kiew, placé à côté de la rue de *Boni-Fratres* et Klapotria, dans le dessein sans doute de le fixer à son poste, pour qu'il ne marchât pas au secours du quartier du général en chef.

Les trois autres attaques ci-dessus mentionnées que le militaire fit sur nos postes, étaient des hostilités qui n'avaient aucun but contre le quartier du général en chef.

très-inférieur à celui des troupes que nous avions dans la ville, et qui consistaient en neuf bataillons et deux compagnies, en huit escadrons, en dix-huit pièces de campagne et dix-huit pièces de régiment, sans compter les troupes prussiennes qui cantonnèrent aux villages à une et deux lieues de la ville, et qui faisaient à-peu-près mille hommes.

2. Nos troupes étaient postées en différens endroits de la ville, afin de pouvoir d'abord s'opposer par-tout, tant au militaire polonais qu'aux gens du peuple qui se seraient soulevés et qui auraient voulu commettre des hostilités contre nous. Elles étaient placées de manière à pouvoir s'y maintenir et battre tous ceux qui osaient les attaquer. Ceux de ces postes qui étaient plus exposés à des attaques de l'ennemi, étaient à proportion plus forts en troupes; tout un bataillon se trouvait opposé à un semblable, et il pouvait outre cela encore être soutenu par les troupes des postes voisins.

Les buts des postes que les troupes occupèrent, étaient différens, comme on l'a vu dans la disposition : mais, nonobstant que chaque poste avait son but, les troupes qui s'y trouvaient placées n'y étaient pas si fixées, qu'elles n'eussent pu le quitter pour marcher au secours des autres postes, se joindre à eux, et agir selon les circonstances.

Ce ne fut que pour le premier temps de l'insurrection qu'elles y étaient postées, afin d'être sur le lieu où l'on pouvait croire que les insurgens se souleveraient contre nous.

Le seul poste qu'il fallait tenir, était celui du général en chef, qu'on ne pouvait pas abandonner, à cause des archives et des papiers secrets, et qui devait, par cette raison, être soutenu par toutes les troupes, en cas de besoin.

Toutes les autres troupes pouvaient non-seulement quitter leurs postes pour agir ailleurs, selon les circonstances, mais elles devaient le faire et être employées ailleurs aussitôt que le but qui les y retenait n'existerait plus, ou que celui qui les portait à garder l'intérieur de la ville deviendrait plus fort que celui de la garantir contre des partis ennemis qui viendraient du dehors, ou que l'ennemi attaquerait un poste voisin, ou enfin que leurs environs seraient tranquilles, afin de ne pas être inactives lors de l'insurrection.

Le but général était toujours de battre ceux qui se seraient soulevés, ce qui ne pouvait pas se faire sans agir contre eux; et, dans ce cas, on n'avait qu'à réunir les troupes de plusieurs postes, surtout celles qui n'avaient plus d'objet, afin d'agir avec autant de force qu'on le jugerait nécessaire, ce qui pouvait se faire, sans aucun obstacle, dans les

quartiers de la ville où la plus forte partie de nos troupes était placée.

Il n'était pas possible de prescrire, dans la disposition, de quelle manière on devait se conduire, ni quelle force on devait employer ; c'étaient les circonstances qui devaient la régler.

On a changé en plusieurs points ma disposition, comme je l'ai fait voir plus haut.

Les changemens les plus préjudiciables étaient, 1.° celui de n'avoir pas placé un fort détachement, avec des canons, dans la cour du palais de Saxe; 2.° celui d'avoir ôté le poste de Marieville et de ne l'avoir pas remplacé par nos autres troupes, ce qui aurait pu s'effectuer si nos troupes eussent marché vers le quartier du général en chef, lorsqu'elles en reçurent l'ordre du général.

Le général en chef fit venir, vers six heures et démie du matin, les deux compagnies qui étaient à ce dernier poste, sous le commandement du colonel Parfentiew, et les fit placer devant son quartier; le temps était pressant; on ne pouvait pas attendre que les autres troupes les remplaçassent.

Ces changemens furent cause que dès ce moment, la communication du quartier du général avec nos autres troupes placées de ce côté, fut interrompue par la populace, qui commença alors à

s'attrouper autour de ce quartier pour l'attaquer de tous côtés.

3. Les cinq bataillons et les quatre escadrons (1), qui étaient placés avec une nombreuse artillerie dans les quartiers de la ville situés entre la rue de Leschno et la rue du Nouveau-Monde ou du faubourg de Cracovie, étaient ceux qui se trouvaient le plus avantageusement placés ; car ils étaient postés dans des rues assez larges et dans des quartiers de la ville où les habitans se tenaient tranquilles, comme je l'ai fait remarquer plus haut.

Ils pouvaient rassembler plusieurs de leurs postes pour soutenir celui qui aurait été attaqué : ils pouvaient même, sans obstacle, se rassembler tous en un seul endroit, si le cas l'exigeait (2).

Étant beaucoup plus forts que l'ennemi qui les attaqua, ce que je viens de prouver dans la remarque précédente, ils auraient donc pu repousser très-facilement les attaques que l'ennemi entreprit contre eux, s'ils eussent été sur leurs gardes et pris les précautions nécessaires lorsque l'ennemi s'approcha d'eux. Ils auraient par conséquent pu non-seulement se maintenir dans les quartiers de

(1) *Voyez*, dans la disposition, les N.os 1 jusqu'à 7; et sur le plan, les lettres A jusqu'à P.

(2) Ils se rassemblèrent aussi en effet, mais malheureusement pour s'en aller ensemble.

la ville où ils étaient placés ; mais étant si forts, quelques bataillons et quelques escadrons auraient aussi pu aller au secours du quartier du général en chef, lorsqu'ils reçurent ordre d'y marcher.

Malgré tous ces avantages, ces bataillons et escadrons gardèrent très-mal leurs postes, se tinrent très-peu sur leurs gardes contre un ennemi qui pouvait venir d'en-dehors de leurs quartiers les surprendre, et ne firent point d'arrangement pour se défendre, lorsqu'ils furent plus que sûrs d'être attaqués à chaque instant.

Aucun poste de ces bataillons et escadrons ne se mit en devoir d'en soutenir un autre, lorsqu'il fut attaqué. En outre, les postes d'une même brigade qui se trouvaient placés contre un même objet, qui attaqua l'un, ne marchèrent pas à son secours ; on n'envoya même pas s'informer de ce qui se passait auprès des autres postes, quoiqu'il se trouvât à chaque brigade deux escadrons à cet usage.

Enfin, pour mettre le comble à leur conduite, si peu digne des troupes russes, quatre bataillons et quatre escadrons sortirent de la ville, sans se soucier même du cinquième bataillon, placé dans la rue de Leschno, et avec eux ensemble dans les mêmes quartiers de la ville.

En abandonnant de cette manière les autres

troupes, dont ils étaient la force et l'appui, ils furent cause du mauvais succès de notre maintien de la ville, comme ils furent cause eux-mêmes du mauvais succès qu'ils eurent avec l'ennemi dans leurs propres affaires; et à ce sujet je continuerai de faire quelques remarques sur chaque brigade et bataillon en particulier.

4. La brigade du général Milaschewicz (1), qui avait pour principal objet d'observer et de ne pas laisser entrer dans la ville le régiment de Dzianlinsky, exécuta mal ses dispositions.

Lorsque le bataillon de chasseurs eut imprudemment laissé passer ce régiment, et que celui-ci se fut approché du poste de deux compagnies au faubourg de Cracovie, on y arrêta ce régiment pendant près de trois heures; cependant on ne fit pas les dispositions nécessaires pour l'assaillir avec toutes les forces destinées pour agir contre ce régiment, en cas qu'il eût voulu percer par force. On renforça seulement le poste de deux compagnies au faubourg de Cracovie par une troisième.

On envoya à la vérité deux officiers, l'un après l'autre, au lieutenant-colonel Klugen, pour lui

---

(1) *Voyez*, dans la disposition, les N.os 1, 2 et 3; et sur le plan, les lettres A jusqu'à G.

porter l'ordre d'attaquer en dos le régiment polonais, aussitôt qu'il verrait que ce régiment commencerait les hostilités contre le poste de deux compagnies : mais ces officiers n'y arrivèrent pas; car, au lieu de prendre le chemin marqué plus haut, qu'avait pris l'officier qui appela de la rue Sainte-Croix la compagnie avec laquelle on renforça les deux autres au faubourg de Cracovie, ils prirent des chemins, l'un à côté du régiment polonais, et l'autre par de petites rues, de sorte qu'on pouvait être assuré d'avance qu'ils n'y passeraient pas. Ayant omis alors d'envoyer d'autres officiers qui y eussent porté cet ordre, en prenant le chemin dont je viens de parler, toutes les autres troupes de cette brigade restèrent sans ordre pour ce qu'elles devaient faire, et gardèrent leurs postes comme si le régiment de Dzianlinsky était encore hors de la ville.

Enfin, lorsque les hostilités commencèrent, les trois compagnies au faubourg de Cracovie combattirent pendant près de trois heures. Le bataillon de chasseurs, la troisième compagnie du premier bataillon de Sibérie, et les deux escadrons, avec neuf pièces d'artillerie, destinés contre le régiment polonais, ne firent aucun mouvement pour marcher à leur secours, quoiqu'ils n'eussent aucun ennemi devant eux. Si ces troupes fussent

venues, comme elles le devaient, au secours de ces trois compagnies, le régiment de Dzianlinsky eût été immanquablement et totalement défait.

Cette affaire, qui était en effet peu considérable par elle-même, fut cependant la source de notre mauvais succès dans la ville. Elle jeta l'épouvante parmi les troupes placées dans ces quartiers de la ville. Celles-ci s'imaginèrent sans doute qu'elle avait été très-sanglante (1), parce que le hasard voulut que les deux commandans fussent blessés, dans leur retraite, par ce régiment polonais qui s'assembla alors derechef, dans la rue du Nouveau-Monde, d'où il pouvait découvrir les compagnies et tirer sur elles, lorsqu'elles traversèrent le faubourg de Cracovie pour entrer dans la rue Krolewska.

Cette épouvante fut cause que toutes les troupes placées dans ces quartiers sortirent de la ville; elle fut sans doute également cause que les troupes qui rentrèrent de nouveau, crurent trop périlleux de pénétrer jusqu'au quartier du général en chef, dans le temps qu'elles rencontrèrent la

---

(1) Il arrive très-souvent que les troupes qui ont eu une affaire avec l'ennemi, agrandissent la valeur et l'acharnement avec lequel on combattit, afin d'en augmenter la gloire si elle a été couronnée du succès, ou d'en diminuer la honte si elle a été malheureuse.

troupe de peuple, avec le canon, à la cour du palais de Saxe.

5. La brigade du général Van-Suchteln (1) resta tout-à-fait inactive.

1.° Le deuxième bataillon du régiment de Sibérie, placé à Grzibow (H), qui n'avait eu d'autre affaire que celle de son piquet avec la garde à cheval, resta tranquille à son poste sans y voir un ennemi, et ne vint point au secours de ces trois compagnies de son régiment; il ne se porta point non plus au quartier du général en chef, quoiqu'il eût reçu l'ordre d'y marcher.

2°. Le troisième bataillon du régiment de Sibérie, placé aux barrières de Wola (M) et de Jérusalem (N), pour servir tant pour la défense intérieure de la ville que pour la couvrir, en attendant que tout y était tranquille, contre des partis ennemis qui viendraient du dehors, parce que nous n'avions dans ce temps point de troupes hors de la ville pour ce service; ce bataillon, dis-je, resta également immobile à ses postes, quoiqu'il n'y eût alors rien à observer, l'ennemi se trouvant dans l'intérieur de la ville. Il aurait donc dû être employé au besoin ailleurs, lorsque les circons-

(1) *Voyez*, dans la disposition, les N.os 4, 5 et 6; et sur le plan, les lettres H et K.

tances l'exigeaient. Les deux compagnies placées à la barrière de Wola auraient au moins dû soutenir le troisième bataillon de Kiew dans la rue de Leschno, lorsqu'il fut attaqué le matin; mais il fallait des ordres pour tout cela, et on manqua de commandant.

Les deux escadrons (L) de cette brigade ne firent également rien. L'un resta, après l'affaire du piquet, auprès du deuxième bataillon. Il aurait pu envoyer de fortes patrouilles vers les trois compagnies au faubourg de Cracovie, pour s'informer de ce qui s'y passait, et à la cour de Saxe, pour nettoyer cette cour et chasser le peuple de ses environs, en cas qu'il eût voulu s'y attrouper (1).

---

(1) Le major Kaminiew, qui commanda ces deux escadrons, et qui montra toujours de la bonne volonté pour tirer ses troupes de l'inactivité, envoya plusieurs fois des officiers pendant l'affaire des trois compagnies au faubourg de Cracovie, au lieutenant-colonel Igelstrom, pour lui rapporter et s'informer de ce qui se passait à son poste. Il ne crut pas nécessaire d'envoyer au poste du faubourg de Cracovie, parce qu'il y avait à cette brigade deux escadrons sous le plus ancien officier major, auquel il fit son rapport. Pour satisfaire l'ordre du général en chef de marcher à son quartier, il alla lui-même chez les lieutenans-colonels Igelstrom et Klugen, pour leur communiquer cet ordre, et pour s'arranger avec eux pour la marche; mais en retournant à son poste, les trois compagnies se retirèrent, et le général Nowiczki était en marche pour sortir de la ville, comme il est dit ci-dessus.

L'autre

L'autre de ces escadrons fut envoyé, avec la caisse, à la barrière de Jérusalem, où il resta tout-à-fait inutile.

Il se trouva dans ce temps-là à cette barrière, outre les deux compagnies qui y avaient leur poste, encore les deux compagnies de chasseurs et l'escadron du régiment de Jambourg, qui s'étaient placés avec l'artillerie du parc, où se trouvaient six pièces de campagne qui n'avaient pas été partagées aux postes dans la ville.

Il y avait donc alors à cette brigade deux bataillons de grenadiers, deux compagnies de chasseurs et trois escadrons, avec dix pièces de campagne, qui restèrent inactifs à ces postes, et sans y voir un ennemi.

Si l'on ajoute à ces troupes celles de la brigade du général Milaschewicz, qui restèrent de même inactives, il y avait donc, dans ces quartiers de la ville, trois bataillons, trois compagnies et cinq escadrons, avec seize pièces de campagne, qui ne firent rien pendant les trois heures que les trois compagnies, au faubourg de Cracovie, se battirent, sans y compter le reste du troisième bataillon de Kiew, dans la rue de Leschno, qui garda son poste, dans ce temps-là, contre un ennemi qui pouvait venir l'attaquer de nouveau.

La cause pour laquelle les troupes de cette

brigade ne furent pas employées là où elles auraient pu être nécessaires, et qu'elles ne marchèrent pas non plus au quartier du général en chef, fût qu'elles étaient sans un commandant qui leur eût donné des ordres pour ce qu'elles devaient faire, et qui les aurait menées au besoin.

Le général van Suchteln, qui en était le commandant, n'y vint pas. Le général Nowiczky, qui se rendit au troisième bataillon, en prit le commandement; sa présence y était plus nuisible à nos affaires, qu'elle eût pu être utile. Les commandans des bataillons et escadrons auraient, sans doute, mieux agi, s'il ne s'y était pas trouvé.

Ce fut cette brigade que j'aurais demandée du général en chef, s'il m'avait accordé un commandement de troupes, lorsque je l'en priai; mon quartier était près du second bataillon.

Je n'aurais pas manqué de me trouver avec ces troupes; je ne les aurais pas laissées dans l'inactivité; et il n'aurait pas fallu grand'chose pour tourner toutes les affaires à notre avantage, ayant tant de troupes à y employer.

6. Le troisième bataillon du régiment de Kiew, placé dans la rue du Leschno (O), se laissa surprendre dans l'église.

Cet accident marque toujours une grande inadvertance de ce bataillon; car pendant le temps

que *les soldats* s'assemblèrent et allèrent à l'église, et pendant qu'ils y étaient, on aurait pu s'apercevoir du mouvement que les Polonais firent à l'arsenal et aux quartiers des fusiliers; on aurait aussi pu s'apercevoir de leur approche de l'église. Une trop grande sécurité, qui fit sans doute croire à ce bataillon que ce mouvement de la populace et des fusiliers ne le regardait pas, fut sans doute une des causes de sa mégarde; et une autre encore, fut que le major qui commanda ce bataillon, ne s'y trouvait pas, comme je l'ai remarqué plus haut: ce fut le plus ancien capitaine du bataillon qui le mena à l'église.

Le faible reste de ce bataillon, qui était venu sous les armes et avait chassé les insurgens, ne pensa pas qu'il pouvait être attaqué par une force très-supérieure à la sienne.

Au lieu de se joindre aux deux compagnies placées à la barrière de Wola, ou de demander d'en être soutenu, il s'obstina à vouloir soutenir son poste, où il fut forcé de mettre bas les armes, dans le temps où les autres troupes étaient sorties, et où il se trouvait seul et sans soutien dans ces quartiers de la ville.

Ces deux accidens ne seraient point arrivés à ce bataillon, s'il se fût tenu sur ses gardes et s'il eût agi avec prudence; et il aurait maintenu son

poste, si tout ce bataillon avait été sous les armes dans le temps que l'insurrection commença.

Une des causes pour lesquelles ce bataillon entretint si peu de liaison ce jour-là avec les bataillons avec lesquels il se trouvait placé est sans doute qu'il était d'une autre brigade. Il faisait une brigade avec le 4.ᵉ bataillon du régiment de Kiew, et avec le 4.ᵉ du régiment de Sibérie (1) dont il était séparé, et ils ne pouvaient agir ensemble.

Cette répartition était fausse : il aurait dû faire une brigade avec les 2.ᵉ et 3.ᵉ bataillons du régiment de Sibérie avec lesquels il était placé.

Le général comte Nicolas de Zouboff, qui commandait la brigade dont était ce bataillon, se trouvait, avec les deux autres bataillons et les deux escadrons de sa brigade, auprès des quartiers du général en chef.

Ce bataillon restait donc sans commandant de brigade ; mais il l'aurait été de même s'il eût été de la brigade des 2.ᵉ et 3.ᵉ bataillons du régiment de Sibérie, qui restèrent aussi sans leur commandant de brigade.

Le général Tischczow prit le commandement

---

(1) *Voyez*, dans la disposition, les N.ᵒˢ 7, 11 et 12 ; et sur le plan, les lettres O, V et W.

du reste de ce bataillon: il n'en donna pas avis aux autres bataillons ou aux deux compagnies placées à la barrière de Wola.

Le général Nowiczky ne fit même pas avertir ce bataillon lorsqu'il fit sortir toutes les autres troupes placées dans ces quartiers de la ville; et on ne fut pas plutôt informé du malheureux sort de ce bataillon, que, dans l'après-midi, quelques soldats de ce bataillon qui étaient échappés, vinrent se joindre aux autres bataillons hors de la ville.

7. Le général Nowiczky, après la retraite des trois compagnies, fit sortir de la ville toutes les troupes dont il vient d'être fait mention, sans qu'aucun motif de nécessité, aucun danger l'y eût obligé, ce qui se trouve suffisamment prouvé par les remarques précédentes.

J'ai fait voir dans ce qui précède, que les trois compagnies, après leur retraite du faubourg de Cracovie, s'avancèrent dans la rue de Krolewska, dans le dessein de se joindre au 2.e bataillon de leur régiment à Grzibow (H); et que ce bataillon qui s'avançait dans le même temps dans cette rue pour marcher à la cour du palais de Saxe, et de là avec le bataillon de chasseurs ensemble au quartier du général en chef, prit ces compagnies pour des troupes polonaises qui marchaient contre

lui, et tira sur elles avec ses canons, accident qui obligea les trois compagnies, qui prirent alors également ce bataillon pour des troupes ennemies, de changer de dessein, et de se retirer vers la 3.^e compagnie de leur bataillon, placée dans la rue Brazka (F).

Ce fut cette méprise qui épouvanta le général Nowiczky, et qui lui fit prendre la résolution de donner incontinent l'ordre susmentionné de sortir de la ville.

8. De toutes ces troupes sorties de la ville, il en rentra trois bataillons et quatre escadrons avec seize canons, dans le dessein de pénétrer au quartier du général en chef: mais ils se laissèrent effrayer par cinquante ou soixante hommes de populace avec un canon, lesquels firent mine de leur disputer le passage; et quoiqu'ils ne fussent plus alors très-éloignés du quartier du général, et qu'ils eussent tous les moyens d'y pénétrer, ils préférèrent se retirer et sortir une seconde fois de la ville pour n'y plus rentrer.

Cette démarche de nos troupes décida entièrement nos affaires à Warsovie, et nous contraignit de quitter cette ville.

La cause principale de ces mauvais succès fut que ces mêmes troupes manquèrent de commandant. Presque les deux tiers même étaient sans

leur commandant de brigade : elles ne savaient donc que faire. Elles croyaient que leur devoir était de garder seulement le poste où elles étaient placées. Il leur aurait fallu un commandant qui leur eût donné des ordres précis, qui eût su les mener et les encourager dans le besoin. Dans des circonstances de cette nature, qui varient d'un instant à l'autre, il ne suffit pas des premières dispositions, toutes bonnes qu'elles soient : c'est au commandant à savoir les changer suivant l'exigence des cas, sur-tout dans celui d'une semblable révolution, où il faut se diriger suivant que l'ennemi attaque d'un côté ou d'un autre.

Une autre cause en est aussi la sécurité dans laquelle étaient nos troupes. Elles ne purent jamais s'imaginer que les choses dussent en venir à une semblable extrémité; et leur surprise contribua sans doute, dans ce genre de combat nouveau, à leur faire témoigner quelquefois de l'épouvante.

9. Le quatrième bataillon du régiment de Sibérie placé dans la rue des Franciscains (V), et le quatrième du régiment de Kiew placé à côté de celles de *Boni-Fratres* et de Klapotna (W), avaient des postes qui étaient difficiles à garder. Ils avaient, d'un côté, l'arsenal et les casernes des canonniers, et de l'autre, celles de la garde de la couronne;

ils se trouvaient dans des quartiers de la ville où les habitans étaient de la classe des séditieux : ils étaient séparés de nos autres troupes, de sorte qu'ils ne pouvaient être soutenus que par les troupes prussiennes qui cantonnèrent de leur côté, mais à une ou deux lieues de la ville; et la communication avec nous était telle, qu'ils ne pouvaient pas facilement s'approcher du quartier du général en chef : mais, nonobstant ces difficultés, ces bataillons soutinrent bien leurs postes, et ils vinrent tous les deux, l'un après l'autre, se joindre à nous au quartier du général en chef (1).

La raison en fut que ces bataillons s'étaient tenus sur leurs gardes; qu'ils s'étaient mis sous les armes aussitôt qu'ils s'étaient aperçus de quelque alarme dans la ville, et parce qu'ils ne craignirent pas la populace qui aurait pu tenter de s'opposer à leur marche lorsqu'ils se portèrent vers le quartier du général.

---

(1) Le quatrième bataillon du régiment de Sibérie y arriva même pendant le combat, et passa de la rue de Sakroczim dans la rue Longue, là où, peu de temps avant, la populace fit sur le quartier du général sa troisième attaque ci-dessus mentionnée. Il y arriva même sans perte; et le quatrième bataillon de Kiew y marcha lorsque les insurgens avaient déjà fait des préparatifs pour couper la communication de ce quartier avec les troupes prussiennes.

Tout ceci prouve donc suffisamment qu'il n'était pas si périlleux pour nos troupes de marcher vers le quartier du général en chef.

10. Le quartier du général en chef était le poste le plus difficile à soutenir (1). Ce fut pourtant celui de tous nos postes qui se soutint le mieux, nonobstant qu'il n'était défendu, dès le commencement de l'insurrection, que par un bataillon et deux escadrons, et par une garde qui se trouvait dans la maison du général (2), et qu'il fut attaqué

---

(1) Sa situation était désavantageuse, comme je l'ai remarqué déjà dans la disposition; il était au milieu de la ville; les rues aboutissantes à la sienne étaient assez étroites; en outre, d'un côté se trouvait l'arsenal, et de l'autre, derrière lui, le château et la vieille ville; ce qui fit qu'il fut d'abord exposé aux attaques des insurgens lorsque l'insurrection commença, et ce qui empêcha, ainsi que quantité de maisons de seigneurs, de mettre beaucoup de troupes dans les maisons qui l'environnaient de près.

Le général aurait dû prendre son quartier dans ceux de la ville où le plus fort de nos troupes était placé, c'est-à-dire, comme je lui en avais fait la proposition, dans ceux où se trouvaient les cinq bataillons et les quâtre escadrons dont il est fait mention dans le troisième article de cette conclusion. De cette manière son quartier y aurait été à l'abri des attaques des insurgens; et ces troupes n'auraient pas été sans commandans, comme elles l'étaient: on aurait pu d'abord les faire agir selon les circonstances.

(2) La compagnie du second bataillon du régiment de Kiew,

de différens côtés par la populace, qui y dirigea seulement ses attaques.

Ce quartier devait être secouru d'un côté par cinq bataillons et quatre escadrons dont il a été parlé dans le troisième article de cette conclusion, et de l'autre par les deux bataillons dont je viens de faire mention dans l'article précédent, et par les troupes prussiennes.

Ces deux derniers bataillons vinrent se joindre à ce quartier ; ce que les autres ne firent pas, nonobstant l'ordre qu'ils avaient du général en chef d'y marcher (1), et que l'obstacle qu'ils pou-

---

qui devaitê tre placée devant l'arrière-corps du logis du général, au Podwal, n'y fut pas placée.

(1) Cet ordre fut porté au second bataillon du régiment de Sibérie par le chirurgien de ce bataillon, comme il se trouve marqué plus haut. Le général en chef a fait une faute ici, de n'avoir pas ordonné au lieutenant-général Apraxin d'envoyer en même temps à ces bataillons l'officier qui appela les deux compagnies de Marieville pour leur porter cet ordre important. Le major Baturin, que le lieutenant-général Apraxin envoya appeler ces compagnies, aurait pu d'abord y mener ces bataillons. Je ne fus informé de ce changement qu'après que ces deux compagnies se trouvaient déjà dans la rue du général, et que les hostilités contre le quartier du général étaient sur le point d'éclater. Le chirurgien ci-dessus mentionné y arriva aussi dans ce temps, et fut chargé de cet ordre.

vaient rencontrer en y marchant, était moins grand que celui de ces deux bataillons.

On peut remarquer, en outre, que de toutes les attaques qui furent faites contre nous de plusieurs côtés, près du quartier du général en chef, aucune ne réussit aux Polonais ; qu'au contraire, nous les repoussâmes toutes, sans perdre beaucoup de monde et avec beaucoup de facilité ; que nous nous soutînmes dès le commencement de l'insurrection jusque vers les dix heures avec le peu de monde ci-dessus mentionné, et alors, pendant toute la journée, avec deux bataillons et deux escadrons, n'ayant d'autres canons que ceux de ces bataillons, car nous manquâmes de munition pour nous servir de ceux pris aux Polonais : nous gardâmes toutes les avenues de ce quartier, d'où nous avions chassé les insurgens qui nous attaquèrent. La seule qu'il nous fallut abandonner, fut celle qui est au bout de la rue du général (*litt.* B), d'où il fallut retirer la compagnie avec laquelle nous chassâmes la troupe de populace qui sortit à la première attaque de la porte du faubourg de Cracovie (*litt.* A). Les coups qui partaient des maisons de la rue des Sénateurs, nous y obligèrent.

Le troisième bataillon se joignit à nous vers le soir ; toutes les attaques de l'ennemi cessèrent

alors, et nous nous soutînmes sans peine jusqu'au lendemain à dix heures, que nous sortîmes de la ville, malgré que les Polonais auraient pu tenter de nous y forcer, vu l'absence de nos autres troupes, ce qu'ils n'osèrent cependant pas entreprendre.

On peut encore remarquer que pour sortir de la ville, nous nous fîmes jour et frayâmes un chemin avec une poignée de monde.

Tout ceci prouve donc, jusqu'à la démonstration, que nous eussions pu nous maintenir dans la ville, si une grande partie de nos troupes ne nous eût pas abandonnés.

Si, au contraire, le commandant de ces troupes les eût ramenées le jour même de l'insurrection, pour venir attaquer l'arsenal, contre lequel nous avions des postes dans la rue Longue et dans la cour de la Commission, et où les Polonais n'avaient qu'une garde de six à sept cents hommes, nous l'eussions certainement emporté, et nous fussions devenus, par ce poste important, maîtres de la ville : l'insurrection aurait été anéantie.

Les Polonais qui étaient à l'arsenal, et qui n'avaient aucun soutien des leurs, craignaient beaucoup que nos troupes ne rentrassent la nuit et

ne vinssent les attaquer (1); mais un destin contraire les mena à l'équipage.

Je reviens à notre sortie.

Après être restés au village de Babice jusqu'à quatre heures de l'après-midi, nous marchâmes ensemble avec les troupes prussiennes, à Modzin sur la Vistule, à trois quarts de lieue de Warsovie. Nous y passâmes la nuit avec nos troupes; les prussiennes restèrent dans les villages voisins et tînrent des postes vers Warsovie.

Un officier y arriva de Praga, envoyé au général en chef par le brigadier Zabourow, pour lui demander où les troupes de Praga et l'hôpital devaient aller; le général renvoya aussitôt cet officier, avec un ordre au brigadier Zabourow de marcher à Nowidwor, au confluent de la Narew et de la Vistule, et là de passer la Narew.

En conformité de cet ordre, les troupes et l'hôpital sortirent de Praga le même soir, le 7 *(18)* avril sans être le moins du monde incommodés; au contraire, le magistrat de ce faubourg donna des chevaux et des voitures pour le transport de l'hôpital. Tout y avait été tranquille les 6

(1) Ceci se trouve confirmé par le propre récit que le général Mokranowski en fit le lendemain à l'hôtel de ville, et dont il a été fait mention ci-dessus.

(17) et 7 *(18)*, jours auxquels l'insurrection avait éclaté avec ardeur contre nous à Warsovie. Les magistrats y firent fermer les auberges, pour empêcher le peuple de s'enivrer, et de se livrer aux excès qui en eussent pu être la suite. Peut-être aussi ce faubourg ne dut-il sa tranquillité qu'à l'absence du militaire, qui, comme il a été dit, avait quitté ce faubourg pour se porter dans la ville au moment de l'explosion de l'insurrection (1).

Les trois compagnies du régiment de grenadiers de Saint-Pétersbourg, venues de Granne, et dont il a été fait mention plus haut, arrivèrent à Praga le second jour de la révolution; et elles marchèrent, avec les troupes qui étaient à Praga, à Nowidwor.

Le lendemain 8 *(19)* avril, nous marchâmes ensemble avec les troupes prussiennes de Modzin à Sakroczim, où nous passâmes la Vistule le même jour. Nous y prîmes nos quartiers.

Quelques jours après notre arrivée à Sakroczim,

(1) Malgré cette retenue et une conduite aussi sage de la part des personnes en autorité dans ce faubourg, un destin funeste a voulu que, l'automne suivant, ce faubourg, lors de l'assaut qui lui fut donné, ait été cruellement traité; tandis que la ville de Warsovie, auteur de tant de maux et si coupable, a échappé à sa juste punition.

nous nous portâmes au village de Modlak, sur la rive droite de la Narew, et vis-à-vis de Nowidwor. Ici les troupes de Praga et l'hôpital passèrent cette rivière pour se joindre à nous.

Nos troupes étant derechef formées en bataillons et escadrons, nous marchâmes à Sgersche, village également situé sur la rive droite de la Narew, et distant de notre point de départ de quatre lieues.

Ce fut là que le général en chef reçut, le 19 (30) avril, c'est-à-dire douze jours après notre sortie de Warsovie, la première nouvelle de nos autres troupes sorties de cette ville sous les ordres du général Nowiczky, retard occasionné parce qu'on avait négligé de s'en informer.

Le général Nowiczky, avec les troupes qu'il avait amenées de Warsovie, étant arrivé aux grands équipages à Karczew, comme il a été dit, se porta avec les mêmes troupes et tout l'équipage, dans le palatinat de Sandomirz à Ryczywol sur la Vistule, près de l'embouchure de la Pilica; et ce fut de cet endroit qu'il envoya son rapport au général en chef.

Alors le général en chef, sur mes représentations réitérées, marcha à Lowicz; et là il rassembla toutes nos troupes sorties de Warsovie.

Ce qui est arrivé depuis, durant la campagne,

se trouve détaillé en partie dans le mémoire ci-annexé, que j'avais déjà envoyé au mois de janvier dernier au général en chef comte Nicolas Swanowitch de Soltikoff, pour rendre compte de mes services dans cette campagne, et que je joins à celui-ci comme devant en être la suite.

Saint-Pétersbourg, 17 janvier 1796.

MÉMOIRE

MÉMOIRE

Sur une partie des Opérations de la campagne en Pologne, à la suite de la Révolution de Warsovie.

JE passe ici la journée du 6 *(17)* avril, et ce qui a été fait avant, et m'en tiens à la campagne qui s'en est suivie.

Après notre retraite de Warsovie, le général en chef, baron d'Igelstrom, se joignit avec la poignée de monde (c'était environ deux cent cinquante hommes sortis avec lui de ladite ville) aux troupes prussiennes, et se porta sur la rive droite de la Vistule et de la Narew.

D'après les représentations réitérées que je lui fis, tant à Sakroczim qu'à Zegrz, de repasser la Vistule, de se joindre sur la Pilica à nos autres troupes sorties de Warsovie avec le général Nowiczky, et assemblées alors à Ryczywol, dans le palatinat de Sandomirz, à trois lieues de ladite rivière, afin de se rapprocher en même temps du corps du général Denissow, qui se trouva dans ce temps-là aux environs d'Opatow; le général en chef rassembla enfin toutes nos troupes à Lowicz : elles montèrent

derechef à sept mille hommes. A notre arrivée à Lowicz, le général Igelstrom reçut le rapport du général Denissow, que les insurgens de Helm et de Lublin, forts de dix mille hommes, avaient passé la Vistule à Pulawy.

Le général Denissow l'aurait empêché s'il n'avait pas retiré les troupes qui devaient garder ce passage.

Cet événement imprévu fit craindre avec raison que l'ennemi ne prît en dos et en flanc le corps du général Denissow, campé alors à Itasczow, ayant en front le corps de Kosciuszko retranché à Polaniec sur la Vistule. Le général Igelstrom, inquiet sur la situation embarrassante dans laquelle se trouva le corps du général Denissow, et ayant reçu en même temps l'avis que le général Favrat, avec un corps de troupes prussiennes, pénétrerait dans le palatinat de Cracovie jusqu'à l'endroit nommé *Pilica*, à six lieues de Cracovie, souhaita fortement que le corps de Denissow et de Favrat pussent se joindre, et qu'à cet effet le général Prussien se portât plus en avant vers le corps du général Denissow.

J'avais fait une maladie très-grave après notre retraite de Warsovie; j'avais la fièvre encore: mais nonobstant cela, je m'offris d'aller chez le général Favrat, afin de le déterminer à cette jonction, et de la faciliter par tous les moyens possibles.

J'arrivai à Pilica le même jour que le général Favrat y arriva lui-même avec ses troupes; et lui ayant représenté la nécessité urgente de la jonction soudaine des deux corps, je lui ai proposé préalablement une diversion à l'ennemi, et nommément au dos du corps de Kosciuszko.

Le général prussien se rendit d'abord à toutes mes propositions. Le seul obstacle qu'il y avait, c'était que les troupes prussiennes n'avaient encore ni pain, ni tentes, ni marmites; mais le transport de pain étant arrivé peu de jours après, le général Favrat se mit en marche vers Cracovie, menaça et attira l'attention de Kosciuszko. A Ikala, à trois lieues de Cracovie, il attaqua et battit un avant-poste ennemi, fort de quinze cents hommes et le chassa dans la ville. Le général Igelstrom avait envoyé au général Denissow un ordre relatif à la jonction de son corps à celui du général prussien. J'ai eu, de mon côté, soin de l'avertir de la diversion qui serait faite à l'ennemi; et s'étant retiré de Itasczow, dans la nuit après l'attaque de Ikala, il joignit les Prussiens à la troisième marche. Il se plaça lui-même avec un corps de troupes à Iczekoczin, le corps du général Chrousczow à sa droite, à sept verstes de distance, pour y tenir la communication avec les Prussiens qui cantonnèrent aux environs de Czarnowiec,

à deux lieues de Iczekoczin; et enfin le corps du général Rachmanow fut placé à quelque distance à la gauche du général Denissow, vers la frontière de la Prusse méridionale. Il faut remarquer ici que le corps de troupes sous le commandement du genéral Denissow, était toujours divisé en trois différens petits corps, parce que chacun des trois généraux voulut avoir un corps à part; et l'on verra plus bas toutes les difficultés que j'ai eues de les transformer en un seul corps, à la bataille de Iczekoczin, contre Kosciuszko.

M'étant acquitté de ma commission, je retournai à Lowicz; le prince de Nassau y arriva en même temps avec la nouvelle que le roi de Prusse viendrait sous peu de jours commander ses troupes en personne. Sur cet avis, le général Igelstrom me renvoyait incontinent au corps du général Denissow avec ordre d'arranger avec ce général les opérations que le roi jugerait à propos de faire contre l'ennemi commun.

A mon retour audit corps, les positions de toutes les troupes alliées étaient encore les mêmes; mais Kosciuszko ayant suivi sur ses pas le corps du général Denissow, avait pris sa position à Jendrzcjow, à quatre lieues de Iczekoczin et à cinq de Czarnowiec : il y avait rassemblé toutes ses troupes et des paysans armés, de différens

endroits ; elles consistaient en quinze à seize mille hommes de troupes régulières, et jusqu'à dix mille paysans.

Telles étaient les positions des troupes alliées et polonaises lors de l'arrivée du roi à Czarnowiec.

Trois jours après, Kosciuszko s'avança avec toutes ses forces contre le corps qui était immédiatement sous le commandement du général Denissow, et prit sa position à trois quarts de lieue de Iczekoczin, près les villages de Gebsche et Razka: il y rangea, en ordre de bataille, ses troupes réglées et ses paysans armés. Comme ses colonnes n'arrivèrent que très-lentement, l'une après l'autre, cet arrangement dura depuis midi où son avant-garde s'approcha, jusque vers le soir où la dernière colonne de ses troupes entra.

Le général Denissow fit approcher de Iczekoczin les corps détachés sous les généraux Chrousczow et Rachmanow. Le premier se plaça derrière les troupes qui y campaient déjà, et le second à leur flanc gauche. Il était clair que Kosciuszko voulait nous attaquer; je fis donc connaître au général Denissow la nécessité de ranger nos troupes en ordre de bataille, de façon que les trois petits corps n'en feraient qu'un seul. J'étais d'avis que, moyennant cette disposition qui réunirait et concentrerait davantage la force des

différentes armes, nous réussirions mieux à résister à l'ennemi, et à repousser l'attaque générale qu'il méditait contre nous; mais ma proposition de former un seul corps en ordre de bataille demeura sans effet. D'abord, à l'arrivée de l'avant-garde de Kosciuszko, le roi en fut averti ainsi que des mouvemens ultérieurs de l'ennemi; et lorsqu'il s'accrut à un certain nombre, je joignis à un de ces rapports le plan de la position de l'ennemi. Pendant que nous observâmes tous ses mouvemens, je fis aussi mesurer l'intervalle du terrain, afin d'être à même de calculer au juste comment y placer en ordre de bataille toutes les troupes combinées, en cas que nous attaquerions l'ennemi dans la position qu'il venait de prendre.

Lorsque, vers sept heures du soir, la grande colonne de l'infanterie ennemie arriva, et que Kosciuszko en forma et compléta son ordre de bataille sur deux lignes, je n'avais plus aucun doute que son dessein était d'attaquer le corps du général Denissow, et qu'il l'exécuterait infailliblement le lendemain matin. Je me rendis incontinent chez le roi, et lui fis connaître la nécessité absolue de faire marcher ses troupes, aussitôt que possible, au secours des nôtres. Par ce rapport verbal que je lui rendis de la position ennemie, je fis entrevoir à sa Majesté combien il nous serait avantageux

de prévenir l'ennemi et de l'attaquer à forces réunies.

J'ai trouvé le roi occupé à dicter à ses généraux l'ordre pour la marche et l'attaque; ses troupes se mirent d'abord en marche.

Pendant que j'étais chez le roi, Kosciuszko s'était avancé en ordre de bataille jusqu'à deux portées de canon du corps du général Denissow : là, il s'arrêta. L'approche de la nuit, qui était très-obscure, l'avait probablement empêché de commencer l'affaire.

Nos troupes, divisées en trois petits corps, et placées confusément, n'auraient pu y résister que très-difficilement. A une heure après minuit, et sur l'avis du mouvement des Prussiens, Kosciuszko se retira, reprenant son ancienne position près Gebsche et Razka, où il rangea de nouveau ses troupes en ordre de bataille.

Je rejoignis le général Denissow à l'aube du jour; et, l'ayant informé que le roi était en marche et que nous attaquerions sans faute l'ennemi, je lui representai derechef qu'il fallait un autre arrangement de nos troupes, qu'il fallait en former un seul grand corps, et que ce n'était que de cette manière que nous pouvions attaquer avec force et vigueur, un ennemi aussi nombreux que celui que nous avions devant nous. Le général Denissow

consentit à cet arrangement, et me chargea de l'ordre de bataille.

Vers ce temps-là, le général Elsner, accompagné du prince Louis de Prusse, arriva chez nous de la part du roi, pour s'informer de l'état des choses. C'était sur un faux rapport du général Denissow, comme si Kosciuszko s'était tout-à-fait retiré, que le roi avait fait faire halte à ses troupes, et les faisait reposer en attendant qu'il eût des nouvelles sûres de la retraite de l'ennemi.

On envoya d'abord avertir le roi que Kosciusko n'avait fait que reprendre sa première position. Le général Elsner et moi, nous allâmes reconnaître l'ennemi. A notre retour, le roi arriva, et ses troupes le suivirent.

C'était devant le front de nos troupes que nous discutâmes l'état des choses. Je fis la proposition suivante : savoir, que le village de Pribischew, situé sur une hauteur devant le centre de la position ennemie, éloigné de celle-ci à une forte portée de canon, village qu'à cause de cette même hauteur nous ne pûmes voir de l'endroit où nous nous trouvâmes; que, dis-je, le village de Pribischew devait servir de point d'appui aux troupes alliées, de manière que l'infanterie russe y appuierait son aile droite d'un côté, l'infanterie prussienne son aile gauche de l'autre, et que les troupes des deux

puissances ne formeraient qu'une seule armée. En conséquence de cette disposition, toute la cavalerie prussienne devait être sur l'aile droite de leur infanterie, le gros de la cavalerie russe sur l'aile gauche de leur infanterie, et le reste de la cavalerie russe en troisième ligne, derrière le village qui était le point d'appui commun des deux ailes d'infanterie, afin d'être également à portée de servir, suivant l'exigence des cas, de soutien commun.

Le roi ayant approuvé tout ceci, résolut l'attaque.

C'était alors seulement que je pouvais m'occuper à faire l'ordre de bataille de nos troupes.

J'avais trois choses essentielles à observer :

1.° De former de trois différens petits corps un seul grand, qui, dans l'ordre de bataille combiné, ne ferait qu'une seule armée avec les Prussiens.

2.° Les régimens devaient se mettre dans ce nouvel ordre de bataille, en sortant du camp, et en marchant droit à l'attaque de l'ennemi; il fallait donc faire en sorte que cela se passât sans désordre.

3.° Je voulais que chacun de nos généraux gardât à-peu-près les mêmes troupes qu'il avait eues précédemment sous son commandement.

Engagé par les susdits motifs, je fis l'ordre de bataille de la manière suivante.

Je plaçai l'infanterie du général Chrousczow en deux lignes sur l'aile droite; celle du général

de l'ordre de bataille devait se faire en sa présence, il était essentiel qu'elles y observassent le plus grand ordre et la plus grande précision, afin de pouvoir se mettre en bataille d'une manière prompte et sûre, non-seulement à l'emplacement marqué, mais aussi à chaque moment, en cas que l'ennemi viendrait s'approcher d'elles : mais il se passa d'abord au commencement une petite faute. Selon l'ordre de la marche et par les motifs ci-dessus allégués, les régimens de l'aile gauche, sous le commandement du général Rachmanow, devaient être à la tête; et c'étaient ceux du centre qui marchèrent les premiers, après lesquels suivirent les régimens de l'aile droite sous le commandement du général Chrousczow, et à la fin l'aile gauche.

C'était exactement ma disposition renversée. On m'allégua pour raison, qu'on observerait l'ancienneté des généraux, parce qu'on passait en parade devant le roi.

Je fis en sorte que l'ordre des rangs ne dérangeât pas celui de la bataille, et fis marcher les régimens de l'aile gauche par un autre petit chemin qui était marécageux et difficile à passer. Les régimens y passèrent cependant, et arrivèrent presque en même temps avec les autres à l'endroit désigné pour la formation de la bataille, d'où ils marchèrent derrière les autres régimens et prirent leur place sur

l'aile gauche. Enfin, l'ordre de bataille se forma heureusement, sans que l'ennemi y mît le moindre obstacle.

C'était de cet endroit que tout le corps devait marcher en ligne jusqu'au village de Pribischew, où il fallait se mettre dans l'alignement de l'ordre de bataille combiné, que les troupes des deux hautes puissances devaient former contre l'ennemi commun. Notre aile droite devait s'appuyer au village; et afin que cela se fît avec précision et que notre aile ne dépassât pas le village, je fis expressément prendre plus à gauche à quelques régimens de cette aile, qui, en formant l'ordre de bataille, s'étaient déjà détachés de nos autres régimens. Je les avais placés auprès d'un kartschma, d'où l'on pouvait voir le terrain du village, n'étant éloigné que de deux verstes.

Ayant de cette façon marqué au général Chrousczow la direction qu'il avait à tenir en avançant, et le corps se mettant déjà en marche, je m'en allai chez les Prussiens pour faire en sorte que leurs troupes arrivassent en même temps que les nôtres au village de Pribischew, afin d'y appuyer leur aile gauche, et d'accomplir par-là la combinaison de l'ordre de bataille.

Mais quel fut mon étonnement en m'approchant

du village de Pribischew avec les troupes prussiennes!

Je trouvai le général Chrousczow, avec les régimens de notre aile droite, sur le terrain que les Prussiens devaient occuper. Au lieu de rester à la droite de Pribischew, et de rester lié avec les troupes du centre, en s'appuyant au village, il avait laissé vide tout l'intervalle du corps du centre au village, et était venu occuper le terrain où les Prussiens devaient se mettre en bataille, et appuyer leur aile gauche. Si nous avions eu à faire à un ennemi adroit, il aurait sans doute profité de cette fausse démarche, en attaquant incontinent notre centre et notre aile gauche; car la distance de l'autre côté de Pribischew était considérable; la communication était même interrompue. Le général Chroucszow ayant fait mettre le feu au village sans aucune nécessité, on ne pouvait y passer; et derrière le village, il y avait un petit ravin qui empêcha d'y marcher en front. Après de longues remontrances que je fis au général Chrousczow, par rapport à cette fausse démarche, et après que le roi eut envoyé son aide-de-camp, le baron Albedyl, réclamer la place qui, dans l'ordre de bataille, était assignée à son aile gauche, le général Chrousczow résolut enfin de se porter de l'autre côté. Je lui montrai le chemin où il pouvait passer le susdit ravin

derrière le village; il se mit en marche, appuya son aile droite au village, et se lia derechef avec nos troupes du centre.

Aussitôt que le général Chrousczow évacua la place en question, les Prussiens se mirent en bataille, en appuyant leur aile gauche au village de de Pribischew. De cette marche l'ordre de bataille fut parfaitement établi.

Toutes les troupes des puissances alliées étaient rangées sur le même alignement, et ne formèrent qu'une colonne.

Il faut observer ici que le village de Pribischew n'avait que très-peu de largeur.

La canonnade que le général Denissow avait ouverte sur l'aile gauche et le centre, devint alors générale de part et d'autre; et la bataille commença.

De notre côté, la canonnade était commencée de trop loin, et ne fit aucun effet ni de l'une ni de l'autre part: mais les Prussiens, étant très-exposés au feu des batteries que l'ennemi avait sur son aile gauche, où l'éminence du terrain donna de l'avantage sur celui du village de Pribischew, perdirent beaucoup de monde; ce qui porta le roi de donner l'ordre à ses troupes d'avancer jusqu'à la portée du fusil.

Les Prussiens avançaient déjà, et les nôtres ne

remuaient pas encore. J'allai chercher le général Denissow; et, après avoir fait tout le tour de notre première et deuxième ligne, je le trouvai enfin. Je lui représentai la nécessité urgente de faire marcher nos troupes en même temps avec les Prussiens, afin de rester liés ensemble, à effet de quoi les troupes des ailes devaient avancer sans délai, car notre aile gauche était sans cela plus en arrière que nos autres troupes. Le général Denissow envoya sur-le-champ des ordres analogues aux généraux Chrousczow et Rachmanow, et avança d'abord, lui-même, avec les troupes du centre.

Malgré ce qui a été dit ci-dessus, on regarda toujours nos troupes comme trois différens corps.

Les nôtres avancèrent donc, mais jamais autant qu'il fallait pour être liés avec les Prussiens, et comme l'ordre combiné l'aurait exigé.

C'était une faute essentielle. Les Prussiens étant à plus de cinq cents pas en avant, et ayant ouvert dans cette position leur feu d'infanterie, il se trouva que leur aile gauche était sans appui et tout à découvert. Aussi le bataillon de leur aile gauche ayant l'ennemi en flanc fut forcé de se replier.

Dès que le roi s'aperçut que son aile gauche branlait, il envoya quelques escadrons à son soutien.

Le

Le général Denissow, voyant ses escadrons aller à l'attaque, envoya de son côté les quatorze escadrons placés en troisième ligne derrière l'aile droite de notre infanterie. Ces quatorze escadrons avancèrent en front, traversèrent nos lignes d'infanterie, les rompirent, et chargèrent l'ennemi ensemble, avec les escadrons prussiens.

L'aile gauche de l'ennemi avait déjà préparé sa retraite et renvoyé une partie de ses canons ; mais voyant accourir cette cavalerie, il ne retira que son infanterie, placée en première ligne, et fit avancer ses paysans armés, de la seconde ligne.

Ces paysans armés de faux, soutenus par l'infanterie placée derrière eux, tinrent ferme et firent échouer l'attaque.

C'était contre les règles et sans aucune raison, que de faire attaquer par la cavalerie l'infanterie ennemie dans son front et presque au centre de son ordre de bataille. Si l'attaque avait même réussi, elle ne se serait pas faite sans une grande perte du côté de la cavalerie. Il aurait mieux valu faire avancer les lignes d'infanterie, et écraser cette masse de paysans par le canon ; l'effet aurait été plus sûr, et la défaite de l'ennemi en aurait pu devenir plus complète.

Pendant que cette attaque se fit, le roi avait fait avancer son aile droite pour prendre l'aile

gauche de l'ennemi en flanc; et notre infanterie s'étant rapprochée de celle des Prussiens, l'ennemi se décida à la retraite.

Il fut poursuivi jusqu'au-delà du champ de bataille; mais le roi fit faire halte à ses troupes, dont plusieurs régimens avaient marché cinq lieues de leurs cantonnemens jusqu'au champ de bataille.

Le général Denissow, ayant demandé au roi la permission de courir encore après l'ennemi, s'avança avec quelques bataillons, quelques régimens de cavalerie, tant de la nôtre que de celle des Prussiens, et les Cosaques. Il alla jusqu'au bourg de Lupia, à deux verstes du champ de bataille: on y tira quelques coups de canon, de part et d'autre; et ainsi l'affaire finit.

Lorsqu'après la bataille je vins chez le roi, sa Majesté me témoigna son plein contentement de ce que, à ce qu'il me disait, j'avais contribué au succès de la journée; et le lendemain, le marquis de Lucchesini vint chez moi, de la part du roi, me dire qu'il était chargé de faire mention de moi dans la lettre du roi à sa Majesté impériale, et nommément que le roi devait à moi la bonne union et combinaison des forces alliées, et que de là avait dépendu le gain de la bataille.

Dans ce temps-là, la communication avec nos

frontières n'était pas encore ouverte. Je ne pouvais pas me rendre à ma destination; et j'étais contraint de rester avec nos troupes, dont le général Fersen venait de prendre le commandement. Le général Fersen me donna un petit avant-corps à commander; il consistait en deux bataillons de chasseurs et un régiment de hussards.

Avec ce corps j'allais en avant les jours de nos marches; et il resta sous mon commandement pendant tout le temps que nous étions sous Warsovie.

Nous avons eu plusieurs affaires avec l'ennemi, entre autres celle où Kosciuszko voulut attaquer et prendre nos batteries établies contre ses ouvrages du côté de Rakowice.

Les troupes qu'il avait destinées pour cette attaque, consistèrent en mille hommes d'infanterie régulière, mille de cavalerie, et en mille paysans armés de faux et de piques; il tenait aussi déjà prêts les chevaux qui devaient transporter les canons de nos batteries.

Pour couvrir nos batteries contre les attaques que l'ennemi pourrait tenter de ce côté-là, nous avions, chaque nuit, à quatre cents pas derrière la batterie, sur la gauche, les deux bataillons de chasseurs qui étaient sous mon commandement; savoir, le premier et le second bataillon du corps de Catherinoslaw, commandés par le lieutenant-

colonel Kaschtolinsky et le major Rosenkhal. Outre ces deux bataillons, il y avait trois escadrons de cavalerie de la réserve.

L'ennemi, en entreprenant son attaque, rangea ses troupes sur trois colonnes, dont la cavalerie forma la colonne à droite, l'infanterie régulière, la colonne à gauche, et les paysans armés, celle du milieu. C'est ainsi que, vers minuit, il se mit en marche du village de Rakowice.

La nuit était si obscure que les avant-postes placés de ce côté des batteries, ne s'aperçurent de l'approche de l'ennemi, que lorsqu'il était tout près d'eux, de sorte que l'ennemi s'avança avec eux vers les deux bataillons de chasseurs.

L'ennemi avait aussi dépassé, à quelque distance, les batteries, sans y être découvert; et son intention était de les tourner et de les prendre à revers.

Il n'avait aucune connaissance des deux bataillons qui ne s'y placèrent jamais avant la nuit.

Il avança en grand silence, et il s'était déjà très-approché des bataillons quand les nôtres le découvrirent et commencèrent à tirer.

L'ennemi, tout déconcerté de trouver tout d'un coup et aussi près de lui une si vigoureuse résistance, attaqua dans l'instant par la colonne des paysans qui était la plus avancée : l'attaque se fit avec

une telle force et impétuosité, que les paysans percèrent d'abord dans les rangs de nos bataillons; mais ceux-ci soutinrent l'attaque avec non moins de fermeté et de bravoure; ils chargèrent les paysans à la baïonnette et les repoussèrent avec grande perte.

Les paysans étant repoussés et mis en fuite, l'ennemi renouvela l'attaque par l'infanterie qui s'était, en attendant, rangée derrière les premiers, à cent pas de nos chasseurs. Mais cette infanterie ne put soutenir le feu continuel par lequel nos chasseurs répondirent à leurs décharges, et se retira à la hâte.

Pendant ce combat, arrivèrent à notre secours un bataillon de grenadiers et le régiment d'Ouglicz, mousquetaires. La grande obscurité m'empêcha de les employer ailleurs qu'en les plaçant en seconde ligne, derrière les chasseurs, afin de les soutenir et les renforcer. Par la même raison, je n'ai pas pu faire agir les trois escadrons de la réserve.

Ce n'étaient donc que les deux bataillons de chasseurs qui soutinrent seuls ces attaques, qui repoussèrent l'ennemi avec perte, et sauvèrent par-là nos batteries.

Le major général, prince Poninsky, a commandé cette expédition : elle se passa dans la nuit du 6 *(17)* au 7 *(18)* août.

Il y a eu des personnes qui ont voulu m'observer qu'en ma qualité de quartier-maître-général de l'armée, je n'ai pas été à ma place avec un corps d'armée, et que de plus j'avais été commandé ailleurs quelque temps auparavant, et que c'était aussi la raison pourquoi je me suis trouvé le seul de tous les généraux-majors employés pendant la campagne en Pologne, sur les services duquel la cour n'a daigné faire aucune réflexion.

Je réponds à ces personnes que le quartier-maître-général de l'armée est toujours à sa place, dès-qu'il se trouve avec les troupes, soit armée, soit corps d'armée, soit petite troupe, soit poste détaché.

J'étais à la vérité commandé pour me rendre au corps d'armée, alors sous les ordres du comte Juan-Petrowitz de Soltikoff. J'étais tout prêt à obéir à cet ordre; mais le baron d'Igelstrom a desiré que je remisse mon voyage, et que je ne le quittasse pas dans ces temps de crise. Après la révolution de Warsovie, la communication avec nos frontières étant coupée, j'ai dû nécessairement rester avec l'un ou l'autre de nos corps; et mon zèle pour le service de sa Majesté impériale m'a sans doute engagé à concourir aux opérations, et à contribuer, autant qu'il a pu dépendre de moi, au succès de la cause commune.

En conséquence de cela, j'ai tantôt exercé mes fonctions de quartier-maître-général, tantôt celles de général-major de l'armée, suivant l'exigence des cas.

Je me suis sur-tout appliqué à coopérer à l'union et à la combinaison des forces des deux hauts alliés contre l'ennemi commun, à l'effet de quoi j'ai donné au roi plusieurs petits mémoires sur nos positions et marches : mais quand, à notre arrivée sous Warsovie, les querelles entre le général Fersen, le prince de Nassau et le général Manstein, commencèrent, je ne m'en chargeai plus, pour ne pas être entraîné dans ces querelles, et me suis borné au petit commandement de troupes que le général Fersen m'a donné.

Après la levée du blocus de Warsovie, je me suis rendu par la Galicie à ma destination.

Le quartier-maître-général de Pistor.

Pawlocz, le 8 janvier 1795.

MAY 10 1921

UM

UM